

THÉRÈSE HARGOT

Une jeunesse
sexuellement
libérée
(ou presque)

« C'EST QUOI CE BORDEL
AVEC L'AMOUR ? »

ALBIN MICHEL ■

© Éditions Albin Michel, 2016

ISBN : 978-2-226-38843-8

*À l'homme de ma vie,
à chacun de mes enfants,
sans qui ce livre aurait été écrit il y a dix ans,
mais grâce à qui je l'ai mûri.*

Avertissement de l'auteur

Cet essai regorge de témoignages, de questions et de récits authentiques engrangés depuis une douzaine d'années. Si je les fais partager dans cet ouvrage, c'est parce que je les ai entendus à plusieurs reprises. Jamais je ne dévoile publiquement un cas tout à fait particulier. Les prénoms ont été modifiés pour conserver l'anonymat.

Pour faciliter la lecture, plusieurs histoires sont mêlées, un peu romancées mais sans jamais trahir la réalité. Ce qui m'est confié quotidiennement est en vérité souvent beaucoup plus cru et sordide mais j'ai volontairement gardé une certaine retenue, pour ne pas verser dans l'impudeur ou choquer mes lecteurs.

La génération que je fais parler dans ces quelques pages est issue de la classe moyenne ou aisée de Paris, Bruxelles et New York, ces grandes villes dans lesquelles j'ai habité. Il s'agit de personnes qui sont nées et qui ont grandi dans notre société occidentale.

Introduction

« Eh, madame ! Faut bien qu'on teste la marchandise ! » me lance Théo depuis le fond de la classe. Les filles sourient d'un air gêné. Les garçons, eux, pouffent de rire comme pour saluer le culot de leur camarade. « C'est vrai ça, quand on est jeune, on doit avoir des expériences sexuelles, comme ça, le jour où on trouve la bonne, on saura y faire », justifie son voisin. Ils sont incroyablement pragmatiques à 15 ans. « Enfin, on a surtout envie d'essayer, c'est normal, non ? Il y a bien un moment où tu veux savoir comment c'est, en vrai. Ce que je veux dire, c'est que tu regardes des trucs et tu te demandes ce que ça doit faire. » Inutile de s'enquérir de ses références cinématographiques, on sait tous de quel genre de films Alexandre nous parle : « Tout le monde en regarde ! » « En fait, tu te dis : est-ce que je vais être capable ? » – c'est la vraie question. « Capable de quoi ? » je lui demande. « Capable d'avoir du plaisir ! » s'exclame-t-il, avant de rajouter dans la foulée : « Et d'en donner aussi bien sûr », comme pour se rattraper. Ce sont des bons gars, gentils en plus, vraiment.

« Vous ne dites rien les filles ? » Elles sont restées silencieuses, je tente de les faire réagir, en vain. « Elles sont d'accord avec nous, madame, interrompt Baptiste, sauf qu'elles n'osent pas le dire parce qu'elles ont peur d'avoir une mauvaise réputation ! La vérité, c'est qu'un garçon qui couche avec plein de filles c'est un beau gosse, une fille qui couche avec des garçons c'est une salope ! » Résignées, elles haussent les épaules : « On a l'habitude, madame, c'est comme ça », m'explique Lisa. L'élève du premier rang conclut : « Il y a un

proverbe qui dit qu'une clé qui ouvre toutes les serrures, c'est une bonne clé. Une serrure qui se laisse ouvrir par toutes les clés, c'est une mauvaise serrure. Voilà. »

Bref, j'interviens ce mercredi matin dans une classe de seconde. J'ai en face de moi nos petits frères et sœurs, vos enfants, vos petits-enfants. La scène se passe dans un grand lycée parisien : il s'agit de la crème de la crème, les héritiers sans heurts de la culture française, l'élite future de la nation.

Je les regarde, incrédule. Derrière leurs allures de jeunes filles brillantes et libres de choisir leur destin, ces adolescentes se font traiter de marchandise, de cobaye, de salope et de serrure sans broncher. Accoutumées à ces propos, elles ont fini par les intérioriser. On ne peut donc plus dociles ! Quant aux garçons, ils ont parfaitement intégré qu'il fallait être performant pour réussir sa vie sexuelle, quitte à balayer d'un coup leur bonne éducation au respect des autres, des femmes en particulier. La quête du plaisir justifie d'user de tous les moyens pour y parvenir, de l'initiation par la pornographie aux travaux pratiques sur celles qui s'y soumettent. Elles ont la même envie de se perfectionner dans l'art de jouir. C'est qu'ils sont appliqués, soucieux de bien faire. Ce sont de bons élèves et c'est en cela que c'est intéressant.

En effet, cinquante années se sont écoulées depuis la fameuse révolution sexuelle, celle qui a émancipé les femmes du carcan bourgeois et judéo-chrétien de surcroît. Celle qui a levé les tabous. Celle qui a rejeté les interdits. Celle qui a ouvert à une sexualité déconnectée de la procréation en autorisant la contraception et l'avortement, celle-là même qui a encouragé « l'amour libre », la jouissance avant tout. Je ne l'ai pas connue. Comme Théo, Alexandre et Lisa, je suis née après et j'ai grandi dans une société dont on m'a dit qu'elle était libérée sexuellement. Nous appartenons à la deuxième

génération, nous sommes les petits-enfants de Mai 68, les petits-enfants de la révolution sexuelle.

En tant que dignes héritiers, nous avons reçu un patrimoine culturel et idéologique qui a impacté considérablement notre rapport au corps, à la sexualité, à la fécondité et à l'amour. Il paraît que nous devons nous en réjouir car, dans le monde, il reste encore une majorité de femmes opprimées par la domination masculine et d'individus ne pouvant pas vivre leur sexualité comme ils l'entendent. C'est un fait. Mais de là à s'enorgueillir de notre liberté, c'est une autre histoire ! Quand j'entends des garçons comparer les femmes à de la marchandise, je ne suis pas tout à fait certaine de vouloir glorifier notre modèle occidental. D'accord, ils ne les échangent pas contre des chameaux, mais c'est parce qu'ils n'en ont pas besoin : des jeunes filles leur offrent des services sexuels d'elles-mêmes, au bout du couloir dans les toilettes du collège !

Après tant d'années, on aurait pu espérer que le « *peace* » et le « *love* » règnent chez les jeunes. Mais, comment dire, ce n'est pas exactement les termes qui qualifient le mieux ma génération... En même temps, ce n'est pas étonnant. On nous fout la trouille avec le sida depuis notre berceau. On est gavés d'images sexuelles, biberonnés à la pornographie, merci bien la pression ! La pilule a handicapé certaines de nos contemporaines. Oh, rien de grave, seulement quelques accidents cardio-vasculaires laissant au passage paralysie, aphasic et épilepsie, dans le meilleur des cas. Ne pas avoir encore attrapé une maladie ou une infection sexuellement transmissible relève quasi du miracle. Nos couples se cassent la gueule alors qu'on a juré-craché de ne pas les rater comme nos parents. Depuis tout petits, on est d'un côté bombardés de publicités représentant des femmes ultrasexy provoquant en

permanence nos pulsions sexuelles, et de l'autre, on se cultive un discours féministe nous exhortant à ne pas traiter les femmes – ou de ne pas se laisser traiter en tant que femmes – d'objets sexuels. Il faut réussir sa vie professionnelle, réussir sa vie sexuelle, réussir son couple, réussir son bébé parce qu'il faut réussir à être heureux, oui, être heureux, c'est notre devoir. Alors non, on n'est pas « *peace* » et encore moins « *love* » : on est une génération d'angoissés !

Qu'avons-nous fait de la libération sexuelle ? Je vous retourne la question ! Pouvions-nous faire autre chose avec un tel héritage ? Le sexe libéré est désormais anxiogène. Nous étouffons autant que nos aînés se disaient enserrés par les interdits. Libres, nous sommes condamnés à choisir en permanence notre vie. Tout est devenu l'objet d'un choix, de notre orientation sexuelle à nos enfants, de nos amours à notre contraception. Et ce choix, nous en portons l'entièvre responsabilité. Dans les livres de philosophie, l'idée est séduisante. Mais dans la réalité, il faut savoir gérer la pression que cette sorte de liberté génère ! Entre les belles idées de la seconde moitié du xx^e siècle et la réalité des vrais gens de la vraie vie, l'écart se creuse, considérablement. Sommes-nous prêts maintenant à regarder en face ce que notre société occidentale a produit comme impasses et angoisses ? Il le faut si nous voulons corriger le tir et accompagner au mieux les générations à venir.

Le terrain est miné, on m'a prévenue. Le champ de l'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle a été ravagé par des années de violents combats idéologiques. Mais je ne les ai pas connus. Je suis née avec le droit à la contraception et à l'avortement, ces débats n'ont pas été les miens. Quant au mariage entre personnes de même sexe, j'avais 19 ans quand il est passé comme une lettre à la poste

dans mon pays, la Belgique, et je vivais à New York quand la France s'est déchirée sur la question. Je n'ai jamais bravé le pavé. Lorsque je suis arrivée à l'été 2013 à Paris, cette bataille était terminée. Mais à peine avais-je posé mon pied sur le sol français qu'un grand établissement scolaire parisien me proposait déjà de prendre en charge cette dimension de l'éducation de ses élèves, conscient de l'urgence.

Je suis depuis plus de dix ans sur le chantier de la formation des jeunes et l'accompagnement des personnes de Paris à New York en passant par Bruxelles. J'ai essayé, tant que j'ai pu, d'éviter les pièges. J'ai cherché, partout où je suis allée, à ouvrir des espaces de dialogue et de réflexion sur les enjeux de la vie affective, relationnelle et sexuelle. J'ai fait parler des milliers d'adolescents et jeunes adultes, je les ai provoqués, je les ai poussés dans leurs retranchements pour les faire grandir en liberté. Chacune de leurs questions, de leurs confidences et de leurs remarques m'enrichit. Travailler quotidiennement auprès des jeunes n'apporte aucun repos, aucune autosatisfaction : c'est une remise en question permanente. Dans mon cabinet, ce sont les confessions qui abondent. Le secret délie les langues et Dieu qu'elles remueraient n'importe qui !

J'interviens comme une grande sœur qui comprend parfaitement les plus jeunes même si, je dois bien l'avouer, nous sommes confrontés à des phénomènes nouveaux. Internet, par exemple : quand j'étais adolescente, ce n'était pas illimité. Ça n'a l'air de rien mais c'est une grande différence parce que la pornographie n'était pas accessible comme elle l'est aujourd'hui. Il y avait un ordinateur pour toute la famille, en plein milieu de la maison en plus, avec du passage permanent. Mais quand l'autre jour, mes élèves de 16 ans ont pris leurs grands airs pour m'expliquer : « On n'avait pas des

smartphones au collège », j'en ai déduit que sur ce point, on n'a jamais vieilli si vite ! Les évolutions technologiques accélèrent les changements culturels, elles ont un effet grossissant.

Par cet essai, je veux simplement vous entraîner à regarder notre société au travers de mes trois postes d'observation. Le premier est celui d'une jeune femme de 30 ans, épouse et mère de trois enfants. Le deuxième est celui d'une personne en charge de l'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle des adolescents depuis plus de dix ans. Le troisième, enfin, se situe dans mon cabinet où des hommes et des femmes viennent me rencontrer pour me confier leur souffrance et se faire accompagner dans leurs épreuves de vie. Par le biais de témoignages et d'histoires toutes véridiques, je voudrais vous faire voir ce que je vois, vous faire entendre ce que j'entends, vous faire partager ce que j'ai vécu pour vous permettre, au moins le temps de la lecture, de sortir du moule dans lequel nous avons grandi pour l'observer, différemment.

Au fond, ce livre est une invitation à exercer sa liberté de pensée et peut-être, qui sait, il fera germer d'autres façons d'être au monde.

I

La tyrannie du porno

« Le porno n'a plus rien de transgressif. En six ans, l'humanité a regardé l'équivalent de 1,2 million d'années de vidéos pornographiques et a visité 93 milliards de pages sur les plateformes gratuites. Ce qui était si sulfureux est soudainement devenu banal. Cette surabondance d'images sexuelles me laisse perplexe. J'entends souvent que nous n'avons jamais été aussi libres alors que parfois, je me demande si au contraire on n'est pas en train de créer une nouvelle forme d'aliénation. »

Ovidie, *À quoi rêvent les jeunes filles ?, 2015.*

« Tout en essayant de mettre en scène les aspects les plus cachés et les plus refoulés de la vie humaine, la pornographie vide le mystère de la sexualité de tout contenu. En prétendant représenter les fantasmes masculins et féminins, elle gomme toute espèce de subjectivité et réduit ceux-ci à de simples produits de consommation. »

Michela Marzano,
La Pornographie ou l'épuisement du désir, 2003.

« De toute façon, si on a encore des questions, on n'a qu'à aller sur YouPorn¹. » Il a 10 ans, on lui aurait vraiment donné le bon Dieu sans confession. Et voilà ce qu'il vient de dire tout haut quand, à la fin de mon heure d'intervention dans sa classe de CM2, je regrette de n'avoir pas eu assez de temps pour répondre à leurs interrogations sur le début de la vie humaine et la puberté. Alors ça, si Internet peut maintenant faire le job, nous voici enfin délivrés de l'embarrassante corvée. « Dis-moi, comment tu connais ça toi ? » je lui demande en aparté. « Eh, j'ai un grand frère madame ! » me rétorque-t-il fièrement. « Ah oui ! Et il a quel âge ton grand frère ? » « 13 ans, madame ! »

Manié avec une incroyable aisance par ceux « nés avec », Internet est indéniablement leur première source d'information. Rien d'étonnant donc qu'un enfant de 10 ans fasse remarquer que l'outil existe si des questions persistent. Quant à ladite plate-forme d'information, elle regroupe des centaines de milliers de vidéos à caractère pornographique. Que les choses soient claires : il ne s'agit pas du tout des pages lingerie de La Redoute qui, à l'époque, en émoustillaient certains. Il ne s'agit pas non plus des films érotiques « *peace and love* » des années 70. La pornographie recommandée par cet enfant consiste en une série de gros plans sur les organes génitaux et les zones érogènes. Exit toute histoire, acteurs ou amateurs ne sont plus que des amas de chair qui s'emboîtent au gré des fantasmes sans doute curieux au premier abord, mais en fait extrêmement codifiés et stéréotypés. Cette volonté de tout montrer révèle l'aspect mécanique de la chose, résumant la sexualité à une prouesse technique où il faudrait être performant pour réussir à jouir.

Porno-banalité, porno-conformisme

« Faut-il accepter la sodomie ? », « Est-ce que c'est normal de regarder des vidéos de sexe avec son copain ? », « Doit-on vraiment se masturber ? », « Est-ce que c'est grave si on n'a pas encore eu de rapports sexuels ? », « Est-ce que se faire sucer c'est déjà tromper ? », « À quel âge faut-il faire sa première fois ? » Les questions fusent et se ressemblent. « Faut-il ? », « Doit-on ? », « Est-ce que c'est normal ? », « Est-ce que c'est bien, est-ce que c'est mal ? » : il ne s'agit que de normes, d'obligations et de morale. Au « Faut-il être marié pour avoir des relations sexuelles ? » s'est substitué le « Faut-il avoir des relations sexuelles avant de se marier ? ». Qu'est-ce que la révolution sexuelle a changé dans notre rapport au sexe, finalement ? Rien, fondamentalement, si ce n'est une inversion de la norme. Elle a viré de bord, c'est tout.

La sexualité adolescente « normale » consiste désormais à multiplier et diversifier les expériences sexuelles. Au contraire, la virginité est décriée et les ingénus méprisés par leurs pairs. Mais en passant d'un extrême à un autre, on a seulement changé la perspective. La manière d'appréhender la sexualité, elle, reste la même : normative. Qu'est-ce qui est normal ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce qu'il faut faire ou ne pas faire ? Le souci de se conformer à la norme est et reste prégnant au-delà des nouveaux comportements. Pourquoi ? Tout simplement parce que la norme rassure. Et c'est vrai, à l'adolescence, on a besoin de se conforter face aux inquiétudes et angoisses générées par les transformations de la puberté. Le besoin de sécurité est exacerbé, la norme est censée rassurer.

Je dis que la norme est censée rassurer car force est de constater que celle en vigueur aujourd'hui n'a pas l'air d'y

parvenir ! Avouez qu'entre adultes, dans le secret d'un cabinet ou des amitiés, on entend exactement les mêmes interrogations. On constate exactement le même besoin de se rassurer. « Faut-il accepter la sodomie ? » est, par exemple, une question aussi communément répandue chez les générations précédentes, tout comme « Mon mari voudrait que l'on regarde des vidéos pornographiques ensemble, faut-il que j'accepte ? Il dit que je suis coincée ». Pareillement, se marier vierge et jeune, est non seulement atypique mais surtout risible parce que complètement désuet. Tandis que cohabiter, se marier sur le tard (ou ne pas se marier du tout), est tendance... et en fin de compte, d'un conformisme affligeant ! Oui, affligeant, parce que l'individu croit vivre une vie sexuelle et affective affranchie des interdits, des règles et des institutions alors qu'elle se conforme en tout point, et à son insu, aux « il faut », « on doit » et « c'est normal » de son époque, aux nouveaux commandements.

Finalement, on dirait que l'évolution de la société occidentale autoproclamée sexuellement libre en est bloquée à son adolescence. Elle a remis en question les principes moraux de la culture judéo-chrétienne, s'est opposée aux interdits, les a transgressés avec fierté pour s'affirmer et se dégager de toute autorité, mais elle est restée dans un rapport totalement immature à la sexualité. L'immaturité est cette volonté consciente ou inconsciente de « bien faire ». « Bien faire », c'est faire ce qu'on m'a désigné comme tel, peu importe qui est ce « on ». La maturité serait au contraire cette capacité à choisir et à vivre librement ce que je pense être bien pour moi. Mais qu'aurions-nous pu espérer d'une révolution portant en elle-même la contradiction de son fameux slogan : « Il est interdit d'interdire. » ? Morale de l'histoire d'une période qui voulait l'abolir : on est resté dans l'interdit.

« Mais la parole s'est libérée. Voyez vous-même, les questions des adolescents évoquent une diversité de positions et de pratiques sexuelles avec un vocabulaire opulent, pointu, incompréhensible même, pour les non-initiés ! On ne disait pas tout ça, à leur âge ! » m'expliquent les parents. C'est vrai, leur vocabulaire s'est considérablement enrichi ! Ils n'ont pas encore un poil mais prononcent « zoophilie », « godemiché » et « fellation » – pour ne citer que les termes les plus soft – avec un aplomb désopilant. De plus en plus jeunes, ils ont engrangé un répertoire de mots sexuels ahurissant. La mémoire est vive quand il s'agit de sexe. Ces chères têtes blondes utilisent mieux que leurs géniteurs un vocabulaire autrefois réservé au milieu de la prostitution, désormais rendu courant par une pornographie toujours plus accessible. Toujours plus crue aussi, l'industrie pornographique se targue de posséder le formidable pouvoir de délier les langues et les imaginaires en offrant à voir ce que l'esprit cherche à se cacher à lui-même : le monde des fantasmes sexuels. Alors effectivement, le discours sexuel semble franchement libéré. Il n'y a plus de tabous. On peut tout dire puisque tout est montré, l'image et le discours sexuel s'exhibant dans la rue ou sur les écrans. Est-ce pour autant un gage de liberté ?

Le désir court-circuité, l'imaginaire violé

« Madame, on voulait savoir : vous pensez quoi des plans à trois ? Enfin, c'est juste qu'on aimerait comprendre pourquoi les gens le font », me glissent discrètement deux collégiennes dans un couloir. Eh oui, quand on enseigne ma « matière », il faut être prête à toutes les colles, à tout instant ! Étonnée par leur demande qui contraste avec leurs 13 ans, je les interroge à mon tour : « D'où vous vient cette question les filles ? »

« Euh, j'sais pas, j'sais plus... C'est peut-être à la radio que j'ai entendu des gens qui racontaient ça », me dit l'une. « Moi je crois que j'ai vu un truc, un jour, à la télévision. Ouais, une émission trop bizarre où les gens racontaient leurs délires sexuels... Et puis aussi, on voit ça dans les films pornos », reprend l'autre.

L'air de rien, sans les accuser aucunement, je leur redemande : « Et vous regardez souvent des films pornos ? » « Moi non, j'aime pas trop ça. Mais mon frère, oui. On a seulement quinze mois de différence, on se parle de tout. C'est lui qui m'en montre », m'explique la première. « Moi non plus j'aime pas. Je trouve ça même assez dégueulasse. J'ai été en voir une fois parce que j'en avais entendu parler, je voulais savoir ce que c'était », témoigne l'autre. Le contexte étant ainsi éclairci, doit-on dès lors s'enorgueillir qu'une liberté de parole sur les choses du sexe existe chez les jeunes ? Certes, ces filles n'ont pas peur d'exhiber leur curiosité, elles osent en parler. Mais dans les faits, leurs interrogations ne viennent pas d'elles. Leur questionnement sexuel est court-circuité par la culture pornographique généralisée. Avant même que le fantasme ne les habite, elle initie déjà les collégiens, formate leur curiosité sexuelle. Loin d'être une preuve de liberté, le discours des adolescents sur la sexualité est le fait d'un conditionnement.

« Je m'en souviens bien. J'ai ouvert l'ordinateur de mon père, je voulais envoyer un message à un copain et là, j'ai vu des trucs sexuels dégueulasses sur l'écran. Franchement, ça m'a choquée. J'ai pas compris », m'assure Lise, 15 ans. « C'est mon petit copain de l'époque qui m'a proposé d'en voir ensemble, c'était ma première fois. J'avais 14 ans, j'étais hyper mal à l'aise, je n'avais pas envie de voir ça mais je n'ai pas osé le lui dire, me raconte une autre fille. J'aurais eu l'air

de quoi ? » « Il m'est arrivé une chose dont je n'ai jamais parlé – raconte Vincent, 35 ans. Je devais avoir 13 ou 14 ans et, un jour où j'étais seul, le père d'un ami m'a fait regarder ses revues pornographiques ». Pour Cédric et Alex, c'est un copain de la bande qui leur en a montré. Ils devaient avoir 13 ans, pas beaucoup plus. Quant à Mathias, 15 ans, il a téléchargé sans s'en rendre compte un film pornographique qui circulait sous un faux titre...

Et vous, c'était quand votre première fois ? Je veux dire la première fois que vous avez vu ou lu de la pornographie ? Était-ce le fait d'une curiosité mûrie depuis un certain temps ? Aviez-vous l'envie de regarder par le trou de la serrure ? On aime à penser qu'il en soit ainsi chez les adolescents pour justifier leur consommation massive. « C'est normal, ils sont juste curieux ! » dit-on à tout va. « C'est de leur âge de vouloir regarder des vidéos pour adultes, ils veulent connaître la vie des grandes personnes », justifie-t-on quand il s'agit d'aborder ce sujet. Mais dans la quasi-totalité des récits que l'on me partage, l'expérience a été infligée par un autre, volontairement ou involontairement. Dans ces cas, ce sont des images qui ont été imposées à un esprit qui n'en formulait pas le désir. C'est une sorte de viol, un viol de l'imaginaire.

Faux rapports, vrais actes sexuels

« C'est bizarre. La pornographie tu trouves ça répugnant et en même temps ça t'excite », me raconte ce garçon de 12 ans. « Si ça m'excite, ça veut dire que je dois aimer ça... Alors j'ai voulu savoir si c'était la même chose en vrai. J'ai proposé à un copain d'essayer. On regardait des vidéos sur notre portable, puis on essayait de faire la même chose dans les toilettes du collège », m'explique-t-il. Le mécanisme des fantasmes est si

complexe que même la plupart des adultes l'ignorent. Comment ce garçon peut-il donc comprendre que des images qu'il trouve violentes et dégradantes puissent toutefois provoquer chez lui une réaction sexuelle ? Comment peut-il comprendre que ces images le choquent mais lui donnent en même temps l'envie de se masturber, qu'il y arrive et que c'est agréable ? C'est extrêmement troublant et culpabilisant. On ne regarde pas de la pornographie comme on regarde du sport, une série ou une émission de télévision. La main accompagne le regard. Elle stimule les organes génitaux pour soulager la tension sexuelle que les images suscitent. Le simple fait de regarder des images pornographiques devient un acte sexuel en soi. Il ne s'agit pas d'éveiller le désir, pas plus d'initier à la sexualité. La pornographie se consomme sur place pour offrir un plaisir sexuel immédiat par la masturbation.

« Tu sais, ce sont des acteurs. Ce n'est pas comme ça dans la réalité, tout est simulé », expliquent en guise de prévention les adultes aux adolescents. Mais comment peuvent-ils faire la part des choses entre le réel et la fiction quand ladite fiction a pour principe de montrer des actes réels ? « On sait que ce sont des acteurs mais ça ne change rien, ils le font vraiment. Et puis, il y a plein de vidéos amateurs et là, c'est sûr : c'est du vrai », rétorquent-ils, à juste titre. Le discours ne passe pas, ils ne sont pas idiots. Si la pornographie n'était qu'une fiction, elle pourrait servir de catharsis. On y évacuerait ses pulsions sexuelles violentes pour s'en soulager. Dans ce cas, élevons-la au rang d'utilité publique tant qu'on y est, encourageons sa consommation bienfaisante dès la puberté où les pulsions sexuelles apparaissent anarchiquement, pour la paix des établissements scolaires et le bien-vivre ensemble !

Maintenant, imaginez que vous avez une fille de 10, 14 ou 17 ans, peu importe. Que dans sa classe ou en colonie de

vacances, la quasi-totalité des garçons regardent des vidéos pornographiques. Les filles aussi en ont vu, mais pour la plupart d'entre elles, c'est occasionnel. Pourquoi ? Parce que quatre-vingt-dix pour cent de ces vidéos ne leur sont pas destinées : la cible est masculine, les fantasmes mis en scène sont choisis pour ces messieurs. La question est simple : pensez-vous que votre fille soit en sécurité ?

« Pendant un an, toute mon année de seconde en somme, mon copain m'a proposé de faire des trucs sexuels. Chaque fois qu'on se voyait, il avait une nouvelle idée. Il voulait qu'on la teste ensemble. J'ai accepté, j'avais envie de lui faire plaisir. J'étais vraiment amoureuse et pour moi, quand on aime, on doit faire plaisir à l'autre », me confie cette jeune femme de 20 ans. « Mais en fait, au fur et à mesure, je me sentais de plus en plus mal. J'avais l'impression qu'il ne voyait en moi que mon corps, on n'avait plus que le sexe entre nous. Il m'utilisait en fait, pour son plaisir ! Je me rends compte que depuis, je n'ai plus aucun respect pour moi, je me déteste, je me sens nulle, je me dégoûte. En fait, il a cassé mon estime de moi alors que justement, j'acceptais tout ça parce que je cherchais chez lui l'assurance que j'étais quelqu'un de bien, quelqu'un d'aimable. Mais je n'étais que son objet. Un jour, je m'en suis aperçue et c'est là que j'ai décidé de le quitter. Il était furieux mais heureusement, j'ai tenu bon. » L'histoire est banale. La révélation d'« attouchements sexuels » – comme on dit quand il s'agit d'enfants de « bonne famille » ou de viols collectifs quand ils sont pratiqués dans les caves des HLM provoque davantage d'émoi. Or, il s'agit d'une même réalité : l'utilisation du corps d'autrui pour satisfaire sa pulsion sexuelle.

La nouvelle mode des cours de récré

« On a surpris plusieurs élèves de quatrième en train de regarder des vidéos pornographiques sur leur smartphone pendant les cours » est une situation désormais classique, connue des établissements scolaires. S'ensuit le fait d'en surprendre se masturber sous les bancs de l'école et sa variante, qui consiste à se filmer puis à faire partager l'« exploit » à ses camarades sur les réseaux sociaux. Soit, on connaît bien la difficulté pour les adolescents d'apprivoiser leurs pulsions sexuelles, de les maîtriser et d'apprendre qu'il y a un temps pour tout, qu'il y a un lieu pour chaque chose. On connaît aussi les effets de groupe, particulièrement envoûtants à cet âge de la vie, qui désinhibent et diminuent le sentiment de responsabilité : « Ce n'est pas moi, je vous jure, ce sont les autres qui ont eu l'idée ! »

Mais au-delà de ces explications, une nouvelle question persiste : comment peuvent-ils apprendre à maîtriser leurs pulsions sexuelles dès lors qu'elles peuvent être assouvies à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, dans n'importe quel lieu, à n'importe quel âge, les moyens de télécommunication, individualisés et connectés, rendant ultra-accessibles des images pornographiques pour l'assouvir ? La haute technologie mise entre les mains des enfants et adolescents est un facteur qui suscite de nouveaux défis éducatifs. « Si je veux, quand je veux », c'est donc cela être libre sexuellement ? Mais quels sont les effets d'une liberté qui consiste à se laisser mener par sa pulsion ?

Ne devrait-on pas sérieusement s'inquiéter au nom du bien-vivre ensemble et du respect de chacun de l'habitude prise de laisser libre cours à sa pulsion chez la génération biberonnée à la pornographie ?

« Addict » : l'imaginaire pris en otage

« Si je viens vous voir, c'est parce que je n'en peux plus. Je fais n'importe quoi, là ! Enfin, c'est par périodes. Je peux ne rien regarder pendant quelques jours puis ne faire que ça ensuite. Je me rends compte qu'en fait, je suis complètement dépendant à la pornographie. C'est plus fort que moi. Et j'ai beau mettre des filtres sur mon ordinateur, un contrôle parental même, j'arrive toujours à me procurer ce que je cherche : des scènes de sexe », me dit Raphaël, 27 ans, qui m'en parle dans le secret de mon cabinet. Il est loin, très loin d'être le seul. Les filles aussi sont concernées même si elles restent largement minoritaires.

L'addiction à la pornographie est même un des premiers motifs de consultation, avec l'infidélité bien sûr, des femmes je précise. La prise de conscience est violente. En effet, la pornographie offre précisément un sentiment de contrôle chez le consommateur. D'un clic, il peut ouvrir ou fermer la fenêtre de son écran ; depuis son poste de voyeur, il croit maîtriser. Mais lorsqu'il comprend que depuis le début il est mené par le bout de son sexe, l'affaire prend une tournure dramatique. « La première fois que j'en ai vu ? Je devais avoir 14 ans. Quand j'y pense, je n'ai jamais vraiment cessé d'en regarder », est-il bien obligé d'avouer.

Je le rassure à coups de « C'est normal, c'est l'objectif ! ». Vous croyez quoi ? Que les images pornographiques ultra-accessibles et gratuites sont un acte de générosité, de pur altruisme pour éveiller des pubères à la vie sexuelle ? La pornographie est une industrie, elle se situe dans le monde marchand. Les sites gratuits rapportent de l'argent : plus il y a de trafic, plus la publicité et les « produits dérivés » autour rapportent. Le modèle est d'offrir un support efficace à

l'excitation en vue d'obtenir un plaisir sexuel par la stimulation des zones érogènes (peu importe la manière, seul ou à plusieurs). Plus tôt on habitue le consommateur, plus forte sera la dépendance parce que avant même qu'il ait eu le temps de découvrir et de développer sa propre imagination, celle-ci sera vidée de sa substance par des images préfabriquées. La colère monte, Raphaël comprend qu'il s'est fait avoir : son imaginaire érotique est pris en otage.

Regards figés

« Je ne suis plus capable de regarder une fille normalement ! » commence par me dire ce jeune homme en face de moi. Je l'encourage à poursuivre. « Sans le vouloir, je m'imagine des scénarios sexuels, en permanence, à des moments totalement inappropriés. Du coup, je suis mal à l'aise avec les filles, mal à l'aise avec ma conscience surtout parce que je sais que c'est mal de faire des femmes des objets sexuels. En même temps, c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher. » Il a vingt-six ans, est issu des beaux quartiers, éduqué selon les valeurs françaises d'égalité et de respect. « La vérité, c'est que je regarde beaucoup de vidéos pornos », poursuit-il. « Ce que je veux dire, c'est que ces images sont imprimées dans mon esprit, elles me reviennent comme un flash-back, elles gênent mon regard. »

Un regard est capable de reconnaître l'autre comme une personne à part entière ou de le réduire à l'état d'objet. « Mon regard n'arrive plus à regarder la personne qui est en face de moi », c'est l'effet direct d'une pornographie consommée avant l'âge adulte, c'est-à-dire avant que l'individu ait une vision unifiée de sa personne et de celle des autres. Comme une majorité d'hommes, célibataires ou non, il n'arrive pas à

regarder une femme : il reste fixé sur ses fesses, ses seins, ses jambes, c'est-à-dire des morceaux de corps, sans arriver à la regarder ensuite comme un sujet.

« C'est normal, les hommes ne pensent qu'à ça ! » disent les femmes d'un ton méprisant. C'est faux. Cette vision partielle n'est pas le fait de la gent masculine mais la conséquence d'une immaturité, comme si l'adulte était resté bloqué à l'âge de 14 ans. « C'est encore un grand gamin », s'amusent les femmes devant les obsessions sexuelles de leur compagnon qui pourtant devrait « avoir passé l'âge ». Mais la consommation d'images pornographiques fixe, entretient, prolonge même cet état d'immaturité. Parce que, à la différence de l'érotisme, il n'y a pas de regard : la personne n'est plus qu'un sexe, un trou. Elle n'est plus qu'une chose à culbuter pour son plaisir.

Recherche du plaisir, angoisse de performance

Le plaisir, justement, est devenu le but de la sexualité. À la question « Pourquoi a-t-on des relations sexuelles ? » les élèves répondent de but en blanc : « Pour le plaisir ! » Quand on naît avec le droit à la contraception et à l'avortement, le « Jouissez sans entrave » n'est plus une idée abstraite. « Puisque l'on peut avoir des rapports sexuels sans avoir d'enfants, on n'est pas non plus obligé de faire ça avec quelqu'un qu'on connaît, qu'on aime, avec qui on devrait forcément s'engager », me résument les plus honnêtes. En figeant les femmes dans un état d'infertilité, la contraception hormonale a permis de se dégager de l'impératif divin « Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la » et d'une quelconque responsabilité. Mais elle a laissé place à un nouvel impératif : jouir.

Non seulement on est passé du « devoir de se reproduire » au « devoir de jouissance », mais en plus, le corps féminin est désormais disponible en permanence pour procurer et recevoir du plaisir sexuel sans le risque d'une naissance, ou presque. Les femmes sont soulagées, les hommes aussi. Même si l'on considère qu'ils n'ont jamais eu de scrupule à « prendre leur plaisir » qu'il y ait ou non un risque de grossesse, le fait est que l'usage de la contraception hormonale n'a pas fait évoluer les mentalités des hommes, loin de là. Pire même, en posant le plaisir comme finalité de la sexualité, le corps devient de fait un instrument de jouissance pour soi, pour l'autre. L'acte sexuel est alors une masturbation, parfois réciproque... avec un peu de chance !

Et qui peut mieux que la pornographie renseigner sur la manière d'obtenir le plaisir le plus intense ? Si le sens de la sexualité est la jouissance, le garçon de 10 ans a raison de recommander l'usage de sites pornographiques pour s'informer sur comment y parvenir. Si le sens de la sexualité est la jouissance, les élèves de seconde ont raison de vouloir s'entraîner à jouir et faire jouir pour augmenter leurs performances. Si le sens de la sexualité est le plaisir, les filles ont raison de se laisser traiter passivement d'objet ou de marchandise, la recherche de plaisir sexuel les réduisant à n'être plus que des objets de consommation. Autrement dit, l'influence considérable de la pornographie sur les jeunes est le fait d'une société qui a dissocié la dimension procréative et le plaisir dans la sexualité. Affranchie de la morale traditionnelle, la sexualité est soumise à une autre morale, celle de la jouissance proposée par la culture pornographique. Les jeunes pensent y trouver un mode d'emploi. Mais il est loin d'offrir la garantie du plaisir. D'où une déception qui peut

expliquer une tendance croissante à l'abstinence quelques années plus tard.

« Le problème madame, c'est que quand on regarde du porno, après on a peur de ne pas être à la hauteur. On se dit qu'on ne sera jamais capable », me font remarquer maintenant mes lycéens. C'est ce que les spécialistes appellent l'angoisse de performance, celle-là même qui génère tant de dysfonctions sexuelles, celles provoquées par la peur comme peuvent l'être le vaginisme ou la perte d'érection par exemple. Les notions de réussite, d'exploit, de record envahissent le champ de la sexualité et avec elles, le stress qui y est irrémédiablement associé. Habitué à regarder des scènes sexuelles, on en finit par devenir spectateur de sa propre intimité, évaluant ses prouesses à l'aune du jugement (supposé ou réel) des autres. Quand la pornographie s'impose comme premier et unique modèle en la matière, la comparaison avec les acteurs et amateurs de films du genre est inévitable. Dans cette course effrénée, les hommes ne sont pas seuls. On aurait encore tendance à leur accorder le monopole de l'esprit de compétition mais ce serait sous-estimer les femmes. J'aurais même tendance à dire qu'elles le sont encore plus, davantage conditionnées (quoi qu'on en dise) à se soumettre à l'approbation des autres.

« Le problème aussi, c'est que ce qui marche avec une personne ne convient pas spécialement chez une autre. Donc on peut apprendre plein de techniques, avoir plein d'expériences, ce n'est pas pour cela qu'on arrivera à combler la personne que l'on aime ! » fait remarquer au groupe une autre fille. Et c'est bien là que le bât blesse ! Croire que plus on expérimente, plus on saura y faire est une fausse croyance car chaque personne est unique, chaque relation est différente. Dans une rencontre interpersonnelle, il ne s'agit surtout pas de

performer en appliquant une série de gestes machinalement, sans quoi l'autre se sentirait interchangeable ! Pour se sentir unique, on a besoin que les mouvements soient spontanés, qu'ils aient l'air « naturels », menés par le désir et non par le devoir. La mécanique du sexe est invalidée par celle du cœur ! Eh oui, c'est fâcheux mais il va falloir repenser sa stratégie : si l'on commence à viser l'amour, la préparation par le porno et l'expérimentation vaille que vaille, c'est l'échec assuré.

Rééduquer à l'âge du porno

« Comment vous allez, madame ? » m'a demandé Jules quand je suis arrivée dans sa classe. « Eh bien, je vais vous dire la vérité. Je suis découragée. Je doute. Je me demande si ce que je fais sert à quelque chose. » Tous les élèves me regardent, médusés. « Madame ! Vous ne pouvez pas dire une chose pareille ! » s'exclame Valentin. « Qu'est-ce que c'est une heure à vous faire réfléchir sur le sens de la sexualité, de l'amour, une heure à essayer de comprendre ce qu'est la personne humaine, comparée aux milliers d'autres que vous passez à regarder des films, séries, émissions de téléréalité, musiques et clips, qui transmettent un message opposé ? » Assise sur mon bureau, ce jour-là, je n'avais pas envie de faire semblant. L'actualité avait encore relayé des faits divers d'abus sexuels en milieu scolaire, on y avait même pris le soin de mentionner la consommation d'images pornographiques pendant la récréation. « Je me sens comme David contre Goliath ! » conclus-je dans un grand soupir.

« Vous ne pouvez pas comparer, madame. Quand on est en classe, on retient mieux les choses, on est concentré. Moi, je pense que ce que vous faites c'est très efficace, au contraire. Par exemple, parler de la pornographie en classe, eh bien, ça

change des choses en nous ! » me dit Jules. Imaginons qu'il ne disait pas ça pour me charmer, on retient la première leçon : ouvrir des espaces de dialogue, de réflexion et de formation sur les enjeux de la vie affective, relationnelle et sexuelle en milieu scolaire.

La pornographie a achevé d'éclater la personne humaine en mille morceaux ? Il s'agit maintenant de les recoller ! Avant même de parler de quoi que ce soit qui touche de près ou de loin à la sexualité, il faut commencer par reprendre les choses par leur commencement : qu'est-ce que c'est une personne humaine ? Qu'est-ce qui la distingue des animaux et des objets ? Le corps, le cœur et l'esprit peuvent-ils se détacher l'un de l'autre ?

C'est le fruit positif de la culture pornographique : nous sommes obligés dorénavant de nous poser des vraies questions, des questions existentielles, essentielles. Et il ne faut pas attendre le bac de philosophie en terminale. Il faut commencer ce travail de réflexion dès le primaire puisque déjà, les petits enfants sont assaillis de messages sexuels qui déconstruisent l'image de la personne humaine. C'est la deuxième leçon.

Enfin, il va bien falloir que les autorités se décident à mener une action forte contre l'accessibilité des sites pornographiques par des mineurs. C'est compliqué ? Ce n'est pas grave, ils trouveront une solution. Si on peut envoyer des sondes spatiales, faire des opérations chirurgicales à distance et faire réapparaître Michael Jackson lors d'un concert, on peut bien trouver un moyen pour que des gamins de 9 ans ne tombent pas sur des sites pornos ? Ah, on me dit que ce n'est pas un problème technique mais symbolique : on ne va tout de même pas restreindre les libertés ! Les libertés ? De ceux qui consomment sans le vouloir ou de ceux qui s'enrichissent en

les rendant dépendants ? Les adultes ne se sentent pas en droit de condamner la consommation de la pornographie par les mineurs parce qu'ils sont tout autant concernés. Ils ne se sentent pas en droit de dénoncer les conséquences sur les ados parce qu'ils ne veulent pas imaginer que ça puisse avoir des effets négatifs sur leur propre vie. Ils ne se sentent pas en droit de limiter l'accès de sites pornographiques parce qu'ils sont conçus pour eux. Ils ne se sentent pas en droit de dénoncer l'usage abusif des téléphones portables par les adolescents parce que ce sont eux qui les ont mis entre leurs mains. Ils ne se sentent pas en droit de dénoncer la vision de la sexualité véhiculée par la pornographie parce qu'ils ont prôné une sexualité libérée de tous les interdits menée par la quête de plaisir. Ils ne se sentent pas en droit d'agir parce qu'ils sont totalement complices.

Le bal des hypocrites n'a-t-il pas assez duré ?

Note

1. Site Internet de vidéos pornographiques gratuites, accessibles à tous.

II

Le couple, la nouvelle idole des jeunes

« C'est quoi ce bordel avec l'amour ? Comment ça se fait qu'on devient dingue à ce point ? T'imagines le temps qu'on passe à se prendre la tête là-dessus ? Quand t'es seul, tu te plains : est-ce que je vais trouver quelqu'un ? Quand t'as quelqu'un : est-ce que c'est la bonne ? Est-ce que je l'aime vraiment et est-ce qu'elle m'aime autant que moi je l'aime ? Est-ce qu'on peut aimer plusieurs personnes dans sa vie ? Pourquoi on se sépare ? Est-ce qu'on peut réparer les choses quand ça part en couille ? Toutes ces questions à la con qu'on se pose tout le temps ! Pourtant on n'peut pas dire qu'on n'y connaît rien ! On est préparé, putain : quand on est petit on lit des livres d'amour, on lit des contes, on lit des histoires d'amour, on voit des films d'amour ! L'amour, l'amour, l'amour ! »

Xavier (Romain Duris) dans *Les Poupées russes* de Cédric Klapisch, 2005.

« Si je vivais en couple, j'attendrais tellement d'être sauvé par l'autre. Car si je vis en couple, il faut qu'elle me sauve, il faut qu'elle fasse que la vie soit supportable, il faut que je ne sois plus déprimé, il faut que je ne sois plus un individu. Je veux qu'elle m'enlève de moi, je veux qu'elle me sorte de moi. Je ne veux supporter plus rien. Je veux qu'elle me fasse un miracle. Je veux qu'elle soit miraculeuse. »

Fabrice Luchini, 2007.

Le papier est plié en sept, au moins. « Comment sait-on qu'on est amoureux ? » est-il écrit. Et plus bas, en petit, on peut lire : « Genre, comment peut-on en être vraiment sûr ? » Le « vraiment » est doublement surligné. Sur un autre à l'écriture noire et resserrée : « Comment savoir que quelqu'un est amoureux de nous ? » On sent que celui-là aurait bien voulu écrire lui aussi « Genre, comment peut-on en être vraiment sûr ? » Est-ce que ces deux-là parlent de l'un et l'autre ? Je regarde, amusée, la pile de petits mots déposés en vrac dans ce chapeau, découvert par hasard en ouvrant le placard de leur classe. « Ah, ça fera parfaitement l'affaire pour notre dernière séance de l'année ! » avais-je commencé par dire. « Je veux justement vous permettre de me poser vos questions anonymement. Après tous les échanges que nous avons déjà eus, vous avez peut-être envie d'aborder un sujet en particulier. Eh bien, c'est le moment, profitez-en ! » Mes élèves de troisième ne se sont pas fait prier. Vite, je lis rapidement et pour moi-même les autres questions. Parce que oui, c'est un principe : ne jamais, au grand jamais, les lire à haute voix, la libre expression dans ce domaine pouvant laisser place à une série de possibles qu'il n'est pas franchement nécessaire de faire partager à ceux qui n'ont rien demandé !

« Comment fait-on pour choisir entre deux garçons ? » est-il écrit là, en grosse écriture rose ; « La jalousie est-elle normale dans un couple ? Ça peut être maladif, non ? » ; « Est-ce que l'amour peut durer toujours ? » ; « Je ne sais pas comment dire à une fille que je l'aime ». Comme cet élan de romantisme est attendrissant ! Par contre, il se fout de moi celui qui a écrit : « Peut-on avoir des sentiments amoureux pour son chat ? », non ? C'est ce que j'ai pensé.

Quoi qu'il en soit, si la culture pornographique semble dévaster le champ de l'intimité, les sentiments restent pourtant

prépondérants dans le cœur des adolescents. Je dirais même que l'importance qui leur est accordée est à son apogée. La pornographie ayant vidé la sexualité de son sens en la réduisant à un rapport génital et mécanique, ce sont dorénavant les sentiments qui donnent leur valeur aux gestes. C'est le principe du balancier : la banalisation du sexe augmente le poids des sentiments.

Les sentiments, mesure de l'amour

« Je suis amoureux d'une fille mais en fait, je sors avec une autre. Ma copine, elle, est amoureuse de moi, donc je ne sais pas comment lui dire que je ne ressens pas la même chose pour elle parce que je ne veux pas lui faire du mal, elle ne le mérite pas. C'est ma faute si je n'arrive pas à lui rendre la pareille, je n'aurais pas dû commencer cette histoire, je suis trop con ! C'est cette fille, elle me colle à la peau, je n'arrive pas à l'oublier. Et je ne vous ai pas encore tout dit, elle sort avec un de mes amis. » Il tient sa tête entre les mains, me fixe d'un air dépité : « Je suis un cas désespéré, hein ! » À 18 ans, c'est un peu péremptoire comme conclusion.

Je le regarde avec attendrissement. S'il savait ! J'ai passé la matinée à écouter ces mêmes méandres amoureux, racontés par des adultes mariés, généralement avec enfants. Ce ne sont certainement pas les déboires d'un jeune homme amoureux qui vont me faire perdre espoir. Seulement, son histoire est d'une grande banalité, elle est classique. Un jour on est amoureux, un jour on ne l'est plus. Puis une autre personne provoque à nouveau en vous ce bouillonnement intense d'émotions mi-agréables, mi-désagréables. La passion amoureuse nous fait vibrer, on se sent vivant. Est-ce que c'est de l'amour ? Ça y ressemble du moins. C'est si fort, « ça »

vous prend aux tripes, « ça » vous fait perdre la raison. Ne dites plus donc « J'éprouve un sentiment amoureux pour cette personne » mais « Je l'aime » ; « Je ne ressens plus ce manque, cette jalousie, ce regard valorisant, ces pensées obsédantes pour cette personne, ces papillons dans le ventre » mais « Je ne l'aime plus ». Le sentiment est devenu la mesure de l'amour.

« Je voudrais sortir avec lui, je ne sais pas trop comment m'y prendre. Depuis le temps que je suis amoureuse ! Ses copains m'ont dit qu'il m'aimait bien. Il y a une soirée samedi chez une fille de la classe, j'espère que cette fois-ci ça va marcher », me confie Aurélie dans mon bureau. Elle n'a que 14 ans. Et alors ? Puisqu'elle vous dit qu'elle est amoureuse ! Et quand on se sent amoureuse, on n'a qu'une seule envie, c'est de se mettre en couple. Être proche, très proche de l'autre, sentir son odeur, lui parler, l'embrasser, ne plus rien devoir se dire, être là, tous les deux, n'importe où, n'importe quand, plus rien n'aurait d'importance... Mon Dieu, comme ce serait bon ! Ça doit être ça, le bonheur, non ? Trouver sa moitié, vivre près d'elle et ressentir cette impression de plénitude.

Les espoirs d'Aurélie sont légitimes, le couple annonce la promesse d'un si grand bien-être. Je comprends mieux maintenant pourquoi les adolescents sont tant préoccupés par la question amoureuse ! Si je suis « vraiment amoureux », cela signifie que j'aime d'un amour sincère. Et si j'aime d'un amour sincère, je peux me mettre en couple. Et si je suis en couple, je serai heureux parce que le couple n'est que joie et félicité. C'est sûr, c'est comme dans la presse people quand elle consacre la formation d'un couple en titrant : « Leur nouveau bonheur », pas vrai ? Dans cette nouvelle conception de l'amour, ce n'est ni l'âge ni aucun principe qui légitime ou

non le fait de se mettre en couple avec telle ou telle personne. La seule loi qui vaille est celle de la sincérité. Il faut vivre ses sentiments, ne surtout pas les réfréner : c'est ce que l'on admire ! Par contre, jouer avec les sentiments des autres, c'est-à-dire rester avec une personne alors que les sentiments ne sont plus là ou sont éprouvés pour quelqu'un d'autre, c'est l'antimodèle.

Être en couple, ou ne pas être

« C'est une relation qui ne me fait plus du bien. J'en ai marre. On sort ensemble depuis un an et demi, c'est par habitude qu'on le reste. Plusieurs fois j'ai voulu arrêter, mais dans ces cas-là, elle me dit qu'elle mourra si jamais je ne l'aimais plus. Si je la quitte, je me sentirai trop coupable de la faire souffrir. Je suis bloqué quoi ! » Non, ce n'est pas là le récit d'un homme marié mais bien celui d'un jeune de 17 ans.

Le couple, c'est une affaire sérieuse quel que soit l'âge. Une relation fondée sur les sentiments peut maintenir deux êtres ensemble bien plus efficacement qu'un contrat de mariage tant la dépendance affective fait perdre toute liberté. Bien sûr, on pourrait accuser aisément cette nouvelle conception de l'amour de fragiliser les couples, en supposant qu'à la moindre contrariété ils peuvent éclater. Mais ce n'est pas tant le fait de ne pas supporter les difficultés qui crée la rupture que l'incapacité à se parler en vérité par peur de blesser l'autre. La sincérité, valeur absolue, est le fait d'être en accord avec ses émotions et de les exprimer aux autres. On n'est alors que dans l'affectif, dans l'émotionnel, et l'on dit « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », comme pour souligner une dissociation avec la vie de l'esprit. L'intelligence et la volonté n'entreraient pas en compte. On vit son couple avec le

cœur, au risque de ne jamais pouvoir dépasser ses états d'âme pour le penser, le construire et l'inscrire dans le temps. On est en couple. Point.

« Vous pensez, madame, que c'est bien de sortir avec un garçon à notre âge ? » me demande Justine, une fille de seconde. C'est tellement désuet comme expression « sortir avec », c'est drôle ! « Bon ça va, je sais : tu veux savoir si c'est bien de se mettre en couple à votre âge ? » Il faut quand même préciser qu'être en couple, c'est pire que d'être marié : tu ne peux plus parler avec qui tu veux, danser avec qui tu veux, partir en vacances avec qui tu veux sans devoir en rendre compte à l'autre, qui inévitablement te fait la gueule parce que tu ne passes pas assez de temps avec lui, parce qu'il a peur d'être trompé, parce qu'il a peur de te perdre... En d'autres mots, Justine me demande si je trouve bien le fait de vivre comme des retraités à 15 ans ! Euh... Comment lui dire ? « En même temps, madame, ce n'est pas comme si on avait attendu votre autorisation ! Qui n'a jamais eu de petit ami ici ? On a tous déjà été en couple, ou au moins, on veut tous se mettre en couple. C'est normal, on est faits pour être avec quelqu'un ! » Sauf qu'avant d'être avec quelqu'un, il faut être quelqu'un.

Miroir, miroir : dis-moi qui je suis !

Le sentiment amoureux a l'extraordinaire pouvoir de rendre visible la beauté d'une personne. Ses qualités attirent irrésistiblement. Cela signifie qu'elles sont importantes à nos yeux. Plus profondément encore, ces qualités attirent parce qu'on les possède en nous bien souvent en latence, comme endormies. Le sentiment amoureux me permet donc de voir la personne que je veux être. C'est un miroir, une projection

narcissique. Voilà pourquoi il nous saisit si vigoureusement dans les périodes de notre vie où l'on se cherche : à l'adolescence, après une naissance, en pleine crise du milieu de vie. Et c'est bien. On ne découvre pas qui nous sommes sur une île déserte ! C'est dans la rencontre avec l'autre que l'on apprend à se connaître.

Oui mais dès lors, si on se lie avant d'apprivoiser, développer et affirmer sa personnalité, autrement dit avant d'avoir une certaine maturité, on risque de se laisser porter par l'autre, de vivre ces qualités qui nous sont chères par procuration, au travers de l'autre. Dans ce cas, la croissance personnelle s'arrête. L'adolescence semblait pourtant un moment propice pour connaître son identité. L'affaire sera repoussée à plus tard. Bon nombre de nos contemporains d'ailleurs vivent ce passage à l'âge adulte des années après, souvent à la faveur d'un divorce, d'un deuil, d'un licenciement, bref, à un moment où l'on fait à nouveau face à soi-même.

C'est l'histoire de Cindy, cette jolie brune de 21 ans, qui est venue un jour me trouver en me disant : « Je ne sais plus qui je suis, je me suis complètement perdue dans mon couple. » Ses yeux brillent, sa gorge est serrée. « On est ensemble depuis quatre ans. Au début, tout allait bien. Mais très vite, il a commencé à me traiter de pute quand je sortais avec mes copines. Il ne supporte pas que je m'habille de manière féminine, il ne supporte pas que je me fasse draguer. Je le comprends, dans un sens. En fait, tout est ma faute. On avait fait une pause dans notre relation et j'avais embrassé un autre garçon avant qu'on se remette ensemble. Je me dis qu'il a raison, qu'au fond, je suis sans doute une pute. »

Ses amies sont inquiètes. Ce sont elles qui l'ont encouragée à me rencontrer. C'est un torrent de sanglots qu'elle déverse à

présent : « Moi, je suis incapable de le quitter. Je l'aime. Qu'est-ce que je serais sans lui ? On a grandi ensemble, je ne peux pas le laisser tomber. » Je la comprends, sa peur est légitime. Elle s'est littéralement fait phagocytée par son copain, elle a perdu son autonomie, elle est sous emprise. Leur fusion amoureuse s'est transformée en une entreprise de démolition. La violence verbale, et souvent physique aussi, s'est installée dans leur couple. Cette jeune femme n'a plus aucune estime d'elle-même si tant est qu'elle en ait eu un jour. Lui avec sa peur d'être abandonné, elle avec sa peur de n'avoir aucune raison d'exister, ils se raccrochent l'un à l'autre par survie, quitte à se noyer ensemble.

« C'est le feu dévorant de la passion amoureuse », justifient les plus romantiques. Et alors, le romantisme vaut-il la peine d'être vécu ? Parce que vous êtes fasciné, vous, par la destruction d'une jeune femme par l'homme qu'elle aime ? Le romantisme est une jolie idée mais peut devenir une dramatique réalité. Quand la fusion cesse, que l'un ou l'autre dirige ses sentiments ailleurs ou se laisse entraîner physiquement hors du couple, la rupture est fatale. La violence est proportionnelle à l'amour-propre blessé. La vengeance n'est pas seulement physique, elle n'est pas seulement verbale. Elle a lieu, à l'heure des nouvelles technologies, davantage sur Internet. Sur les réseaux sociaux peuvent se diffuser aisément propos, images et vidéos humiliantes. L'ex-amoureux possédant sur son téléphone portable assez de contenu sexuel peut assouvir sa soif de vengeance. Le « *revenge porn* » (le « porno vengeur ») est devenu un véritable phénomène.

Quand Virginie, une élève de 14 ans, en a été victime, ses parents ont décidé de la changer de collège sur le conseil du directeur. Sauf que la photo d'elle, nue, dans une position très suggestive a circulé et que là-bas aussi, on l'a vue. Internet n'a

pas de frontières. Où aller ? Au désespoir, Virginie a avalé des médicaments par dizaines, pour tenter de mettre un terme à ce cauchemar. Une histoire de cyberharcèlement comme les autres ? Non. Virginie a vécu en couple avec son harceleur. Elle l'a aimé. Virginie espérait dans le regard de son petit ami se sentir aimable et il lui a renvoyé l'image de la prostituée. « Qu'est-ce qu'elle faisait aussi à poil ? Elle regardait l'objectif, elle avait l'air tout à fait consentante », feront remarquer ceux qui ne savent pas jusqu'où une femme est capable d'aller quand elle aime, passionnément.

Le couple refuge

« Mon oncle et ma tante, ils se sont bien rencontrés à 13 ans et ils sont toujours ensemble aujourd'hui ! » me rétorque une de mes élèves de troisième après que je leur ai expliqué mes réticences à propos des couples d'adolescents. C'est systématique, impossible d'y échapper : il y en a toujours une pour vous sortir l'exception, cette fameuse exception qui confirme la règle ! Spontanément, la classe entière se met à applaudir le témoignage de leur amie et miaule des « Oh, c'est trop mignon ! ». Quand tout à coup, une voix restée discrète jusque-là s'élève : « C'est carrément trop glauque vous voulez dire ! » Tout le monde s'arrête : pourraut-on ne pas désirer se mettre en couple dès l'entrée au collège ? Il faut dire que la pression est perceptible. « Être avec », c'est exister socialement. Tes pairs te voient désormais comme quelqu'un de désirable parce qu'une personne t'a regardé comme tel. Et en même temps, le couple isole. C'est tout le paradoxe. « J'ai quelqu'un à qui parler, qui me comprend », et du fait de cette relation privilégiée, on s'exclut du groupe. L'exclusivité désocialise, du moins pendant la période fusionnelle que tous

les amoureux traversent. Le monde pourrait s'écrouler autour d'eux, leurs sentiments les transportent ailleurs. « Grandir ensemble, c'est bizarre. Je ne vois pas comment tu peux décider de vivre toute ta vie avec une personne si tu es resté toute ta vie collée à elle », reprend-elle. « Mais c'est ça, le grand Amour », dit en riant son voisin de banc tout en lui donnant un léger coup de coude pour qu'elle se détende.

Pourtant ils le savent que le couple peut être « casse-gueule », leurs parents divorcent pour moitié ! Quant aux autres, ils envoient rarement du rêve, avouons-le ! Alors pourquoi veulent-ils donc se mettre en couple ? Peut-être que justement, les difficultés dans les familles pourraient expliquer cette volonté puissante de se mettre en couple qu'on retrouve aujourd'hui dès le primaire. Il y a ceux qui veulent prouver à leurs parents qu'ils peuvent réussir là où eux ont échoué. Il y a ceux qui y trouvent un cocon réconfortant pour fuir quelques instants une ambiance familiale pesante. Il y a ceux qui s'y rassurent en se prouvant ainsi qu'ils sont dignes d'être aimés quand, à la maison, leurs parents sonnent aux abonnés absents pour exprimer l'amour, la considération qu'ils ont pour eux et la confiance qu'ils leur accordent.

Le couple est devenu une valeur refuge : on espère y être consolé, guéri, sauvé. S'il apporte un état de bien-être, il remplit sa fonction. Mais dès que la différenciation s'opère, que l'autre ne m'apporte plus ce que je cherche ou que je n'en ai plus besoin pour être bien, le couple est vigoureusement secoué et violement menacé.

Si tu m'aimes, fais-moi plaisir

La fin de l'heure de cours approche, je pioche un nouveau papier dans le chapeau : « Quand on est en couple, jusqu'où

faut-il aller pour faire plaisir à l'autre ? » Si j'avais pu un seul instant faire abstraction de la salle de cours, jamais je n'aurais imaginé qu'elle puisse venir d'un élève de troisième ! J'aurais plutôt penché pour une prise de tête de trentenaire, une problématique de femme, en couple depuis plusieurs années et mère de jeunes enfants ; quelqu'un comme moi en somme. « L'amour est-il abnégation de soi ou affirmation de soi ? » se demanderait-elle lorsqu'en fin de journée, s'étant tellement donnée pour faire plaisir aux êtres aimés, elle ne sait plus qui elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle vaut.

« Souvent, on se sent obligée de répondre aux demandes de son copain, sinon, il nous traite d'égoïste », précise courageusement une fille. « C'est normal que lorsqu'on aime, on fasse plaisir à l'autre ! » justifie un garçon. L'amour a bon dos. Il permet de justifier n'importe quelle demande puisque le pacte du couple moderne est de s'offrir du bien-être mutuellement. On peut entendre : « Quand un garçon aime vraiment, il préfère passer des vacances avec sa copine plutôt qu'avec ses potes ! », « Si tu m'aimes, fais-moi une fellation : ça me ferait tellement plaisir » et sa variante « Est-ce que tu pourrais faire une pipe à mon ami ? S'il te plaît, fais-le pour moi », « Je te demande de ne pas aller à cette soirée par amour pour moi », « Allez, montre-moi des photos de toi nue, ça me prouverait que tu as confiance en moi ». Où mettre la limite ? Comment savoir que la demande va trop loin ? Sous quel prétexte refuser ? Faut-il tout accepter au nom de l'amour ? Ce sont là les questions logiques issues de cette conception du couple, un « couple-refuge » qui offre du plaisir pour contrebalancer les inquiétudes de la vie.

« Je me suis coupé de mes potes, j'ai renoncé à des études à l'étranger, je l'ai aidée à déménager, je lui ai offert des cadeaux et ça n'a pas suffi. Elle est encore insatisfaite », lâche

ce garçon de 26 ans venu à mon cabinet. « Elle a un problème, elle ne se sent jamais assez aimée ! » conclut-il. Je ne peux m'empêcher de lui renvoyer l'ascenseur : « Et vous, c'est quoi votre problème ? Pourquoi vous accrochez-vous à elle à ce point ? » Ma question l'étonne, je laisse un blanc. « Après tout, vous avez peut-être raison de me poser la question. Je crois que j'ai besoin de me prouver à moi-même que je suis capable de rendre une femme heureuse. Je ne veux surtout pas être comme mon père, qui n'y est jamais parvenu avec ma mère ni avec une autre femme. »

Le célibat n'est pas une salle d'attente

« Le célibat, c'est comme une salle d'attente. T'es là, à voir les autres qui, un à un, se mettent en couple et tu attends ton tour comme une conne », me confiait un jour une copine. Waouh ! *Blanche-Neige*, ça laisse des séquelles quand même. À 30 ans, sa petite chanson nous trotte encore dans la tête : « Un jour mon prince viendra, un jour on s'aimera. Dans son château, heureux comme avant, s'en allant goûter le bonheur qui nous attend ! » Faut pas exagérer, on est des femmes libérées de ces caricatures, nous ! Par contre, la version de la chanteuse Jenifer, quand elle passe à la radio, avec une bande de copines en voiture, là, ça peut chanter à tue-tête : « J'attends l'amour de mes rêves. J'attends l'amour, la douceur et la fièvre. Il peut venir, je suis prête à aimer vraiment. J'attends l'amour, simplement. » On rigole, hein ! Quoique... On connaît quand même toutes les paroles !

La solitude, on la fuit comme la peste. Être seul, même juste physiquement, c'est l'expérience ultime. Quand j'ai l'occasion d'emmener des jeunes à la campagne pour y animer une session de formation et que je leur propose de rester seuls

éparpillés dans la nature pendant une demi-heure, l'état de panique est décrété. « Une demi-heure, madame ! Mais c'est énorme ! » hurlent-ils. Après quelques minutes, on les voit se rapprocher les uns les autres à nouveau. La solitude nous confronte à nous-même et a ceci d'angoissant : qu'est-ce que l'on va trouver ? Mais trop souvent, on confond solitude et isolement. Pourtant, il s'agit de deux réalités très différentes. L'isolement, c'est quand je ne suis ni avec les autres ni avec moi-même : je me sens seul. Mais je peux très bien être seul sans éprouver cette inquiétude si je sais dialoguer avec moi-même, c'est-à-dire être au contact de mon intérieurité pour apprendre à juger par moi-même.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul, a dit Dieu », me rappelle Jérémie. Il a 24 ans et, malin, il me renvoie au texte sacré pour se justifier d'enchaîner histoires amoureuses sur histoires sexuelles depuis qu'il a 13 ans. Il cherchait une aventure pour se sentir devenir un homme et il a cru la trouver auprès des femmes. « Je t'assure, il est trop mignon ! Tu sais ce qu'il m'a dit l'autre jour ? Il m'a dit : tu es mon aventure. » Là, c'est quand sa copine annonce à ses amies qu'elle sort avec lui. « Ce mec m'étouffe ! J'ai l'impression d'être tout pour lui, il ne sait pas faire un truc tout seul, t'imagines ? » Et là, c'est quand elle va le larguer. Oh, on ne se fait pas de souci pour lui. « Une de perdue, dix de retrouvées », les femmes adorent jouer à la maman, surtout quand elles n'ont pas d'enfants et qu'elles sont en âge d'en avoir ! Ce lien de dépendance les flatte, puis les oppresse.

Fertiliser la solitude : devenir soi

Pourtant, le célibat, c'est quand même génial. Tu peux parler avec qui tu veux, partir où tu veux, danser avec qui tu

veux, draguer qui tu veux, bref, tu es libre de tes mouvements. Surtout, cette liberté t'oblige à te connecter à tes désirs : qu'est-ce que moi je veux ? Cette question permet peu à peu l'émergence du « moi » qui s'exprime au travers d'une volonté. Il n'y a que dans l'expérience fondamentale de la solitude qu'on devient un sujet libre et pour cela, quand on est adolescent, rien de tel que le célibat. C'est un bon moyen pour s'habituer à être dans ce dialogue intérieur avec soi-même pour que, une fois en couple, on soit capable de vivre des moments de solitude tout en étant engagé avec quelqu'un ; pour rester soi, avec l'autre. Alors, s'il est possible de faire cet apprentissage quand on est jeune, pourquoi le faire à quarante ans, avec trois enfants à charge et plusieurs années de mariage derrière soi ? C'est possible bien sûr, et ça reste important, mais le prix à payer est lourd, très lourd, pour toutes les personnes qui subissent cette crise de vie. Le moyen de l'éviter, c'est de ne pas repousser ces rendez-vous avec soi-même mais de les vivre, régulièrement.

Si les couples explosent aujourd'hui, c'est principalement parce qu'on en attend trop. On voudrait que l'autre nous sauve, qu'il soit Dieu, en quelque sorte ! Mais ce n'est pas possible, dommage ! Il va falloir trouver un autre moyen, se prendre en main comme un grand et faire face à ses blessures, ses angoisses, ses fragilités, au lieu de les fuir et de les reporter sur le couple. Ce que j'observe en consultation, c'est que les problèmes « de couple » sont en fait pour la quasi-totalité des problèmes personnels qui rejoignent sur le couple. C'est un accompagnement individuel dont l'un et l'autre ont besoin pour être capables d'aimer et de se laisser aimer.

Il en va de même pour les adolescents : il faut arrêter de penser l'éducation affective à travers le prisme de la relation fille-garçon et dans la perspective du couple. La véritable

question, c'est celle de l'identité : « Qui suis-je ? » Nous devons les aider à trouver une réponse à cette question, à développer leur personnalité, à déployer leur individualité pour qu'ils soient capables un jour, qui sait – parce que ce n'est pas une fin en soi – de vivre une relation conjugale durable. Celle-ci requiert l'existence de trois entités distinctes : toi, moi et notre couple pour être capable de vivre son désir de communion et ne pas rester dans la fusion.

Morale de l'histoire, soyez Pocahontas (ou Rebelle pour les plus au fait des derniers Disney) mais laissez Blanche-Neige aux nains !

III

Être ou ne pas être homosexuel, telle est la question à ne pas se poser

« Il y a quelques jours, j'étais invité au mariage de ma cousine et de sa femme. C'est marrant parce que quand je l'ai dit à mes potes, ils m'ont tous sorti la même phrase.

- Le week-end prochain je dois aller à un mariage...
- Oh, c'est chiant ça !
- ... Homosexuel.
- Eh ! Mais c'est trop stylé ! »

Cyprien (youtuber), 2013.

« L'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie. »

Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, 1945.

« Quoi ? Tu ne sais pas que Martin est gay ? » Le petit groupe de lycéens s'agit. Devant les portes de leur école, la pause clope les met au courant des derniers potins. « Attends, mais ça se voit ! » appuie un autre. « C'est clair. Faut qu'elle oublie ses plans, Zoé ! » tranchent-ils d'un commun accord. « En plus, ils sont trop mignons, lui et son copain », s'attendrit une des filles de la bande. « Ouais, ça fait tellement plaisir de les voir ensemble, ils sont si amoureux ! » renchérit sa copine. Les garçons sont plus réservés, mais devant l'entrain des filles, tous s'enthousiasment de la nouvelle. À les entendre, nul doute que la cote de popularité de Martin est au top. La révélation de son homosexualité supposée vient de lui offrir le respect de ses camarades. Être capable de savoir qui on est et oser l'afficher fièrement devant les autres, tel est bel et bien leur souhait commun. Martin, lui, y est arrivé. Et de ça, on en parle.

L'excitation devant la nouvelle est palpable. Martin vient de se hisser, du même coup, au rang de meilleur ami idéal pour les jeunes filles en fleur, celui à qui se dévoiler sans retenue, le risque d'une ambiguïté semblant désormais évacué, définitivement. « Mon meilleur ami est gay », il n'y a pas mieux pour écarter la jalousie des petits copains de passage ou durables. « Je suis gay », il n'y a pas mieux aussi pour se rapprocher des filles. La révélation de l'homosexualité apparaît comme un soulagement : « Il n'y aura jamais rien entre nous. » Rien, c'est-à-dire pas d'attraction amoureuse et sexuelle, celles-là mêmes qui brouillent quasi systématiquement les relations entre fille et garçon. L'amitié, elle, au moins, offre une promesse de solidité là où les relations amoureuses et sexuelles se font et se défont sur le mode du fast-food. Elles se consomment avec le même plaisir et, à force, avec le même écœurement pour ce qui y est servi. Alors sortir de l'attraction inhérente à la différence des sexes

est le nouveau graal pour une génération déçue par l'amour et la sexualité entre les hommes et les femmes, une génération qui croit que l'amitié est plus durable que le couple.

Et toi, t'es quoi ?

« Et toi, t'es quoi ? », c'est devenu la question à laquelle on se soumet les uns les autres. « T'es homo, hétéro ou bi ? », c'est ce qu'on voudrait savoir. Enfin, pas pour moi. Parce que étant mariée avec un homme, c'est tout vu apparemment : je suis classée parmi les hétérosexuelles. Mais pour les autres, ceux qui ne se sont pas encore « fixés », en guise de « gage ou vérité » la question leur est posée et la réponse est l'objet de la plus vive curiosité. Moins répandue, « transsexuel » fait toutefois aussi partie des options, tout comme « asexuel », pour ceux ne ressentant aucune attirance.

Ainsi, la quête existentielle – une quête tout à fait propre à l'adolescence – est soumise aujourd'hui à la question de l'orientation sexuelle : « Dis-nous qui tu désires et on te dira qui tu es. » Il fut un temps où les idéologies politiques servaient de repères à une jeunesse en pleine crise identitaire. Bientôt – et on voit des signes que cela a déjà commencé – c'est la religion à laquelle on s'identifiera pour se sentir exister. Mais pour l'heure, c'est au tour de l'« orientation sexuelle » de cristalliser la réflexion personnelle.

Il faut dire qu'au sortir de la puberté, avoir un corps d'homme ou un corps de femme n'est plus porteur de sens pour les héritiers de la libération sexuelle. On se croit affranchi du déterminisme biologique ou d'une quelconque doctrine morale ou religieuse. Plus rien ni personne n'a à dicter nos amours, à fixer notre genre. Mais libre sexuellement, on se pose paradoxalement une question fermée, on s'obstine à

exiger une réponse claire et déterminée pour en définitive s'étiqueter les uns les autres. Quand on est libre, il faut choisir. C'est ce qui ressort des médias, notamment de la presse people, et que j'entends régulièrement dans les groupes que j'anime.

Faire son « coming out », mais pourquoi ?

Martin, lui, a choisi. Il sait qui il est et il s'affiche comme tel. Tout comme ces hommes et ces femmes du monde politique, intellectuel, culturel ou sportif mais aussi ce collègue, cette amie, ce parrain ou cette tante qui, un jour, annoncent publiquement : « Je suis homosexuel(le). » Ce qui revient à dire : « J'ai des désirs, des fantasmes, des amours homosexuels, c'est un fait accompli. Je vous demande maintenant de m'accepter comme tel, je vous demande de ne pas chercher à me changer ».

La demande semble légitime quand on sait que jusqu'en 1974 l'homosexualité était considérée comme une maladie mentale ; quand on sait que dans plusieurs pays encore, avoir un acte sexuel avec une personne de même sexe est passible de peine de mort ; quand on sait que les exclusions de la famille et de la communauté sont monnaie courante pour ceux dont les désirs ne se tourneraient pas vers le sexe opposé ; quand on sait également que ceux et celles porteurs de ces désirs sont plus sujets au suicide.

Plus encore que par les interdits moraux et religieux, leur dignité a été bafouée par un discours psychomédical émergeant au XIX^e siècle taxant ces êtres humains d'anormaux et de malades ; un discours réduisant la personne à ses actes. Voilà, nous y sommes. La pathologisation de l'homosexualité,

c'est-à-dire le fait d'en faire une maladie, a contribué à transformer un comportement en une nature profonde tant on a eu du mal à la « soigner ». Et c'est là, il me semble, qu'un basculement radical a eu lieu. Les psychologues et médecins d'antan ont fait de l'homosexualité une identité.

Alors forcément, le mal-être inhérent à l'homosexualité semble s'enraciner de toute évidence dans le rejet social alors que, très certainement, ce n'est pas la seule raison. Dans un tel climat, la défense des « homosexuels » est devenue une nécessité contre le déferlement de mépris et de violences à leur encontre. Comment tolérer que des personnes profondément aimables et aimantes soient ainsi rabaisées et rejetées socialement en raison de leurs désirs et de leurs amours ? Il fallait donc trouver une stratégie politique – puisque le problème est pensé comme le fait d'une discrimination sociale – et ils ne pouvaient trouver meilleure revanche que celle de convertir la honte en fierté.

La « marche des fiertés » (ex-« *gay pride* ») en est la plus remarquable manifestation. Jouer à outrance des caricatures, s'approprier les insultes, s'amuser surtout de ce côté « étrange », permet de faire sortir le venin de la honte. Défilent ainsi sous un même drapeau, un drapeau arc-en-ciel, des réalités aussi diverses que variées mais poussant un même cri : « Je suis comme ça et j'en suis fier(ère) ! » Peu importe la complexité des situations pour les hérauts de la cause homosexuelle, parler en « on » et en « nous, les homosexuels » est une stratégie gagnante pour se faire entendre politiquement.

Plus fort encore, la fabrication de l'homosexualité en identité et la récupération nécessaire de cette idéologie pour former une communauté capable de réclamer des droits pour panser un besoin de reconnaissance exacerbé a condamné

toute réflexion critique sur le sujet. Sous prétexte qu'elle serait un jugement direct des personnes, on ne peut plus penser et réfléchir sur l'homosexualité en tant que telle. Évidemment, dès lors qu'elle s'affiche comme constitutive de l'identité, elle devient immuable et intouchable au nom du respect des personnes. Critiquer l'homosexualité revient alors à remettre en cause tous les homosexuels. S'opposer à l'acquisition de nouveaux droits revient à discriminer les personnes. Et du coup, selon toujours la même conception philosophique qu'une personne est la somme de ses actes et de ses pensées, on dira du critique qu'il est « homophobe » et on le pénalisera socialement et juridiquement pour son manque de respect. Le débat public est sclérosé, la voie est libre pour appliquer un agenda politique minutieusement établi. Quel génie !

L'homosexualité, le nouveau tabou

Mais alors que « les homosexuels » sont surexposés médiatiquement, l'homosexualité est devenue, en réalité, l'un des plus grands tabous de nos sociétés modernes. Je veux dire, on parle « des homosexuel(le)s » mais pas de l'homosexualité. Et c'est totalement anxiogène pour les adolescents qui se voient confier le droit de s'autodéterminer à partir d'une réalité dont ils ignorent tout. « Comment savoir si on est homosexuel(le) ? » c'est peut-être la question qui m'a été le plus souvent posée par les adolescents que je rencontre depuis une dizaine d'années. À la suite de mes interventions ou dans les confidences de mon cabinet, les questions intimes affluent de toutes parts. L'appréhension est d'autant plus vive qu'il s'agit d'une quête existentielle : « Est-ce que je le suis ou pas ? »

Dans la bouche des jeunes, pour obtenir la réponse, l'encouragement à l'expérimentation est quasi unanime : « Il faut essayer ! C'est en testant qu'on apprend à se connaître. On sait ce qui nous plaît, ce qui nous excite... » Sur Internet et dans les magazines, on trouve pléthore de tests avec des questions du genre : « As-tu déjà été troublé(e) par un(e) ami(e) du même sexe que toi ? », « Tu dois embrasser une personne de même sexe, quelle est ta réaction ? », « Quand tu regardes un film pornographique, est-ce que les scènes de sexe entre deux filles, deux hommes, t'excitent ? » ou encore « Est-ce qu'il t'arrive de rêver faire l'amour avec une personne de même sexe ? » permettant en cochant des cases d'afficher un résultat.

La télévision n'est pas en reste pour attirer à elle les adolescents en perte de sens en produisant à foison des émissions de téléréalité où les candidats exhibent leurs désirs sexuels pour affirmer leur personnalité. Plus pernicieuses encore, les radios et leurs libres antennes distillent dans le secret des chambres d'enfant un message encourageant à partager avec des centaines de milliers d'anonymes les vécus les plus intimes en enchaînant des témoignages sexuels rocambolesques derrière les rires des animateurs quadragénaires. Mais le plus puissant acteur dans cette quête d'identité est indéniablement l'industrie pornographique qui offre dès le plus jeune âge des images représentant la totalité des combinaisons sexuelles. Dans ce jeu d'images, hommes et femmes disparaissent, réduits à n'être que des bouts de corps soumis à l'impérialisme des pulsions sexuelles. L'excitation du voyeur est prise en otage pour devenir la mesure de l'identité : « J'ai 15 ans, je regarde du porno gay, je suis donc homosexuel », me confiait un adolescent.

« Ce qui est insupportable, c'est que dès qu'on est proche d'un ami, les gens insinuent par des blagues une prétendue homosexualité », m'expliquait l'autre jour Hugo. « On ne peut plus vivre des amitiés normales sans que cette idée traverse l'esprit des gens », poursuit-il. Et il a raison. Même nous, entre jeunes adultes, lorsque l'on voit deux hommes ou deux femmes très proches, on émet des doutes sur leur amitié : « Vous allez vraiment très bien ensemble ! », « Qui fait l'homme ? Qui fait la femme ? », « Allez, dites-nous tout : vous filez le parfait amour tous les deux ! » et « On est très ouverts, vous savez : tout est possible aujourd'hui ! ». Puisque l'on doute, on essaye de se rassurer en projetant nos angoisses sur les autres par l'humour, exutoire efficace. Mais l'amitié est altérée par ces insinuations, exactement de la même manière que les relations privilégiées entre fille et garçon qui deviennent objet de curiosité : « Qu'est-ce qu'il y a entre eux ? Tu penses qu'ils sortent ensemble ? Tu crois qu'ils ont déjà essayé ? » Il n'y a plus de relations qui soient dégagées de la question sexuelle : elle est partout, avec tout le monde.

Être homosexuel, ça n'existe pas

Bien sûr, ces conseils seraient parfaits dans un monde où le corps serait une machine détachée de l'esprit, le désir amoureux un et fidèle, où les fantasmes seraient des images éternellement figées et où l'affaire sexuelle ne serait qu'une question de volonté. Bien sûr, chacun pourrait aisément s'autoproclamer homosexuel ou hétérosexuel, ou ce qu'il veut d'ailleurs. Les plus malins choisiraient de ne pas choisir ; ils se diraient d'eux-mêmes qu'ils sont « bisexuels ». Mais la réalité de la sexualité s'avère bien plus complexe.

« Je suis homosexuel mais esthétiquement et intellectuellement attiré par les femmes. Par contre, physiquement je ne ressens rien. Pensez-vous qu'il soit possible de changer ça ? » ou bien « J'ai terriblement peur d'avoir des penchants homosexuels même si je suis attirée par les garçons. Quand j'étais petite, j'ai eu des jeux sexuels avec ma cousine et il paraît que l'homosexualité peut commencer dès l'enfance. J'ai 18 ans et je voudrais savoir ce que je vais devenir » et encore « Me serais-je trompée ? Je suis mariée mais j'ai un fantasme homosexuel qui m'obsède en ce moment... Est-ce que je suis homosexuelle ? Dois-je passer à l'acte pour le savoir ? ». Comment déterminer son identité quand celle-ci est fonction de ses désirs ? Puisqu'ils sont multiples, sur lequel et à quel moment dans sa vie faudrait-il se raccrocher pour trouver son identité ? Puisqu'ils peuvent être contradictoires, faut-il considérer l'attraction sexuelle comme plus ou moins importante que les sentiments amoureux ? Puisqu'ils peuvent être transitoires, le fantasme le plus prégnant est-il un repère efficace pour se déterminer ou faudrait-il se référer à sa situation de couple ? Comment fait-on pour savoir ? Qui peut le dire ?

La situation est inconfortable, elle laisse place à une panique perceptible. Les adolescents guettent leurs désirs attentivement, ils en sont même totalement obnubilés, c'est effarant ! Au moindre désir éprouvé pour une personne de même sexe, l'inquiétude émerge : « Est-ce que ça veut dire que je le suis ? » « Être homosexuel » apparaît comme un état prédéterminé et fixe (« Tu l'es ou tu ne l'es pas ») et donc, l'être signifie de ne plus pouvoir ressentir de désir amoureux et sexuel pour une personne de sexe différent, ne plus pouvoir s'engager dans un couple homme-femme avec un projet d'amour. « Être homosexuel » ou « être hétérosexuel » fait

peur ; l'individu se sent enfermé dans un destin sexuel figé. Plus que jamais, la sexualité est ainsi devenue un champ anxiogène ; elle semble déterminer l'existence.

La dignité humaine bafouée

Or, être ou ne pas être homosexuel, telle est la question qu'il ne faudrait pas se poser. Tout simplement parce qu'« être homosexuel », ça n'existe pas. Absolument, c'est une pure construction idéologique ! Tu es Marcel, Estelle, Gabriel ou Michelle mais tu n'es pas « homosexuel(le) » ni même « hétérosexuel(le) », « transsexuel(le) », « bisexuel(le) » ou n'importe quelle autre catégorie dans laquelle on voudrait te faire rentrer, si flexible semble-t-elle.

Certes, tu peux avoir un désir amoureux et sexuel envers une personne de même sexe, tu peux avoir des fantasmes en tout genre, tu peux avoir une tendance à te comporter d'une certaine manière, tu peux avoir du plaisir dans telle ou telle situation, tu peux choisir de vivre ta vie intime avec telle ou telle personne... Mais en aucun cas, ces expériences ne déterminent l'être profond ; tout cela relève de l'ordre de la possession, pas de l'existence. L'existence d'un être ne dépend pas de ses désirs, de ses amours, de ses fantasmes, de ses activités sexuelles, de sa situation matrimoniale ou de ses valeurs. Quand bien même ils prennent une place importante dans la vie, la personne ne saurait s'y réduire.

Et cela est d'autant plus vrai qu'il s'agit ici de la sexualité qui, par nature, est une expérience humaine complexe, multiple et contradictoire. En s'identifiant à ce qui n'est en fait que des « identités superficielles » – parce que temporelles et partielles – on empêche toute perspective d'évolution, on emprisonne l'individu derrière une étiquette, on lui retire sa

liberté. Au lieu de dire, « Je suis hétérosexuel », « Je suis amoureux », « Je suis avec... », le vécu doit apprendre à s'exprimer avec le verbe avoir : « J'ai une attirance sexuelle envers... », « J'ai un sentiment amoureux pour... », « J'ai une relation de couple avec... ». Car je ne suis ni mes attirances, ni mes sentiments, ni mes relations. Par une expression ajustée de la situation au moyen d'un vocabulaire adapté, l'angoisse disparaît : la chose est nommée. L'individu a une prise dessus, il peut essayer de la comprendre, la dédramatiser et choisir ce qu'il veut en faire. Ce travail de « désidentification » est indispensable pour injecter de la liberté. On respire.

Chaque fois qu'un individu est réduit à ses tendances sexuelles, c'est sa dignité de personne humaine qui est atteinte. Chaque fois qu'on simplifie l'expérience de la sexualité, on tombe dans l'idéologie qui s'entrechoque violemment avec la réalité. L'idéologie dominante à l'origine des combats pour l'égalité a façonné notre conception de la sexualité qui déborde bien au-delà de la question gay. Les effets pernicieux du combat politique et des tactiques qui ont été mises en œuvre pour la reconnaissance sociale des individus vivant leur homosexualité doivent servir de leçon pour l'ensemble des comportements sexuels actuellement décriés. J'en veux pour preuve ces messages que je reçois régulièrement : « Bonjour, je vous écris car je me demande si je suis homosexuel et pédophile parce que j'ai 16 ans et que je suis attiré par les jeunes garçons » ou encore « Je crois que je suis zoophile parce que je n'arrête pas d'imaginer des scénarios sexuels avec des animaux, ça m'obsède et je voudrais passer à l'acte pour savoir si je le suis vraiment », me confiait cette jeune fille de 15 ans, comme plusieurs autres dont j'ai reçu les témoignages ces dernières années. S'ils le sont, pourquoi juger leurs pratiques ? Pourquoi poser des interdits moraux et juridiques

tant que leur vie sexuelle est librement choisie, tant qu'elle s'exerce dans le consentement mutuel ?

« Mais ça n'a rien à voir, c'est scandaleux de parler de l'homosexualité et de terminer sur la pédophilie et la zoophilie ! » peut-on s'offusquer. Mais je ne vous ai pas parlé d'homosexualité, en fait. Je m'alarme seulement que la quête existentielle repose sur les expériences sexuelles. Je m'alarme que les désirs et les comportements sexuels s'expriment avec le verbe « être » et s'affichent comme une identité. Je m'alarme que la sexualité soit devenue un champ fermé et anxiogène pour les adolescents d'aujourd'hui ; je m'alarme que notre société ne soit pas capable d'avoir un vrai débat sur les différentes pratiques sexuelles, coincée dans son incapacité philosophique à distinguer la personne de ses actes.

La clé n'est pas ailleurs.

IV

« Sortez couverts ! » ou l'éducation aux dangers

« Paulo aime les moules frites
Sans frites et sans mayo
Mais il aurait dû s'en méfier, Paulo
Car on ne sait où elle s'est baignée, plus tôt
Comme elle était contaminée
Paulo ne chantera plus
Ou peut-être une fois enterré, Paulo. »

Stromae, « Moules frites », 2013.

« Chacun d'entre nous doit donc faire comme si tout le monde était contaminé. Absolument tout le monde. »

Marcela Iacub,
Antimanuel d'éducation sexuelle, Bréal, 2005.

La musique est forte, l'alcool fait tourner les têtes. Dans un canapé, Paul et Julie s'embrassent. « Si vous voulez, vous pouvez monter », leur susurre à l'oreille l'hôte de la soirée tout en faisant un signe suggestif. Ils se lèvent, grimpent l'escalier, grisés. À l'étage, les premières chambres sont occupées. La fête a pris là-haut une tout autre tournure, émoustillant le petit couple d'amoureux. La chambre parentale est libre, ils s'y posent, s'enlacent, se caressent. « Merde, j'ai oublié mes capotes dans ma veste en bas ! » réalise-t-il alors qu'il est déjà entraîné à l'intérieur d'elle. Ce n'est pas grave, se dit Paul. C'est leur première fois.

Après une brève étreinte, le couple est allongé côte à côte. « Il faut que je t'avoue un truc... En fait, je l'avais déjà fait, mais là, avec toi, c'était comme une première fois. » Tant pis, se dit Paul, c'était bien. Il a 15 ans et demi, elle presque 17. Ils sont ensemble depuis un peu plus d'un mois, très amoureux l'un de l'autre et satisfaits d'être passés à l'acte, enfin. « Hey, ça va vous deux ? » demande un garçon visiblement éméché qui, sans crier gare, a ouvert grand la porte de la chambre. « Allez, venez danser maintenant que c'est fait ! » hurle-t-il. Hilares, Paul et Julie se reboutonnent, redescendent, reprennent un verre et se laissent entraîner par la musique, les délires absurdes de leur joyeuse bande et les discussions sans queue ni tête d'une jeunesse dorée qui refait le monde au petit jour.

Fin de matinée, gueule de bois, maison sens dessus dessous, quelques vagues souvenirs de la veille : le réveil est difficile. Quand soudain le stress saisit Julie : « T'as rien mis hier ! Putain, c'est la merde ! » « Je suis désolé, lui dit Paul. J'ai zappé. En plus, j'en avais dans ma veste ! Qu'est-ce que je suis con ! » Vite, ni une ni deux, ils filent dehors chercher une pharmacie aux alentours. On est dimanche matin, tout est

fermé. Plus tard dans la journée, ils trouveront de quoi se procurer la pilule du lendemain. Julie l'avale, les voilà rassurés. La petite bêtise de la veille est effacée, ils peuvent à nouveau s'aimer.

Ce qu'ils ignorent, c'est que Paul a contracté ce soir-là un papillomavirus. Paul, lui, n'en savait rien parce que le virus est inoffensif pour les hommes. C'est Clémence, sa copine quelques années plus tard qui l'a découvert à la suite d'un frottis exécuté chez le gynécologue. Le diagnostic est tombé : elle risque de développer des cellules cancéreuses au niveau du col de son utérus. La peur envahit Clémence. Désormais, elle aura un suivi médical régulier. Mais la promesse médicale d'une prise en charge efficace si la pathologie est repérée à temps n'empêche pas la colère de monter en elle : « C'est Paul ! » Elle en veut à Paul. Elle a peur du sexe. Mais elle ne le lui dit pas, elle ne voudrait pas foutre en l'air leur histoire d'amour qui lui fait tant de bien.

MST, l'explosion

En fin de compte, l'histoire est affreusement banale. Je pense à Éloïse qui a attrapé un herpès génital à 18 ans d'un homme avec qui elle a eu une courte aventure. Puis il y a Marine qui a contracté à 21 ans une chlamydia par son copain qui, lors d'un voyage avec des amis, l'avait trompée avec une fille qui lui a transmis la bactérie. Il est arrivé la même chose à Estelle, trente ans, mariée depuis quatre ans, maman de deux enfants. C'est son mari infidèle qui lui a refourgué un virus : double peine ! Et Zoé qui est revenue de son séjour Erasmus en Argentine avec, elle aussi, un papillomavirus. Comme elles, Clémence a 20 ans, elle aime Paul, mais leur intimité sexuelle est maintenant douloureuse. Elle n'arrive pas à s'ouvrir, la

pénétration lui fait mal. À force, elle n'a plus d'envies sexuelles. Paul est patient et compréhensif. L'amour qui les lie est fort, ils emménagent ensemble, débordent de projets. Mais la dimension charnelle de leur amour est bloquée. Ils finiront par rompre. Ce n'est que quatre années plus tard, dans mon cabinet, que Clémence lâchera la peur et la colère qui se sont imprimées en elle au point de modifier considérablement son rapport aux hommes et à la sexualité.

Au vu de toutes ces jeunes femmes qui ont confié dans le secret de mon cabinet leurs infections, je me demande combien en sont restées exemptes ? Ces histoires sont devenues tristement ordinaires.

Les infections et maladies sexuellement transmissibles connaissent une véritable explosion. Et il ne faut pas être allé au bout du monde pour les contracter. Ça se passe chez nous, dans nos lycées, universités et grandes écoles. On voit même réapparaître la syphilis que l'on croyait d'un autre temps, et la menace du sida plane toujours. Le constat est alarmant.

Pourtant, plus personne n'échappe aux campagnes de prévention affichées sur la voie publique ou diffusées à la télévision, prescrivant l'usage du préservatif pour lutter contre leur propagation. L'éducation sexuelle, ou plutôt devrions-nous dire l'« information sur les risques liés à l'exercice de la sexualité » est même inscrite dans les programmes scolaires. D'ailleurs Julie, Paul, Éloïse, Marine et Zoé sont tous issus de milieux favorisés, ont fait de grandes études et ont un niveau socio-économique élevé. Ce n'est donc ni l'instruction qui a manqué, ni le prix d'un préservatif qui les a dissuadés, ni même encore leur accès puisqu'ils sont disponibles à tous les coins de rue et toilettes des boîtes de nuit. Alors quoi ? Qu'est-ce qui peut bien expliquer cet échec ?

Le « safe sex » en échec

« On s'est tous retrouvés avec un concombre dans une main, un préservatif dans l'autre pour s'entraîner à bien le dérouler et l'enfiler, me raconte Jeanne. C'était pour la partie pratique car juste avant, notre professeur de sciences, un homme d'une cinquantaine d'années, nous a questionnés sur la bonne manière d'avoir des rapports sexuels. » Ils sont en classe de quatrième, âgés de 13 ou 14 ans, puceaux pour la majorité et ils viennent de recevoir leur cours d'éducation sexuelle, celui inscrit dans le programme scolaire de l'Éducation nationale. « Personne n'était vraiment à l'aise, la séance s'est achevée dans des rires gênés. Dans les heures qui ont suivi, les dessins à caractère sexuel ont été multipliés par dix dans les agendas, sur les cahiers et le tableau noir », témoigne Jeanne. « C'est bien de rire du sexe ! Il faut justement banaliser l'usage du préservatif si on veut que les jeunes l'utilisent », se disent ces adultes qui agissent, on le voit bien, par opposition pure et simple à leur éducation : « La pire chose, ce sont les tabous ! Il faut parler de la sexualité, en rire, s'en amuser, se décomplexer avec tout ça. » La stratégie est d'offrir une information coupée de la dimension affective et morale pour faciliter la rationalité.

Et dans un sens, ce n'est pas idiot. Plus l'acte sexuel est perçu comme une activité physique détachée d'un sentiment amoureux, plus facilement les individus utilisent le préservatif. Il fait partie des règles du jeu auxquelles les « partenaires » adhèrent en y participant. L'amour, au contraire, est le plus grand vecteur de contamination. « Je ne peux pas lui demander de mettre un préservatif, il prendrait ça comme un manque de confiance entre nous », se disent les filles. « Si je mets un préservatif, elle va penser que j'ai quelque chose à me reprocher, que je suis porteur d'une infection ou que je l'ai trompée... Elle risque d'avoir des doutes et de moins

m'aimer ! » se disent les garçons. C'est pourquoi des campagnes de prévention du genre « Paris protège l'amour » ont fleuri dans toutes les villes pour présenter le préservatif comme le garant de l'amour, façonnant ainsi l'opinion. Plus encore, il s'agit de faire de son utilisation une preuve d'amour.

Sauf que rien ne change au fait que ce petit bout de latex reste le signe de la méfiance, malgré la créativité des plus grandes agences de pub et les fortunes dépensées. Il sert à se protéger des sécrétions sexuelles pouvant provoquer une nouvelle vie ou une maladie. Qu'on le veuille ou non, le préservatif sert à se protéger de l'autre alors que l'amour appelle à la confiance en l'autre, à l'abandon.

La logique de la gestion du risque est contradictoire avec la logique de l'amour. Certes, quand on aime, on veut protéger l'autre. Mais le préservatif indique que l'acte d'amour est potentiellement porteur d'un danger et l'être désiré, un être hostile. Par amour, certains décident de ne pas l'utiliser quitte à prendre le risque d'être contaminés.

Si aimer ne signifie pas se protéger de l'autre, l'amour reste un levier essentiel pour lutter contre la transmission des infections et maladies sexuellement transmissibles puisque l'amour implique de se respecter soi-même et respecter l'autre. Amour et responsabilité sont intimement liés. C'est par et au travers de son corps que l'on va aimer, il s'agit donc d'en prendre soin.

Au nom de la prévention, tout est permis !

« À la fin de son intervention, la dame du planning familial nous a donné un petit fascicule et un préservatif. Toutes les positions sexuelles étaient représentées et, à côté de chacune

d'elles il était inscrit le risque de transmission et le nom des maladies, témoigne Romain. En fait, à 13 ans, on a eu le Kâma-Sûtra entre les mains et une capote pour l'essayer ! » résume-t-il. « Super, lui dis-je, même plus besoin d'user de stratagèmes pour se le procurer : il est fourni à l'école ! » « Mais c'était pour la bonne cause ! » ironise-t-il.

Ça, c'est ce que l'on croit – ou ce que l'on veut nous faire croire – pour se donner bonne conscience. En réalité, ce type de prévention est voué à l'échec pour la simple et bonne raison que ces schémas véhiculent une conception technique de la sexualité à laquelle les amoureux ne peuvent s'identifier, persuadés de ne correspondre à aucun modèle préexistant : « Nous, c'est différent. Nous vivons une histoire unique au monde », se disent-ils. Et c'est vrai, chaque relation est unique et l'amour rend invincible. L'information, même si elle est transmise et connue, n'est pas intégrée. La stratégie qui consiste à tout montrer pour informer est, encore une fois, mise en échec par ceux qui associent la dimension affective aux gestes sexuels.

Tant qu'on est dans la prévention, tout semble permis. Et même lorsqu'il s'agit d'enfants et de collégiens, c'est-à-dire de mineurs du point de vue de la loi. Pourtant, notre société a élaboré des lois spécifiques pour les protéger contre des images, des propos ou des gestes sexuels qui ne seraient pas adaptés parce qu'elle suppose qu'ils ne sont pas capables, de par leur statut, de les intégrer comme le feraient les adultes. La fin justifie-t-elle tous les moyens en matière d'éducation sexuelle ? C'est vrai qu'on est prêt à tout pour la santé de ses enfants. Mais devant la recrudescence des maladies sexuellement transmissibles et l'échec patent des réponses apportées, la politique actuelle est-elle vraiment rationnelle ? Sous couvert de prévention, n'est-on pas en train d'imposer

des modèles sexuels à des enfants en pleine puberté, c'est-à-dire en pleine période de transition fondatrice ? Ne risque-t-on pas de les inciter insidieusement à une activité sexuelle précoce ? Pourquoi intervenir si tôt, comme si c'était une population à risque, alors que la plupart des collégiens n'ont pas encore une vie sexuelle active ? « L'éducation, ça commence dès le plus jeune âge », me répondrez-vous. Mais l'éducation à quoi ? À se méfier de l'autre ? À se protéger ? À mettre un préservatif ? À banaliser les rapports sexuels ? Voilà ce qui ressort et reste de la prévention lorsque l'on interroge ceux qui l'ont reçue.

Braver le danger : les nouvelles règles sexuelles

« Moi, j'ai eu droit au témoignage d'un homosexuel sidéen en guise d'éducation sexuelle. Je devais avoir 14 ans quand il est venu nous parler dans notre école, raconte Louis. C'était carrément glauque ! » Faire peur, c'est une autre option pour prévenir les comportements à risque : « Si tu ne mets pas de préservatif, tu risques d'attraper une maladie qui provoquera ta mort. » Gloups. L'association éducation sexuelle-homosexualité-sida n'est pas mal non plus : le directeur du collège de Louis a fait fort ! Après tout, ce n'est que la version pour adolescents libidineux de l'efficace « Si tu ne manges pas ta soupe, tu n'auras pas de dessert », bien connu de tous les parents. La menace, il n'y a que ça de vrai, n'est-ce pas ? Sauf que la peur, l'adolescent la défie. Il veut prendre des risques, se mettre en danger, jouer avec sa propre vie pour se sentir exister. Ouvrir le champ de la sexualité à travers le prisme du danger est la meilleure manière d'en faire un terrain de jeux pour expérimenter, se tester. La mort est fascinante, c'est la limite ultime. Enfin, c'est élémentaire : dites à un enfant de

pas faire la bêtise qu'il n'avait pas envisagée, la suite est connue...

« Sortez couverts » pourrait résumer l'éducation sexuelle qu'on nous a rabâchée. On croirait entendre notre mère : « Il risque de pleuvoir cet après-midi. N'oublie pas de te couvrir en sortant ! » Comme c'est agaçant d'être infantilisé de la sorte quand on n'a plus 4 ans mais 14. « Oui, mais si on ne leur dit pas, ils n'y pensent pas ! » justifient les tenants de ces campagnes de prévention. Nos parents se sont peut-être libérés du père en faisant leur révolution sexuelle, mais du coup ils nous ont fait subir un discours hygiéniste et maternant pour seule éducation sexuelle. Pour devenir adulte, il n'y a rien de pire. Ma génération est bridée, en permanence. En prévenant d'un danger, on n'apprend pas à le gérer, le mesurer. Il plane comme une menace abstraite. « Fumer tue », « baiser tue ». J'ai même lu l'autre jour : « Les sodas tuent » ! Il faut « boire avec modération » et pas seulement l'alcool, « mettre sa ceinture », « mettre un casque » et « mettre une capote ». Le sexe est aseptisé. Il doit être propre, il ne faut pas s'échanger les flux. Tout ça parce que nos aînés ont abusé de la liberté, parce qu'ils sont traumatisés par la claque des cancers, des morts de leurs idoles par overdose ou à moto, du sida. Cet héritage inversé est lourd et extrême. C'est nous, les petits-enfants de la révolution sexuelle, qui subissons le retour de bâton. On ne peut plus vivre une jeunesse d'aventure, sans filet. Nous sommes étouffés par les règles, encadrés par les permis et limitations de vitesse qui forgent une culture du danger.

Dans un tel contexte, on aurait presque envie de se réjouir du non-respect des règles de sécurité, signe d'un reste de liberté et de spontanéité. On veut nous aussi tester, se salir, sentir la vitesse, le sperme, le frisson de l'authentique et du

risque à notre tour. Las, le professeur – transformé en hôtesse de l’air le temps de la séance d’éducation sexuelle – exacerbe le désir de transgresser ses consignes pour s’envoyer en l’air en toute sécurité. C’est un peu comme ces parents qui organisent les « cuites » de leurs enfants à leur place en leur offrant des soirées déjantées où l’alcool coule à flots avec des invités triés sur le volet. On encadre l’acte pour garder le contrôle. Pointe la tentation du totalitarisme. On préfère une vie sexuelle réglementée à la réalité humaine trop risquée. Il y aurait une bonne manière d’exercer sa liberté sexuelle. N’est-ce pas contradictoire ?

Sortir de la logique du hasard : dire la vérité

« VIH, chlamydia, syphilis... La meilleure défense, c’est le préservatif », est-il écrit sur l’affichette placardée à l’arrière du bus. Sur mon vélo (que je conduis sans casque), je regarde attentivement cette campagne du gouvernement, subventionnée, tout comme le gaz d’échappement que je respire. Les beaux jours reviennent, maman nous rappelle à l’ordre sexuel, et au fait que rouler à Paris à vélo tue – également.

Et si l’État nous mentait depuis que nous sommes petits en nous faisant croire que la meilleure défense est le préservatif, c’est-à-dire en supposant que le danger est partout et que la contamination est un jeu de hasard ? Chacun devrait agir comme si tout le monde pouvait l’infecter. Même si l’idée n’est pas forcément séduisante, sûrement un peu idéaliste, la meilleure manière d’éviter d’être contaminé au départ est évidemment l’abstinence – des deux partenaires je précise – et la fidélité une fois qu’ils partagent une intimité sexuelle, après avoir fait un dépistage mutuel. La confiance, c’est mignon,

mais quand elle repose sur des résultats médicaux, c'est mieux. Ce n'est pas une question de morale, c'est un fait. Après, si ce fait gêne ceux qui prônent l'assouvissement sans freins de la pulsion sexuelle, là, effectivement, c'est une question de morale. L'honnêteté serait d'inscrire : « Après l'abstinence et la fidélité, le préservatif est la meilleure protection. » La vérité, c'est que multiplier les partenaires sexuels augmente le risque de contamination. Pourquoi ont-ils tant de mal à le dire ? Parce qu'ils ne veulent pas faire de la morale ? Mais c'est au contraire un choix moral de ne pas le dire en la cachant derrière des motivations hygiénistes. Les mots « abstinence » et « fidélité » sont-ils à ce point des gros mots ? Qu'est-ce qu'on y peut si le corps humain n'est pas adepte des libres échanges sexuels !

Le libéralisme en matière sexuelle est associé d'une éducation au danger et d'une culture du danger, parce qu'il a fait de la sexualité un jeu de hasard. Dès lors, on est conditionné à éprouver en permanence la vie sexuelle comme potentiellement porteuse d'une menace. Les concepts de risque et d'assurance ont émergé et sont devenus la problématique majeure de la sexualité. Le préservatif est le sauveur, une solution universelle et indifférenciée, ou presque. On omet quand même de dire qu'il ne protège pas de toutes les maladies ! Le papillomavirus, par exemple, peut se transmettre lors des premiers contacts sexuels, sans qu'il y ait eu pénétration vaginale. Autrement dit, l'assurance contre le risque laisse la possibilité de vivre des rapports sexuels dans des situations objectivement dangereuses – le « partenaire sexuel » n'est pas connu ou pas assez pour s'assurer qu'il n'est pas porteur d'une infection ou d'une maladie. Dans ces cas on favorise les accidents à cause d'un oubli de dernière minute, d'une mauvaise utilisation ou d'une défaillance technique.

Changer de stratégie

Nous sommes face à une situation dramatique. Julie et Paul dans leur folle soirée, et plus tard Clémence, en sont l'illustration et en ont fait les frais. Au lieu de diminuer la contamination, les stratégies mises en place ces trente dernières années l'ont peut-être amplifiée. Elles ont complètement banalisé la multiplication sans prise de tête des partenaires, en ont quasiment fait une norme. Mais elles n'ont en rien évité les oublis, les actes manqués, les « pour cette fois, tant pis... »

Comme Paul, Julie, Clémence, Éloïse, Marine, Zoé, Jeanne, Louis, je suis née pendant les « années sida ». À force d'avoir surmédiatisé cette maladie grave, en lui donnant une réponse inadaptée, la peur a progressivement envahi la sexualité. On parlait « préservatif » dans la cour de récréation. On nous a appris à nous méfier des autres, mais au fond, il y a un truc qui clochait. La culture dans laquelle nous avons grandi ne répondait pas à notre désir le plus profond : celui d'aimer et d'être aimée entièrement. « On nous parle des risques, sans nous parler d'amour », disait un jour Pauline du haut de ses 17 ans. Cet automne-là, j'avais organisé une réunion informelle dans ma maisonnette de l'époque, située sous la grisaille bruxelloise. « Il faut faire quelque chose Thérèse », m'avaient provoquée plusieurs lycéens. « On doit proposer autre chose. » Ils ont raison, c'est l'amour qui est passé au second plan du discours ces trente dernières années, au nom d'une certaine liberté.

Ma réponse, c'est de foutre la paix aux adolescents avec les capotes. « T'es pour ou contre le préservatif ? », on s'en fiche ! Cette question n'a d'ailleurs aucun sens. J'entends déjà des voix s'élever : « D'accord pour ne pas faire de morale,

mais il faut bien leur montrer comment on en met ? » Outre le fait qu'ils n'ont généralement pas très envie de repenser à leur professeur de sciences en pleine action, ils sont assez grands pour lire tout seuls une notice : ce ne sont plus des bébés ! Si vous pensez qu'ils ont besoin d'un cours pour l'enfiler parce que vous les considérez encore comme des gamins, alors n'en mettons surtout pas entre leurs mains !

L'enjeu est ailleurs. Plus fondamentalement et avec des adolescents en particulier qui défient les règles, la question avant de savoir comment on met un préservatif c'est de savoir pourquoi protéger son corps. Au nom de quoi protéger celui de l'autre ? Et donc, de saisir en premier lieu : qu'est-ce que le corps ? Rien ne va de soi quand on est jeune. Et surtout, rien ne va de soi quand on grandit en s'entendant répéter : « Tu as la possibilité de faire ce que tu veux, mais comme on ne vit pas chez les Bisounours, mieux vaut se protéger tant que les tests médicaux des deux partenaires ne sont pas négatifs et si on ne reste pas fidèle à son partenaire ». Autrement dit, des injonctions paradoxales : « Fais ce que tu veux » et « protège-toi » ! On fait ce que l'on veut ou pas ? Il faudrait savoir !

Quel est le statut que l'on accorde au corps, le sien et celui de l'autre ? N'est-ce qu'une enveloppe extérieure ? Quelle est sa valeur ? Est-ce que mon corps, c'est moi ? Quel est le sens de mes gestes ? Ce que je fais avec mon corps a-t-il une influence sur mes affects et mon esprit ? À qui dois-je donner la priorité : à mes pulsions ou à ma raison ? Pourquoi mon corps et mon esprit ne sont pas toujours d'accord ? Toutes ces questions et bien d'autres encore sont essentielles pour répondre dans un deuxième temps à la question du « pour quoi » ou « pour qui » prendre soin de son corps. Enfin, dans un dernier temps, nous pouvons discuter des moyens à mettre en œuvre : c'est la question du comment.

Le drame des maladies sexuellement transmissibles nous oblige à nous poser ces questions profondes sur le sens du corps, et c'est une chance, vraiment.

V

Mon corps m'appartient, à vous aussi

« Mais quand c'est non c'est non
Quand c'est non dégage
Range ton crayon, ta plume sauvage
Quand c'est non c'est non
Quand c'est non mon vieux
Range ton bâton et passe aux aveux. »

Jeanne Cherhal,
« Quand c'est non c'est non », 2014.

« Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. »

Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785.

« Elle est consentante, hein ! Personne ne la force, c'est elle qui veut bien. » Les garçons se passent le mot. Dans les toilettes du collège, elle fait des fellations pendant les récréations. Les surveillants, après avoir repéré le manège, ont bien tenté de lui expliquer que ça ne se fait pas et que ce n'est certainement pas le lieu mais ils se désespèrent : « Qu'est-ce qu'on peut dire à une gamine qui ne voit pas du tout le problème ? » Entre filles, les discussions vont bon train : « Tu le ferais, toi ? », puis aboutissent à l'irréfutable conclusion : « De toute façon, elle fait ce qu'elle veut de son corps ! Si elle aime ça, c'est son droit, on n'a rien à lui dire. »

Être libre sexuellement, au xxi^e siècle, c'est donc avoir le droit de faire des fellations à 14 ans. Un rêve de jeune fille qui peut désormais se réaliser ! Être libre, c'est aussi avoir le droit de s'offrir une fellation par une fille de 14 ans qui-le-veut-bien dans l'impunité la plus totale. On ne va quand même pas leur reprocher d'assouvir leurs besoins sexuels, ce sont des garçons quand même ! Après, reste la question d'éducation : « On ne fait pas ça à l'école les enfants ! » Et attention, mesdames et messieurs les directeurs d'établissement scolaire ne badinent pas avec la règle. Surtout dans le privé, on les sent un poil plus tendus. Serait-ce par peur de leur réputation ? Cela ne fait qu'évacuer le problème, mais ne le traite pas.

« Il paraît que dans certains collèges – y compris des quartiers chic de la capitale – des adolescentes se font payer en échange d'une fellation », me raconte un journaliste qui enquête sur le sujet. « Vous en avez déjà rencontré ? » À vrai dire, pas directement, ou du moins, pas jusqu'à présent. Mais je ne suis aucunement étonnée par ces pratiques en milieu scolaire ou étudiantin qui s'apparentent à de la prostitution.

Certes, ce slogan se voulait justifier le « droit à la contraception » et le « droit à l'avortement » en envoyant au diable la morale paternaliste : « Mon corps m'appartient, personne ne peut décider à ma place ce que je dois en faire. » Sauf qu'en retirant au corps sa valeur sacrée dont la morale paternaliste se voulait le garant, il a gagné une valeur d'échange, voire de marché. Nous assistons à la tragédie du courant féministe qui se retourne contre les jeunes filles : c'est le levier utilisé pour exploiter elles-mêmes légalement leur corps. Faut-il laisser les jeunes gens se soumettre volontairement aux désirs sexuels d'un autre ? Faut-il au contraire les empêcher ? Mais au nom de quoi pouvons-nous aujourd'hui contrer ces pratiques sexuelles entre mineurs ?

La morale du consentement

En fait, quand on y pense, leur révolution sexuelle n'a pas rejeté toute dimension sacrée. Elle l'a seulement déplacée. Ce n'est plus la sexualité qui l'est mais le principe suprême qui la régit : le consentement. C'est le côté « baba cool » : il faut que tout le monde soit d'accord, que personne n'agisse sous la contrainte pour que l'acte sexuel soit permis. Le reste n'est qu'une question de cadre pour le « bien-vivre ensemble ». Le consentement, c'est magique ! Il donne, à lui seul, la valeur morale à l'acte sexuel.

Par exemple, lors d'un voyage scolaire d'une classe de seconde, cinq garçons sont surpris en train d'avoir des rapports sexuels avec une fille. À vue de nez, ce n'est ni le lieu (on est dans le cadre scolaire je vous rappelle), ni l'âge (c'est jeune quand même), ni la manière (cinq, c'est beaucoup). Mais attention, selon la morale du consentement, ce qui s'est

vraiment passé est encore à déterminer. La fille était-elle consentante ou non ? C'est la question. Elle dit oui, c'est un « gang bang ». Elle dit non, c'est une « tournante ». Quant aux garçons, leur consentement semble aller de soi. D'abord parce qu'ils sont des garçons, en plus parce qu'ils ont 15 ans. Et enfin, parce que « s'ils ne l'étaient pas, ils ne banderaient pas ». Ça tombe sous le sens ! Ces présupposés sont aussi stupides que désolants ! Mais il est plus facile de s'y raccrocher pour s'assurer que tout le monde était bien d'accord. L'affaire s'étouffe plus facilement, chacun peut s'en laver les mains et rester propre.

Nous avons tous une éducation, un passé, une histoire qui conditionnent nos choix. S'interroger par contre sur ce qui a conduit cette jeune fille et ces cinq garçons à adopter de tels comportements, s'interroger donc sur les potentielles contraintes sociales, pressions psychologiques et influences culturelles (les clips, la pub, les séries...) qui les ont conduits à avoir ce rapport sexuel demanderait une remise en question que l'on préfère jusqu'ici éviter. Pourquoi ? Ne serait-ce pas par crainte de voir s'écrouler tout un système de pensée ?

« Sex friends » et « plan cul » : le sexe sans sentiment

« On n'a pas à se demander pourquoi une fille couche avec cinq garçons à la fois ! Elle peut très bien aimer ça, on ne peut pas juger », fait remarquer Sacha. Je viens d'exposer la situation à mes étudiants, ils ont 18 ans et je voudrais les faire réfléchir sur cette notion de consentement. « On peut très bien avoir du sexe sans sentiments ! affirme Sarah. Pour consentir à des pratiques sexuelles on ne doit pas nécessairement avoir des sentiments pour la personne ! Je crois que c'est ça qui choque les gens à propos de l'exemple que vous donnez : on se dit que

cette fille n'avait pas de sentiments, mais quel est le problème ? D'ailleurs, on est plus choqué par l'attitude de la fille que par celle des garçons comme si c'était plus normal qu'ils aient des rapports sexuels sans sentiments ». Sarah vient d'exprimer l'idée la plus répandue chez les petits-enfants de la révolution sexuelle. À l'époque, nos parents avaient intégré la possibilité de dissocier le sexe de la fécondité. À la nôtre, le divorce entre le sexe et les sentiments est acté. Le consentement est perçu comme l'expression d'une pure volonté dénuée de tout affect : « Consentir à avoir du sexe sans sentiments », c'est possible.

« C'est certainement juste un plan cul, c'est tout », reprend Martin. L'hypothèse leur semble tout à fait probable. Un « plan cul », c'est le fait d'avoir des rapports sexuels pour eux-mêmes c'est-à-dire sans qu'ils soient l'expression de sentiments et encore moins d'un engagement envers l'autre. C'est « faire du sexe » entre personnes qui consentent à ne pas chercher davantage que la détente physique que ce désormais sport procure. « Mon plan cul » ou « mon sex friend » désigne la personne qui a practisé pour cette relation devenue monnaie courante chez la génération qui croit dur comme fer que le sexe et les sentiments sont des choses aisément détachables.

« Marla, c'est mon plan cul régulier », racontait Kyan Khojandi dans sa série phénomène *Bref* diffusée en 2011 sur Canal Plus. « On couche ensemble et elle repart. » C'est le principe. « Quand elle se réveille, elle est accrochée à moi et elle répète souvent : je ne t'aime pas, hein ! » Sauf qu'hors du petit écran, les choses sont beaucoup moins simples. Louise, par exemple, a 30 ans et vient me confier qu'elle est tombée amoureuse de son « sex friend ». C'est le drame. « On s'est connus via un site de rencontres et dès le départ il m'a prévenue : il sort de relations qui l'ont blessé, il ne veut pas

vivre d'histoire, il ne veut pas se mettre en couple. Je ne sais pas quoi faire ! Est-ce que je dois insister pour le voir plus ? J'ai peur d'être lourde, j'ai peur de le faire fuir, je n'ose pas le contacter... » Louise s'en veut d'éprouver des sentiments pour la personne avec qui elle couche, elle se dit qu'elle est en train de gâcher leur « amitié ». Et c'est ce qui se passera d'ailleurs, ils finiront par ne plus se revoir, le contrat n'étant plus respecté : « On avait dit pas de sentiments entre nous, je t'avais prévenue. » Johann, 32 ans, est écœuré par ces « plans culs ». Comme plusieurs de ses amis célibataires, il les a enchaînés ces dernières années. Mais au final, il me confie son profond malaise : « Se réveiller à côté d'une fille que tu ne connais pas ou que tu connais mais que tu n'aimes pas, ça te laisse une impression d'un vide immense à l'intérieur de toi... Tu te sens sale, tu te dégoûtes toi-même. Tu t'es conduit comme un porc, elle aussi ».

Peut-on réellement avoir une relation sexuelle sans sentiments ? Est-il possible de laisser ses émotions sur le pas de la porte et se réduire volontairement à l'état d'objet sexuel ? Je repose la question à mes étudiants, je les pousse dans leurs retranchements pour les faire réagir. « C'est bien ce que font les acteurs pornos, justement ! répond Florian. Ça veut dire que c'est possible, oui ! » La pornographie ne formate pas seulement les imaginaires, elle ne conditionne pas non plus uniquement les pratiques sexuelles, elle joue sur les illusions : elle montre la capacité des individus à faire semblant d'aimer ça, autrement dit à jouer tout en exécutant de vrais actes sexuels. Elle fait croire qu'il serait possible de détacher le corps des sentiments. Mais ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de sentiments amoureux qu'il n'y a pas de sentiments tout court !

Easy Girl ou l'art de rendre facile une fille

« T'es qu'une pute ! » lui crache à la figure son amie. La rumeur s'est enflammée en un rien de temps. « Comment sait-elle ? » se demande intérieurement Julia. « Merde, Antoine l'a balancé à ses copains ! », il n'y a pas d'autres options. Antoine, c'est le petit copain de Julia. Dimanche après-midi, il l'a invitée chez lui. Ils sont montés dans sa chambre, ils ont un peu parlé, puis Antoine a demandé à Julia de lui faire une fellation. Julia n'a pas compris. Elle a 12 ans, Antoine presque 15, elle ne comprend pas les mots qu'il utilise. Il lui prend alors la tête entre les mains, la descend jusqu'à son sexe, baisse son pantalon. « J'étais terrorisée. Je ne comprenais strictement rien à la situation, j'étais paralysée. Il a eu ce qu'il voulait, il avait l'air content en plus. Alors que moi, j'ai ressenti à ce moment-là un dégoût et une colère immense mais je n'ai rien dit », me confie Julia dans le secret d'une consultation. « J'étais folle amoureuse, je ne voulais pas le décevoir. Je ne voulais surtout pas qu'il pense que je suis trop jeune pour lui, je l'aurais perdu ! » Les années se sont écoulées depuis. Pourquoi m'a-t-elle contactée ? Parce que son aversion pour le sexe masculin pose problème dans ses relations intimes : le dégoût et la colère ne l'ont jamais quittée.

« J'ai toujours pensé que c'était de ma faute parce qu'à 12 ans, je ne m'habillais plus comme une enfant, je ressemblais déjà à une adolescente : j'étais une vraie lolita », m'explique-t-elle. « J'ai trompé tout le monde, mes parents, les garçons et surtout moi-même, en jouant à la grande alors que je n'étais qu'une petite fille ! » Julie a-t-elle raison de porter le poids de la culpabilité ? Est-ce que c'est elle qui achetait ses vêtements ? « Puisqu'elle insiste... C'est une fille très mature pour son âge », se sont sans doute dit ses parents. Mais était-ce de l'aveuglement ou de la fierté que leur enfant

devienne ainsi un objet de désir sexuel ? On aurait tendance à pencher pour la deuxième option, on est tellement habitué à ce que les mères jouent à la poupée avec leur fille. Ce n'est pas qu'elles feignent de se brûler avec le thé imaginaire servi dans la tasse en plastique rose, devant les peluches conviées pour l'occasion, sur une micro-chaise leur rappelant douloureusement l'urgence de s'inscrire à la salle de gym... mais que la poupée, c'est leur fille. C'est elle qui est priée d'accompagner sa maman faire du shopping ou une manucure. Les mères s'amusent à déguiser leur fille en petite femme sans avoir conscience des conséquences.

La différence entre l'enfance et l'âge adulte s'estompe au point de disparaître. Les marques ont habilement flairé l'esprit du moment : mère et fille peuvent s'habiller pareil et c'est chic. Le corps prépubère, ce corps androgyne, est devenu celui qui fait vendre, il est l'objet de nos désirs. Alors comment s'étonner de ce qui est arrivé à Julia et tant d'autres ? L'hypersexualisation des filles en a fait des proies pour la pulsion sexuelle, d'autant plus que cette pulsion est exacerbée par les images publicitaires qui nous bombardent en permanence. Sournoisement, elles incitent les filles à s'y conformer. Le vêtement ne protège plus ces quelques années de latence pendant lesquelles les préoccupations sexuelles sont mises au repos.

« Je devais être perverse pour me retrouver à sucer un sexe à douze ans ! » a pensé Julia pendant des années. La honte l'a habitée quand bien même elle n'était que la victime d'une société gommant les différences par refus des limites. « J'ai toujours été très féminine, même petite. C'est pour cette raison que les garçons de 15 ans me regardaient déjà, m'explique-t-elle. J'ai toujours pensé que si je me suis retrouvée dans cette situation, c'est qu'au fond de moi, je devais l'avoir un peu

cherché. Je n'ai pas hurlé, je ne suis pas partie. Je me suis dit que j'étais perverse, que j'étais certainement une pute pour être capable de le faire. » Je la reprends : « Mais vous n'aviez que 12 ans ! » « Et alors ? Je l'ai quand même fait, et si je m'étais plainte à mes parents, c'est certain, ils m'auraient dit que c'était ma faute ! » me répond-elle. « J'ai laissé les autres croire que j'avais aimé et j'ai choisi de m'en vanter au collège plutôt que de me suicider ! Vous pensez que je suis une pute ? Je vais vous donner raison ! »

La petite fille ne rêve pas de faire des fellations, la jeune fille non plus. Elle désire le désir de celui qui a une valeur à ses yeux parce qu'elle espère, en s'y conformant, être confirmée comme un être digne d'être aimé. Le garçon à peine pubère ne désire pas non plus la fellation. Ce projet n'est pas le fruit de sa propre élaboration, il n'est pas suscité par l'envie de se découvrir dans une relation. En vérité, sa demande est conditionnée par la pornographie où les scènes de soumission et de domination sont exposées afin d'exciter sexuellement le spectateur. C'est la pornographie qui l'a initié à la sexualité. Dans sa tête, la fellation est un préliminaire ; l'intimité commence par là. Au-delà de l'acte en lui-même, le jeune garçon espère s'assurer (et assurer ses copains) de sa force : est-il capable de soumettre une femme ? Il cherche à se rassurer sur sa virilité.

Julia n'a rien dit quand son petit copain lui a fait faire une fellation. Était-elle pour autant consentante ? Au premier abord, on pourrait le penser. Elle ne s'est effectivement pas opposée à sa proposition, elle n'a rien fait pour l'en empêcher. Et tout laisse à croire qu'en cas de refus net, il ne l'aurait pas violentée. Il aurait essayé d'une autre façon, redoutablement plus efficace : « Si tu ne le fais pas, c'est que tu ne m'aimes pas. » Mais le chantage affectif prive l'enfant et l'adolescent

de sa liberté. Car justement, c'est un enjeu émotionnel qui se cache derrière l'acceptation ou la demande d'acte sexuel. Sa quête de reconnaissance l'empêche de poser un acte libre. L'adulte, au contraire, ne cherche plus à plaire ou à se tester car il sait qui il est et ce qu'il veut. Il est capable de vivre librement sa sexualité, c'est-à-dire de choisir ce qu'il lui semble bon de vivre, de poser son consentement. C'est ce qui distingue ces deux âges de la vie. Enfin, ce qui est supposé les distinguer car beaucoup d'adultes vivent encore leur sexualité comme des adolescents...

Les enfants ne sont pas des adultes comme les autres

« Julia, si je vous racontais l'histoire d'une enfant de 12 ans qui s'est retrouvée un dimanche après-midi avec le sexe de son petit copain dans la bouche. Sur le moment, elle n'a rien osé dire. Après non plus, elle a pensé que c'était sa faute. Dites-moi, qu'auriez-vous à dire à cette petite fille ? » J'essaye de lui faire prendre de la distance avec son expérience pour qu'elle puisse poser un regard d'adulte sur ce qui s'est passé. La technique marche, elle me répond du tac au tac : « Je lui dirais que ce n'est pas sa faute, elle n'avait aucune idée de ce qui allait se passer dans la chambre de son petit copain. Ses parents sont responsables de l'avoir laissée là, ils auraient dû le savoir ! » La colère monte, enfin. Elle a raison de reporter la faute sur ses parents : ce sont eux qui se doivent de la protéger et d'éviter qu'elle se trouve face à une demande sexuelle à laquelle elle ne pourrait physiquement ou psychologiquement pas s'opposer.

Comment les parents peuvent-ils regarder ces « amourettes d'un air amusé » sans imaginer la possibilité de gestes sexuels entre enfants ou adolescents ? Ils s'amusent de voir garçons et

filles dormir ensemble le temps d'une soirée pyjama ou de vacances et ne pensent pas qu'une fois le dos tourné leurs enfants peuvent se retrouver dans une situation ambiguë. Une chose est de volontairement transgresser l'interdit, d'aller retrouver son amoureux contre l'avis de ses parents dans l'intention d'expérimenter le plaisir sexuel avec lui. Autre chose est d'être conduit par ses parents chez le « petit copain » et encouragée à partager sa chambre... Les parents ne se rendent pas compte qu'ils mettent leurs enfants dans la gueule du loup. En écoutant Julia, je suis frappée par sa colère enfouie depuis si longtemps et dont elle n'a pas su se libérer car elle la retournait contre elle au lieu de la diriger vers les premiers responsables : ses parents.

Elle continue : « Et puis, elle ne peut pas savoir ce que c'est une fellation ! À 12 ans, on ne connaît rien à la sexualité ! Son petit copain a abusé de sa naïveté. Je dis ça, mais je ne suis même pas certaine que lui-même y connaissait vraiment quelque chose. » Consentir requiert aussi de savoir à quoi. Comment dès lors supposer qu'il puisse y avoir un consentement à ces jeux sexuels de la part d'une enfant et d'un jeune adolescent à partir du moment où leur statut de mineur désigne bien le fait qu'ils sont encore immatures ? C'est pour cette raison que la loi présuppose qu'en dessous d'un certain âge – variable selon les pays – une personne n'est pas capable de poser son consentement ; l'acte sexuel est systématiquement considéré comme un abus peu importe l'amour que peuvent se porter les enfants ou les adolescents.

Quand c'est non, c'est non !

« Il faut savoir dire non ! » disent les éducateurs en guise de prévention contre les abus sexuels. « Votre corps vous

appartient. Personne ne peut le toucher sans votre permission. » Mais pleines de bonnes intentions, ces campagnes de sensibilisation propagent insidieusement la morale du consentement à des enfants et des adolescents dont l'immaturité les empêche d'être en mesure de pouvoir l'exécuter. Comment savoir ce que l'on veut quand sa personne est encore en construction ? Comment dire « non » quand on cherche justement à répondre à l'image que les autres attendent de soi afin de se sentir aimable ? Comment ne pas se sentir responsable dès lors que l'on n'a pas su « dire non » ? Autant de questions laissées sans réponse par des adultes tout aussi désemparés pour leur propre vie quant aux moyens qu'il faut mobiliser pour être en capacité de consentir.

Ça nous arrangerait bien que notre enfant soit capable, très jeune déjà, de pouvoir exprimer ce qu'il veut, de ne pas se laisser faire. Comme si de rien n'était, on assiste à un transfert de rôle : les parents déléguent à l'enfant la responsabilité de se protéger. Or, pendant ces périodes de développement que sont l'enfance et l'adolescence, les adultes, parents et éducateurs, sont chargés de protéger les enfants, c'est-à-dire d'éviter que l'enfant soit confronté à une situation à laquelle il ne saurait pas faire face. On ne laisse pas son enfant entre les mains de n'importe qui, à n'importe quel moment. Entre la panique et la naïveté, il existe la prudence. C'est une vertu. Les parents sont invités à l'exercer pour veiller sur leurs enfants. Les enfants et les adolescents n'ont donc pas besoin d'un discours sur ce qu'il convient ou non de faire. La morale doit être secondaire, elle requiert une maturité affective pour pouvoir être intégrée par l'individu. Sans quoi elle n'est qu'un discours qui pèse sur les épaules et induit des tiraillements intérieurs causés par le décalage entre ce qu'il faudrait faire et ce que l'on fait.

Pour être capable de consentir à un acte sexuel, la première étape est de connaître la réalité du corps sexué, le sien et celui de l'autre. Comment se faire respecter par les autres si l'on ne commence pas par se respecter soi-même ? Comment avoir une bonne estime de son corps si on le méconnaît ? Comment encore approuver quelque chose dont on n'a pas la moindre idée ? C'est pourquoi la compréhension du fonctionnement du corps est indispensable. Elle suscite l'émerveillement : mon corps n'est pas une chose obscure, il possède une logique interne qui m'interroge sur la manière la plus appropriée de m'y accorder. Lors de cette première étape, enfants et adolescents comprennent parfaitement que partager une intimité sexuelle avec quelqu'un d'autre n'est pas un geste anodin, c'est même une affaire très sérieuse. Elle peut engendrer la vie, elle peut provoquer la maladie. Le corps, ce n'est pas une enveloppe dont on peut se défaire un jour, pour changer de peau. C'est avec le même corps que l'on vit, un corps marqué tantôt positivement, tantôt négativement par les différentes expériences sexuelles qui jalonnent la vie d'une personne.

La deuxième étape requise pour consentir est de savoir énoncer clairement sa volonté à l'autre. Il faut donc être capable de reconnaître, nommer et exprimer les émotions qui nous habitent ; de donner une forme à des impressions confuses, d'extérioriser son intériorité. La tâche n'est pas évidente ! Combien d'adultes y parviennent ? Peu, vous en conviendrez. « On nous a jamais appris à exprimer nos émotions », disent-ils. « C'est tout à fait nouveau de demander à un enfant comment il se sent ! » Et cela est d'autant plus vrai en France où, contrairement aux pays anglo-saxons, on est à la traîne sur l'apprentissage de l'affirmation de soi, autant dans les familles qu'à l'école. Tout ça, c'est la faute à Descartes

avec son fameux « Je pense donc je suis ». Il nous a entraînés dans une pensée déconnectée des sens et des sentiments par crainte qu’ils nous trompent. On fait donc plus confiance à sa pensée qu’à ses émotions ; à ce qu’il convient de faire plutôt qu’à ce qu’on veut faire. Pourtant, les émotions sont porteuses d’un message en écho à une situation donnée. Tout l’art est de saisir ses émotions par son intelligence pour être capable de les décoder, de les gérer et de les utiliser pour éclairer son discernement et guider sa manière d’agir. Il faut apprendre à les intégrer plutôt que les dénigrer ou les survaloriser. Nos émotions nous renseignent sur nos désirs les plus profonds.

La troisième étape consiste à faire émerger un « je » : qu’est-ce que je veux ? Comment peut-il y avoir consentement si la personne n’est pas autonome ? Pour que la parole donnée soit valable, il faut qu’elle soit celle d’un « je » fort. La mission de l’éducateur consiste précisément à développer cette autonomie personnelle chez l’enfant pour qu’il devienne adulte, autrement dit, libre. Certainement pas en le considérant pour ce qu’il n’est pas, c’est-à-dire en attendant de lui qu’il se comporte en adulte alors qu’il n’est qu’un enfant. L’affirmation de soi nécessite un accompagnement, des exercices concrets et ciblés pour entraîner la capacité à se dire et à le faire dans l’immédiateté : être capable de réagir au moment même, pas après coup, de façon à être compris des autres.

Ce « je » émerge pour la première fois chez l’enfant d’environ 2 ans. « *Terrible two* », disent les Américains. Pour faire court, « Non ! » est à peu près l’unique réponse de l’enfant aux demandes de ses parents, excepté bien sûr deux propositions : « Tu veux un bonbon ? » et « Tu veux regarder un dessin animé ? »

C'est l'équivalent du « Je vous emmerde » de l'adolescent, tout aussi agaçant que rassurant : il a dit « je » ! L'affirmation de soi se fait dans la remise en cause des règles de vie, la contradiction, la transgression. Le rôle des éducateurs consiste à mettre des limites pour que l'enfant puisse s'y confronter pour s'en affranchir. Ce sont eux qui éveillent à un bien supérieur au plaisir immédiat recherché par l'enfant. Par leur amour, ils rassurent affectivement l'enfant : « Quoi que tu fasses, nous serons toujours là pour toi. » L'enfant se dit : « Je peux être moi-même, je peux m'opposer, je serai encore digne d'être aimé. »

Devenir capable de consentir, vraiment

En aucun cas, je ne dénigre l'importance du consentement. Au contraire même, il me semble de la plus haute importance : il est l'affirmation de notre liberté. Nous devons donc mettre tout en œuvre dans l'éducation pour permettre aux enfants, une fois adultes, d'être capables de dire : « Je suis d'accord » ou « Je ne suis pas d'accord » ; d'oser dire « oui », d'oser dire « non », d'oser dire « je ne sais pas » ou « oui et non », mais de le dire, l'exprimer à l'autre sans craindre son jugement.

« Et ça, vous lui avez dit à votre mari que vous n'étiez pas d'accord ? » ai-je demandé à Stéphanie. Elle a 33 ans et elle est venue me rencontrer dans le cadre de mes consultations, gênée de ne pas avoir de plaisir sexuel. « Non, je ne voudrais pas le blesser ! » m'a-t-elle répondu. « Bon, eh bien on va commencer par le commencement : vous allez apprendre à dire ce que vous voulez à l'homme qui partage votre vie, sinon comment voulez-vous être capable d'avoir du plaisir si vous n'osez pas exprimer ce que vous voulez ? » lui ai-je proposé. Mais il y a aussi cet homme de 39 ans, Frédéric, qui me

confiait n'avoir pas su dire « non » à une de ses « ex » lui ayant sauté dessus, littéralement. Il se sent coupable vis-à-vis de sa femme, il s'en veut d'avoir été si « faible ». J'aurais tant d'autres exemples à vous donner, d'hommes et de femmes qui ne sont pas plus capables d'exercer leur consentement que les adolescents que je rencontre par ailleurs.

Ce chantier d'éducation n'est pas facile parce que, en amont, la génération précédente n'est pas beaucoup plus avancée. Finalement, le consentement semble presque être une utopie. Est-il possible de choisir librement ? Surtout quand il s'agit de la sexualité, champ complexe se situant au confluent de toutes les dimensions de notre personne. On veut y tendre, en tous les cas. Mais nous ne pouvons pas poursuivre cet idéal de liberté sans reconnaître, accepter et prendre en considération que la fragilité, les limites et la finitude caractérisent tout autant l'être humain.

VI

Contraception, je t'aime moi non plus

« Sexualité, contraception, avortement :
un droit, mon choix, notre liberté. »

Campagne du planning familial, 2006.

« La devise du libéralisme, c'est "vivre dangereusement".
C'est-à-dire que les individus sont mis perpétuellement en
situation de danger, ou plutôt ils sont conditionnés à éprouver leur
situation, leur vie, leur présent, leur avenir comme étant porteurs
de danger. »

Michel Foucault, « Naissance de la biopolitique »,
cours au Collège de France, 1978-1979.

« Madame, est-ce que c'est dangereux de prendre la pilule ? » me demande Céline. Elle a 17 ans, et comme toutes les filles de son âge, elle s'interroge. « Il paraît que si tu fumes et que tu prends la pilule, tu as plus de chances d'avoir un cancer », dit Mona. « Il vaut peut-être mieux arrêter de fumer alors, plutôt que de ne pas prendre la pilule si t'as peur, tu ne crois pas ? » reprend Éva, en levant les yeux au ciel. « Attends, moi j'ai entendu parler d'une fille qui a eu un accident cardio-vasculaire à cause de sa pilule et je peux te dire qu'elle ne fumait pas ! » Sarah, quelques rangées plus loin dans la classe, vient de plomber définitivement l'ambiance. « Super ! Déjà, tu dois te bourrer aux hormones, le truc trop pas naturel, et en plus tu risques d'en crever, c'est cool d'être une fille », ironise Camille. On rit, jaune.

Céline récapitule : « La pilule, c'est sûr, c'est pas bon. Mais en même temps, on n'a pas trop le choix ! Il y a quoi d'autre ? Le stérilet ? Bof. Ça fait aussi peur... Le préservatif ? C'est pénible et ça coûte cher en plus ! » La méfiance est perceptible. Je suis moi-même mal à l'aise car je sais que je devrais les rassurer. Mais comment puis-je défendre cette foutue pilule comme si de rien n'était ? Elle m'inquiète tout autant. Je ne suis pas née dans les années 50 mais en 1984 : la pilule n'est pas mon salut comme elle l'a été pour nos grand-mères, ni mon combat, comme pour nos mères. Je suis « née avec ». Comme Céline, Mona, Éva, Sarah et Camille, je la remets en question. Tant pis si nos aînées ménopausées sont effrayées qu'on touche à leur vache sacrée : on a encore des dizaines d'années de fertilité à tirer, nous. Et après soixante ans d'existence, je peux vous dire que la liste des potentiels effets secondaires de nos plaquettes de pilules est interminable. Vous feriez quoi à notre place ? La même chose, allez, avouez-le !

Marion et les autres

C'est par elle que le scandale éclate. Marion Larat est une jeune femme d'une vingtaine d'années, une fille de notre génération. En 2012, elle porte plainte contre les laboratoires Bayer. En cause, leur pilule contraceptive, celle qui lui a provoqué un accident cardio-vasculaire, fait entrevoir la mort, et laissé d'impressionnantes séquelles : aphasic, crises d'épilepsie et paralysie. Rien que ça, on comprend sa colère. Que dis-je, sa rage ! Être handicapée à 19 ans à cause d'une pilule, une pilule comme on en consomme toutes quand on veut faire des études, voyager, aimer et surtout rester libre, ne pas se coltiner un bébé. Marion Larat, c'est une Française comme les autres, une fille à laquelle on peut s'identifier. Son histoire, ça aurait pu être la nôtre.

Que l'on s'entende bien, cancer du sein, tumeurs du foie, infections vaginales, modification de la libido, vomissements, acné, éruptions cutanées, variations de poids, douleurs mammaires, céphalées, asthme, écoulement des seins, humeur dépressive, migraines, nausées, perte de l'audition ne comptent pas. Il a fallu des « vrais » accidents, thromboses veineuses ou artérielles, peu importe, pourvu qu'elles mettent la vie en jeu. Là, la pilule est devenue préoccupante.

L'émotion est à son comble et s'intensifie au fur et à mesure que les langues se délient. Marion n'est pas seule, ce sont des milliers de femmes qui souffrent en silence. Le monde médiatico-politique s'embrase, les témoignages affluent. Il est désormais permis de dénoncer les effets secondaires sur la santé des femmes provoqués par l'emblème de leur libération. Un séisme, sans précédent.

Submergés par les appels téléphoniques des patientes en panique, les médecins montent au créneau et prônent

l’apaisement. Ils craignent l’arrêt de la consommation de la pilule, une hausse des grossesses non désirées et, par conséquent, des interruptions volontaires de grossesse. Tel est bien le plus grand risque à éviter. « Surtout n’arrêtez pas, parlez-en à votre médecin », clame-t-on comme maître mot. Facile à dire quand tu ne la prends pas ! Dans les faits, les femmes préfèrent abandonner massivement les pilules de troisième et quatrième génération. Ce sont elles les plus nocives, celles au cœur de l’« affaire Larat ».

Mais les autres pilules ne sont pas épargnées. La fameuse pilule Diane par exemple, capable de faire une belle peau tout en bloquant l’ovulation, est aussi désignée coupable. On reparle de la « méthode du retrait » dans les magazines féminins, nouvelle vogue dans les lits ! En 2013 ? Oui. On reparle même de la « méthode Ogino », c’est dire le niveau d’angoisse ! Le constat, c’est surtout que les femmes et les hommes modernes ignorent pour la majorité tout du fonctionnement de leur corps et des alternatives modernes et « naturelles » qui existent à notre époque pour réguler sa fécondité comme la méthode sympto-thermique par exemple. On dirait que les Françaises se réveillent péniblement de soixante années pendant lesquelles les différents savoirs sur la fécondité ont été neutralisés par la toute-puissante pilule ! Dans les pays nordiques, au contraire, où l’impérialisme médical est bien moindre, où, dans une mouvance écologique, les médecines alternatives sont largement pratiquées, les méthodes naturelles sont connues et le rapport au corps en général est plus simple.

De leur côté, les politiques ne savent plus sur quel pied danser. La pression est forte. Un numéro vert est mis en place, le ministère français de la Santé multiplie des déclarations sans cohérence aucune. Ça cafouille. Il faut dire que la pilule reste

en France le moyen de contraception le plus utilisé, ils jouent gros. L'Agence nationale du médicament revoit ses consignes de prescription, abat ses chiffres et la tranquillité revient, ou presque : 2 500 « accidents », une vingtaine de morts par an : une pacotille en comparaison du nombre d'utilisatrices ! Après tout, ça fait belle lurette que les spécialistes de la santé des femmes connaissent les risques encourus par la prise d'hormones contraceptives, on est très loin du scoop. « Tous les médicaments ont des effets secondaires, la pilule n'échappe pas à la règle », rappelle-t-on rationnellement. Les statistiques refroidissent les émotions, elles dépassionnent les remises en question. Il est bien là, le superpouvoir des chiffres : déshumaniser les drames ; transformer une femme en pourcentage. On s'incline.

Le scandale : prescrire un médicament à des femmes en bonne santé

Quelques mois plus tard, l'affaire est retombée comme un soufflé. Certes, les femmes depuis s'informent davantage et se tournent vers des pilules réputées moins dangereuses. Mais fondamentalement, rien n'a changé. Les Françaises utilisent toujours principalement des contraceptifs à base d'hormones de synthèse, produits en laboratoire, fabriqués par des entreprises pharmaceutiques, prescrits par le médecin, distribués en pharmacie, destinés uniquement aux femmes, introduits à l'intérieur du corps pour y modifier son fonctionnement. Dans le fond c'est logique, puisque le véritable scandale a été noyé par le flot d'émotions et la rudesse des chiffres. En effet, le problème n'est pas qu'il existe des effets secondaires liés à l'utilisation de la contraception hormonale, loin s'en faut. Le problème, c'est de

prescrire un médicament pour des femmes qui ne sont pas malades. Elles sont même en tellement bonne santé qu'elles peuvent enfanter. Le problème, c'est de troubler un corps sain au risque de provoquer un accident ; le problème, c'est que ce sont aux femmes qu'il est offert de prendre un tel risque.

« La grossesse subie, l'enfant non désiré, peuvent aussi avoir des effets désastreux sur la santé des femmes ! Et même le simple fait d'être enceinte, d'accoucher, d'allaiter, comporte aussi des risques. Donc oui, il est préférable de prendre une pilule contraceptive même si elle a potentiellement des effets secondaires, c'est plus responsable », m'avait répondu un de mes professeurs à l'université, gynécologue obstétricien, un homme d'une petite soixantaine d'années. Les risques liés à un médicament sont comparés aux risques liés à la maternité : la grossesse apparaît comme une menace pour la santé des femmes dont il faudrait se prémunir. La maîtrise de la fécondité est importante pour préserver la santé des femmes, j'en conviens absolument. Mais ne pourrait-on pas parvenir à réguler les naissances autrement que par l'effet d'un médicament rendant infertile ? C'est le moyen qui est remis en question, pas la fin.

La pilule et avec elle tous les contraceptifs hormonaux (patch, stérilet hormonal, implant, etc.) agissent directement sur le cycle menstruel en trompant le cerveau. Opérer une telle modification du corps, déséquilibrer un mécanisme si fin, c'est inévitablement une option risquée. Avant de prescrire un médicament provoquant un bouleversement pareil, les médecins devraient non seulement prendre grand soin de connaître les antécédents médicaux familiaux qui pourraient favoriser la pathologie, mais aussi obligatoirement informer leurs patientes sur les alternatives possibles. Existent-elles ? Oui. Le font-ils ? À combien s'élève le nombre de femmes

capables d'affirmer qu'elles ont reçu de leur médecin une information complète et nuancée sur toutes les alternatives médicamenteuses, mécaniques et naturelles qui existent à notre époque pour maîtriser leur fécondité ? Quelles sont les femmes qui ont réellement pu soupeser le risque des médicaments contraceptifs au vu des autres solutions ?

« Oui, mais les autres moyens de contraception ne sont pas aussi efficaces que la pilule ! » reprend mon professeur expert en santé des femmes. Ah, la sacro-sainte efficacité sur l'autel de laquelle nous sommes sacrifiées ! Depuis des dizaines d'années, l'efficacité de la pilule est glorifiée et se pose comme l'argument justifiant de devoir supporter tous les effets secondaires. « C'est potentiellement dangereux, mais efficace », résonne dès lors comme un slogan à répondre aux femmes soucieuses et sur leurs gardes. Sur une échelle de valeur, l'efficacité technique passe avant la santé des femmes et, cela est d'autant plus surprenant que l'option est proposée par des médecins. Le focus est mis sur l'efficacité théorique d'un produit, indépendamment des raisons sous-jacentes au besoin de maîtriser sa fécondité. Or, si vous prenez le temps de demander à tous les couples – puisque la fécondité est une issue possible d'une relation sexuelle entre un homme et une femme – pourquoi ils désirent ne pas avoir d'enfant maintenant, vous entendrez des réponses diverses et variées en fonction de l'âge, de la période de vie, de la situation amoureuse et familiale, de la situation économique, de leurs convictions religieuses et idéologiques, de leur état de santé.

Quand on cherche l'efficacité, il ne faut pas l'entendre uniquement d'un point de vue technique. Une méthode est efficace quand elle convient au besoin de la personne, quand elle est appropriée à son vécu. Une femme n'est pas la même à 15 ans, 25 ans, 35 ans et 45 ans. Un couple n'est pas le même

quand il s'apprivoise ou a construit sa famille. L'expérience et les attentes sont différentes, la régulation des naissances doit s'aider de moyens adaptés. Le vécu des femmes et le vécu des hommes sont les grands oubliés de la médecine technicienne. Au lieu de servir les personnes, elle a servi un certain idéal scientifique. Le « tout-pilule » n'est pas la solution, il faut que l'offre s'adapte à la demande et non l'inverse.

La chute d'un symbole

« Malgré les potentiels effets secondaires, malgré le fait qu'elle ne soit pas toujours bien adaptée aux rythmes de vie différents des femmes, la pilule n'en reste pas moins le symbole de la libération sexuelle, et la liberté sexuelle, c'est aussi cher à chacun que sa santé ! On ne va pas sacrifier cette liberté pour revenir à des méthodes plus contraignantes ! » Cette fois-ci, ce n'est plus le gynécologue qui parle mais son pendant, un professeur de philosophie, une femme de soixante ans aussi, effrayée que l'on puisse éclabousser le symbole de la cause des femmes. Concernant cette remarque, je n'ai jamais compris comment parler de liberté dès lors que la pilule implique un lien de dépendance envers son prescripteur, le médecin, et le propriétaire, l'entreprise pharmaceutique. Peut-on être libre sans détenir soi-même les conditions matérielles de sa liberté ? Ça, c'est pour la question philosophique.

Et concrètement, ça veut dire que cette prétendue liberté est en fait toujours sous contrôle, les femmes ne possédant pas le savoir leur permettant de maîtriser elles-mêmes leur fécondité. D'ailleurs, il ne faut pas être dupe. Les chercheurs (des hommes) qui ont mis au point la pilule contraceptive à l'époque n'avaient absolument pas l'intention de rendre les femmes autonomes. Au contraire, il leur fallait créer un moyen

fiable pour leur permettre de contrôler la fécondité des femmes. Que cela les libère elles, ne faisait pas particulièrement leur affaire.

Libérer ou contrôler la sexualité des femmes ?

« Peu importe, la pilule permet d'avoir un rapport sexuel quand on veut sans risquer une grossesse. Le désir sexuel n'est plus altéré par la peur, il peut s'exprimer spontanément », m'a reprise ce professeur féministe. Elle a raison de me rappeler que la sexualité hantée par la peur de la grossesse était tout sauf épanouissante. Quand on entend des témoignages de femmes d'avant la pilule, on mesure le soulagement qu'elle a représenté. On comprend qu'elle a été un tel progrès que nos états d'âme choquent ceux et celles qui ont connu cette époque et ces combats. Cela étant pour ce qui concerne le désir sexuel, on n'y est pas encore.

Au naturel, la libido fluctue en fonction du cycle. Elle est plus active au moment de l'ovulation. Parce qu'elle écrête ces fluctuations, la pilule la nivelle, fixe le niveau d'hormones non pas à celui de la phase du cycle disposant favorablement les femmes à la relation sexuelle, dans la période désirant, ce serait trop beau ! Au contraire, l'état d'infertilité rend spontanément moins disposée à la rencontre sexuelle. Pas de chance ! C'est d'ailleurs tout le problème pour la mise au point d'un viagra féminin : alors que chez les hommes, ce n'est pas sur les hormones mais au niveau vasculaire que cela joue, chez les femmes il faudrait pouvoir provoquer l'impulsion hormonale propre à la période d'ovulation et que précisément la pilule supprime. Toutes les notices des pilules indiquent cette baisse de la libido dans les effets secondaires possibles.

J'imagine mal les hommes accepter une telle foutaise : « Cette pilule supprime votre fertilité, messieurs, et vous fera perdre vos érections spontanées, mais ne vous inquiétez pas, elle va vous permettre d'avoir une sexualité libérée parce que vous n'aurez plus peur d'avoir des enfants ! » Mais non, c'est vrai, j'oubliais : les hommes n'ont pas peur d'avoir des enfants puisque ce ne sont pas eux qui les portent ! Donc ça ne marche pas, seules les femmes peuvent comprendre et accepter un tel compromis.

« Le désir, ce n'est pas qu'une question physique, il se provoque par les situations. » C'est vrai, enfin, c'est ce qu'on aime dire aux femmes : « Vous, c'est dans votre tête ! Si vous n'avez pas de désir, c'est psychologique. » Aux hommes, il sera dit devant leur perte d'érection spontanée : « C'est physiologique » et dans la foulée une pilule bleue leur est prescrite pour y remédier : le Viagra. Pourquoi dénigrer qu'une femme puisse, comme un homme, sentir dans son corps l'envie sexuelle monter spontanément ? C'est si bon d'avoir envie. L'instinct sauvage se manifeste, on se sent forte, puissante. Chez nous, les femmes se crient « libérées, délivrées » quand elles sont en permanence sous le contrôle d'hormones faisant taire leur corps. Chez nous, les femmes vantent les vertus d'une pilule diminuant leur puissance sexuelle. Chez nous, les femmes se rendent d'elles-mêmes infertiles et elles pensent naïvement que ça leur donne un pouvoir sur les hommes. En réalité, cette disposition permanente du corps à l'acte sexuel sans risque d'enfant profite tout autant aux hommes : l'assouvissement du désir sexuel masculin n'est pas contrarié, il reste intouchable. Cette différenciation du traitement du désir est culturelle. Et les temps changent. Les femmes d'aujourd'hui revendiquent le

droit de désirer dans leur chair, elles ne sont pas prêtes aux mêmes sacrifices que leurs mères.

Évidemment, les femmes sous pilule peuvent avoir envie de faire l'amour ! Mais il faut évaluer les effets sur la sexualité des femmes à long terme. Ce n'est pas mon habitude de comparer la sexualité à la nutrition, mais pour illustrer mon propos, je vais faire une exception. En fait, on pourrait comparer la pilule à un coupe-faim que l'on prendrait tous les jours. Ce n'est pas parce qu'on ne ressent pas la faim dans son ventre que l'on ne va pas manger, surtout les premiers jours. Mais le temps passant, il faudra des plats de plus en plus alléchants dans des endroits et des contextes de plus en plus agréables pour provoquer l'envie de manger. Il en va de même pour la sexualité sous le contrôle de la pilule : les femmes peuvent avoir des rapports sexuels quand elles le souhaitent mais physiquement parlant, les femmes n'en ont plus une envie aussi intense. On imputera à la routine cette baisse de libido. On ira voir ailleurs pour se sentir à nouveau vibrer. Mais on omettra de reconnaître que la sexualité féminine est malmenée par la contraception hormonale. Au lieu de changer de mari, les femmes feraient peut-être mieux de changer la manière dont elles traitent leur corps...

La menace de l'enfant

« Les hommes qui imposent leur désir aux femmes, ça a toujours existé, mais avec la pilule, les femmes sont protégées d'une grossesse. Elles n'ont plus peur d'être enceintes et la peur empêche tout épanouissement sexuel. En se dégageant de la peur, elles se sont permis de nouvelles choses sexuellement », rappellent sévèrement les féministes aux jeunes filles ingrates que nous sommes. La peur. C'est le pilier

émotionnel sur lequel se fonde l'usage de la contraception hormonale. Oh, le danger n'est ni la maladie, ni la séparation amoureuse, ni même le manque de relations sexuelles. Non, l'ennemi numéro un des femmes, c'est l'enfant. Ou plus exactement – car conceptuellement il est possible aujourd'hui de distinguer les choses – « l'enfant non désiré ». Pourquoi ? Parce qu'il pourrait porter préjudice à l'idéal de bien-être s'il débarquait sans prévenir.

C'est le point crucial : la perception de l'enfant comme une menace pouvant déséquilibrer le bien-être d'une femme de par son extrême dépendance, issue de son extrême fragilité. C'est cela, l'insupportable : être soumise à un autre. Et c'est cela qu'inversement le « projet d'enfant » donne (l'illusion) de contrebalancer : l'existence de l'enfant doit se soumettre à la volonté de sa mère. La peur de perdre son indépendance est plus forte que toutes les autres dans notre société individualiste où liberté rime aussi avec égoïsme, l'égoïsme étant la condition de la préservation de son bien-être.

La pilule contraceptive, c'est symboliquement la garantie du bien-être. Et l'état de bien-être physique, mental et social, c'est la nouvelle définition de la santé qui justifie que des médecins prescrivent un médicament pour des femmes qui ne sont pas malades. Il peut donc exister des malades sans maladies, c'est-à-dire sans que le corps ne manifeste aucun désordre. Le bien-être devient supérieur quitte à déséquilibrer l'organisme pour y répondre, quitte à induire la maladie. S'ouvre ainsi avec la contraception hormonale une médecine du service toujours plus prompte à répondre aux désirs : celui de ne pas tomber enceinte, d'interrompre une grossesse, puis, quelques années plus tard, de la provoquer ou de l'engendrer. Le sujet est le seul juge pour évaluer ses besoins, la médecine est à son service tant qu'elle peut pour y soumettre le corps. Le

contrôle de la fécondité des femmes a ouvert ce champ, la pilule a symbolisé cet accès des médecins aux corps des femmes, à la vie avant toute chose parce qu'elles l'ont bien voulu, et au service de leurs propres choix.

Se libérer du carcan de la pilule

« Alors madame, vous en pensez quoi, de la pilule ? » Céline revient à la charge car je ne leur ai encore rien dit. Au lieu de leur donner mon avis, je leur propose de revenir à l'essentiel : la connaissance de leur corps. Je ne leur refais pas un cours de biologie, leurs professeurs sont bien plus doués ! Mais étonnamment, les élèves peuvent avoir obtenu d'excellentes notes lors de l'interrogation sur cette matière et rester dans l'ignorance la plus surprenante quand il s'agit d'appliquer ces connaissances à leur vie. Ce qui a été vu dans le cadre du cours est rangé dans un coin de leur tête parmi les savoirs abstraits mais le tiroir reste fermé. C'est pourquoi j'utilise plutôt un langage imagé mais tout de même précis pour leur parler du corps de l'homme et de la femme afin qu'ils puissent visualiser ce qui est en train de se vivre en eux-mêmes. La connaissance de son corps est la première étape pour les responsabiliser chacun devant leur santé.

Ensuite, il est de notre devoir de transmettre une information objective sur ce qui existe à notre époque pour maîtriser sa fécondité et la manière dont ces moyens agissent. Si la majorité des professeurs de SVT suivent le programme et parlent brièvement de l'action de la contraception, rares sont ceux expliquant le principe des méthodes d'auto-observation dites « naturelles » en vogue en ce moment. Il y a eu un déficit d'information qu'il faut combler aujourd'hui. Quand on pense que nos contemporains sont restés à « Ogino », ils ont un

siècle de retard ! En plus, la conscience écologique qui caractérise notre époque suscite l'intérêt pour des méthodes décriées jusque-là.

« Comment puis-je tolérer que la femme que j'aime se bourre aux hormones alors que je refuse de manger un poulet qui en aurait la moindre trace ? On mange bio, on fait attention à notre santé, alors prendre la pilule, c'est totalement incohérent avec notre philosophie de vie ! » me confiait un jeune homme de 28 ans, très motivé pour se former avec sa compagne à une alternative qu'ils jugent « plus respectueuse de la femme et plus responsabilisante pour l'homme ». Toutefois, je ne pense pas que ces méthodes soient adaptées aux personnes ne vivant pas dans un couple stable parce qu'elles requièrent une grande communication et une fidélité réciproque. Mais au moins, garçons et filles savent qu'il existe différentes possibilités. Être libre, n'est-ce pas d'abord et avant tout pouvoir choisir entre différentes options ? Faire passer la pilule, l'implant et le patch comme différentes options, c'est se moquer du monde : ces trois moyens ont la même action et les mêmes effets secondaires sur le corps. Les femmes et les hommes auront vraiment le choix quand des méthodes radicalement différentes tant sur leur principe que dans leur philosophie seront proposées. C'est donc la deuxième étape.

Enfin, et c'est peut-être ce qui a cruellement manqué ces dernières années, il faut être capable d'écouter sans juger les inquiétudes et les remarques qui jaillissent chez les adolescents et jeunes. C'est normal de s'imaginer maman avec un bébé, mais on l'interdit aux très jeunes femmes. On en fait un désir coupable qui ne doit être formulé ni à haute voix, ni intérieurement, tant que les conditions ne sont pas réunies pour le réaliser. Comme si, dans ce cas-là, un rêve était forcément un projet à réaliser tout de suite. Et avant même qu'elles

puissent fantasmer d'avoir un bébé, on les met « sous pilule ». Nous ne devrions pas avoir peur d'aborder ce sujet, de laisser s'exprimer ce qu'il provoque en nous. Au contraire, l'expression du désir ou du rejet de la maternité permet de le conscientiser, de le rationaliser pour qu'il devienne un jour mûr et posé. Il faut leur laisser un temps pour qu'ils puissent exprimer leurs peurs, leurs désirs, leurs incompréhensions, leur manière d'appréhender cette incroyable capacité d'engendrer la vie, de mettre au monde un enfant. C'est la troisième étape, un moment essentiel qui a été balayé au nom de la promesse d'efficacité technique.

On a pensé que prescrire à tour de bras des pilules aux jeunes filles allait suffire, qu'elles n'avaient qu'à l'avaler et le problème « bébé » serait réglé. La réalité a prouvé le contraire. Pour qu'un moyen soit bien utilisé, il faut qu'il convienne à l'éthique et aux désirs de la personne. On ne peut plus faire l'impasse sur le vécu des femmes et des hommes.

Entre l'offre contraceptive et la demande des femmes, les rapports changent. Les femmes sont en train de se libérer de la mentalité « tout-pilule » pour envisager d'autres manières de maîtriser leur fécondité. La grande époque de la pilule s'achève, une nouvelle période commence, certainement plus naturelle, assurément moins technicienne.

VII

Avortement : service après-vente de la contraception

« Je suis à l'âge où mes amies font des enfants et elles nous l'annoncent en nous invitant toutes à bruncher en disant : les filles, cette fois-ci je le garde ! »

Amy Schumer, humoriste américaine, 2015.

« L'avortement ne doit en aucun cas être utilisé comme méthode de planification familiale. »

Conférence internationale sur la population et le développement, consensus du Caire (ONU, 1994) signé par la France

Je revois encore leurs regards gênés. Ils ne savaient pas quoi me dire, certains ont préféré se taire. Ce silence mortel avait quelque chose d'inquiétant pour moi, de rassurant peut-être pour eux. Chacun cachait son malaise derrière son livre, l'univers des idées devenait un formidable refuge. Et pourtant j'avais le sourire, je n'avais pas honte de mes courbes arrondies. Mais sans la comprendre, je percevais bien la violence d'exposer mon corps féminin dans toute sa puissance au sein d'une université, temple de l'esprit contemporain. Dans les couloirs de la Sorbonne, j'entendais les chuchotements à mon passage. Ma grossesse promenait avec elle un parfum sulfureux, et scandaleux. Personne ne m'a félicitée. Pourquoi ? Jeune et étudiante, il allait de soi que cet enfant n'était pas désiré.

Les regards sont moins gênés, les langues se délient quand, dix ans plus tard, j'expose la situation dans l'absolu, sans préciser que je l'ai vécue. « Si une des filles arrive enceinte en cours, moi, la première chose que je voudrais savoir c'est : qu'est-ce qui s'est passé ? » me dit Guillaume, un de mes étudiants en classe préparatoire. Mine de rien, la remarque de Guillaume est intéressante. La grossesse rend public ce qui était de l'ordre de l'intime. Dévoiler un ventre rond, c'est porter la preuve qu'il s'est passé « quelque chose », mais cette « chose » n'est pas le fait que l'étudiante soit « sexuellement active » (comme on dit si maladroitement) car c'est l'inverse qui les aurait étonnés vu leur âge ! Si Guillaume s'interroge ouvertement sur l'origine de cette grossesse alors qu'a priori la question est intrusive et irrespectueuse, c'est qu'il cherche à comprendre où est l'erreur. Être enceinte pendant ses études, c'est qu'il y a eu un bug quelque part ! Mais où ?

« On est quand même à une époque où les moyens de contraception existent. Bon, les accidents, on sait tous qu'ils

peuvent arriver. Mais dans ce cas, elle aurait pu avorter. » Anaïs vient d'exprimer tout haut ce que tout le monde pense tout bas. « C'est vrai ce que dit Anaïs, si la contraception ne marche pas, elle n'a qu'à avorter ! » rajoute Mattéo. Leurs commentaires à tous les deux illustrent parfaitement combien dans notre tête, celle de la génération qui est née avec le droit à la contraception et à l'avortement, les deux vont de pair : l'avortement, c'est le service après-vente de la contraception. La preuve, c'est que les chiffres des interruptions volontaires de grossesses en France restent stables malgré une offre contraceptive efficace et accessible. On les connaît ces chiffres, on s'y est habitué. Celles de nos copines qui ont avorté utilisaient toutes plus ou moins un moyen de contraception...

Des « mauvais utilisateurs » à la « mauvaise conscience »

« Oui mais, elles l'utilisaient mal. On a toujours autant d'avortements parce qu'il y a encore trop de mauvaises utilisatrices », explique Fanny qui intervient dans le débat. « C'est clair, il faut être complètement immature pour tomber enceinte », rajoute Morgane, d'un air méprisant. En fait – et on l'avait bien compris – quand Guillaume se demande « Qu'est-ce qui s'est passé ? », il s'interroge en vérité sur la raison de l'échec de la contraception. Si tu as des rapports sexuels, tu sais que tu dois te protéger. Et donc, si tu es enceinte, c'est que tu ne t'es pas (ou pas bien) protégée. On sent d'ailleurs une pointe d'inquiétude dans l'air. Guillaume veut se rassurer : « Il doit bien y avoir une explication à cette situation. » Fanny gère son stress en accusant les jeunes femmes enceintes de « mauvaises utilisatrices ». Quant à Morgane, elle les prend de

haut pour mieux s'en distancier. Visiblement, l'étudiante enceinte fait peur à ses camarades : « C'est donc vrai, on peut avoir un enfant à notre âge ! » Le risque abstrait devient brusquement réel.

Personne toutefois ne s'interroge sur la contraception en elle-même. Ce sont les utilisateurs qui sont mis en cause, pas l'objet technique. C'est normal puisque les contraceptifs disponibles sur le marché sont réputés pour leur efficacité quasi sans faille : « C'est scientifiquement prouvé ! » En même temps, la perfection n'existe pas et cela implique d'ores et déjà d'offrir une séance de rattrapage aux femmes qui auraient subi une défaillance technique. Mais mis à part ces cas que l'on assure être exceptionnels, la contraception perd aussi de son efficacité dans les chambres à coucher. Entre l'usage théorique et l'usage réel, il y a un décalage significatif pour chacune des méthodes de contraception. Eh oui, ceci ne devrait pourtant pas être un détail : nous sommes des femmes et des hommes, pas des rats de laboratoire et encore moins des machines ! Dans la vraie vie des vrais gens, on a des oubli et parfois même des actes manqués. On boit trop, on se laisse entraîner, on ne fait pas toujours attention, on a des envies sexuelles parfois soudaines. Il y a donc plein de facteurs qui font chuter les résultats car l'utilisateur parfait n'existe pas, ou alors s'il existe, sa vie doit être mortellement ennuyeuse !

Puisque nous ne vivons pas en théorie, pourquoi alors vanter les résultats de l'usage parfait ? Ce qui nous intéresse, c'est comment ça marche dans la réalité, non ? À moins qu'en les exhibant on s'assure de ne pas les remettre en cause. L'efficacité est encore démontrée au-delà des échecs puisque la responsabilité n'est pas attribuée à la contraception mais aux utilisateurs. Les femmes se trouvant enceintes aujourd'hui ne peuvent s'en prendre qu'à elles-mêmes : ce sont elles qui ont

fauté ! Et même si c'est le « partenaire » qui ne s'est pas bien débrouillé avec le préservatif, elles se diront : « J'aurais dû prendre la pilule, au moins j'aurais été sûre de mon coup ! » Rongées par la mauvaise conscience, les femmes n'expriment aucune plainte vis-à-vis du médecin ou de la technique. Elles gardent le silence.

Mieux encore, le tour de force est d'utiliser les échecs de la contraception manifestement encore élevés au vu du nombre d'avortements pour renforcer sa consommation. L'apparition d'une grossesse dans une situation non envisageable pour élever un enfant rappelle l'importance d'utiliser une contraception et la chance d'avoir eu droit à un avortement dans de bonnes conditions. Les femmes se disent : « Heureusement qu'il existe la contraception ! Heureusement qu'il existe l'avortement ! Maintenant je sais que je ne suis pas prête à avoir un enfant et je vais davantage penser à m'en protéger. » Mais elles ne changeront ni leur situation ni leur manière de vivre leur sexualité. Elles ne travailleront pas sur leur désir d'enfant ou leurs actes manqués. Elles continueront en renforçant toutefois leur protection tout en sachant qu'elles pourront remédier aux accidents.

Désirer, être désiré(e), l'impératif pour pouvoir exister

« En même temps, si une fille arrive enceinte en classe alors que, comme vient de le dire Fanny, on a accès à la contraception et à l'avortement, c'est qu'elle le veut, cet enfant ! » fait remarquer Amandine. Et elle conclut : « Si elle le désire, moi je serais contente pour elle. C'est sûr, je ne ferais pas pareil, mais je respecte son choix, mais maintenant, il faut qu'elle l'assume. » Le fait d'être enceinte, comme le souligne Amandine, ne devient une bonne nouvelle qu'à

condition que la femme prouve qu'elle l'a désiré. Comment ? Il y a deux façons. La première, c'est d'en avoir parlé avant et pendant longtemps à son entourage. C'est la meilleure manière de s'assurer des cris de joie et des larmes d'émotion lors de l'annonce. La seconde façon, c'est de décider de ne pas interrompre sa grossesse. Rester enceinte alors que l'on peut avorter, c'est désormais affirmer vouloir cet enfant.

Dans les deux cas, puisque l'enfant devient un choix, il va falloir l'assumer ! En cas de doute ou de ras-le-bol, de souffrance ou d'épuisement, il ne faudra pas venir pleurnicher, auquel cas la jeune mère se verra répondre : « Tu l'as voulu cet enfant ! », « Il ne fallait pas en faire un si tu n'étais pas prête à ces sacrifices ! », « Ces questions, il fallait te les poser avant ! Maintenant c'est trop tard. » Cool ! Exactement le soutien dont ont besoin les mères quand elles sont au bord de la crise de nerfs.

« En fait, quand on la voit arriver en cours avec son gros ventre, elle a déjà pris sa décision. C'est avant qu'elle a dû choisir de le garder ou pas », reprend Maeva. Avant, c'est dans la froideur du cabinet médical. Lors de la première consultation, le médecin demande en guise d'introduction : « Votre grossesse, était-elle désirée ? Je veux dire, est-ce que c'était prévu, planifié ? » Parce que désirer signifie planifier. Lors de cet interrogatoire aseptisé, aucune place n'est laissée à l'ambivalence du désir. On pose des questions fermées, peu importe que la grossesse ouvre un champ entier d'émotions contradictoires !

Pourtant, l'ambivalence du désir est omniprésente et radicale dans l'expérience de la maternité où la vie et la mort cohabitent intimement : au moment où je donne la vie, je donne aussi la mort ; en donnant la vie, je crains ma mort. Mon enfant, je peux le désirer autant que parfois je peux

vouloir le rejeter. Je l'adore autant que je peux le détester, et je veux sa vie autant que, parfois, je peux vouloir sa mort. La voilà, la réalité du désir maternel, bafouée dans ce contexte où on le force à être blanc ou noir, mais jamais gris.

« Est-ce que cette grossesse est désirée ? », c'est la question du docteur. Il va bien falloir répondre parce qu'il a besoin de savoir ce que l'on fait de cet « amas de cellules » : quelle valeur va-t-on lui donner ? Quel destin lui réserver ? Au travers de ses questions, il est en train de conférer officiellement à la femme un pouvoir de vie ou de mort sur cet autre en elle. C'est en quelque sorte un cérémonial, une espèce de rite initiatique. À cet instant, elle devient dieu : son désir seul peut laisser vivre ou rejeter dans la mort ce petit être, cet enfant en devenir.

« Oui, nous désirons être parents depuis longtemps » est, de toute évidence, la meilleure réponse. L'utilisation du « nous » est une garantie de sérieux, c'est un « projet de couple ». Avec la perspective temporelle « depuis longtemps », elle devrait recevoir les félicitations du jury-docteur, s'il est sympa. Ou alors, elle peut répondre « Non, c'est un accident » – formule préférable à « Non, je ne pensais pas tomber enceinte » qui manifesterait une naïveté fortement déconseillée devant un professionnel de la santé. Dans ce cas, elle aura droit à la question subsidiaire : « Est-ce que vous voulez poursuivre votre grossesse ? » Et rebelote, on est reparti pour une prise de tête.

Laisser vivre ou faire mourir

Il va falloir se mettre d'accord avec soi-même, ce qui n'est pas toujours une mince affaire ! Ce que je veux dire, c'est que déjà, on sait tous qu'entre notre corps, notre cœur et notre

esprit, les avis peuvent diverger et ils divergent même très souvent. La preuve en est qu'on peut « tomber enceinte sans le vouloir », tout un concept, c'est-à-dire que le corps dit « Oui », la tête lui dit « Hé ho, j'avais rien commandé moi ! » et le cœur répond « On ne va pas t'attendre, on ne ferait jamais rien dans la vie si on t'écoutait ! C'est moi le chef pour ces choses-là ». Mais qu'en plus, et c'est là que les choses se compliquent, on peut être drôlement nombreuses dans notre propre tête à vouloir donner notre avis sur la situation... Il y a la fille prudente : « Boulot ? Check. Mec ? Check. Logement ? Check », il y a la fille conformiste : « Qui de mes copines est enceinte ? Qui a des chances de le devenir cette année ? » et la fille anticonformiste : « C'est l'occasion ou jamais d'envoyer balader ma bonne éducation ! » Il y en a encore plein d'autres, comme l'hypocondriaque : « On prend quand même des risques pour sa santé si on s'embarque pour une grossesse ! », la fêtarde : « Neuf mois sans boire ? Hors de question ! », la nymphomane : « Neuf mois à faire l'amour quand on veut ? Oh oui le rêve ! », la coquette : « Pour se taper vingt kilos, des vergetures et des seins déformés ? Mais vous êtes folles ou quoi ? » Et quand tu penses que tout ce beau monde cohabite au sein d'une même tête, il faudrait nous laisser un peu de temps, quand même, pour discuter entre nous !

Je caricature ! Il est bien connu que les femmes sont des êtres profondément unifiés, possédant une volonté pure et éclairée ! Saluons donc le gouvernement français qui supprime le rendez-vous pour discuter de la décision avec un tiers, les délais de réflexion et la condition de « situation de détresse », ces garde-fous qui étaient présents dans la loi initiale sur l'interruption volontaire de grossesse : on n'en a pas besoin, nous ! On a mangé la pomme : le fruit de la connaissance du bien et du mal ! Donc merci d'arrêter enfin de nous prendre

pour des femmes : on est des dieux. Enfin, c'est ce que l'on croit ou ce que l'on voudrait nous faire croire. En réalité, sauter cet entretien, c'est supprimer l'occasion d'exprimer la manière dont chacune vit cette grossesse. Or, face à une « grossesse non désirée », il est nécessaire d'écouter la femme pour comprendre la raison du fameux « accident » afin qu'il ne se reproduise plus. Au travers d'une écoute active des femmes, on découvre combien la grossesse peut être aussi une tentative pour répondre à une interrogation inconsciente. Parmi les enjeux sous-jacents, on retrouve entre autres le fait de tester son corps de femme : suis-je capable d'être enceinte, d'être une femme comme les autres ? Chacune a une histoire différente. Il est important de la comprendre pour aider le discernement.

Supprimer le temps de la verbalisation et du discernement, c'est essayer de banaliser l'avortement. On voudrait en faire un événement comme un autre dans la vie d'une femme pour éviter la peine qui peut y être associée. Les féministes crient à l'infantilisation pour justifier la disparition de cette étape. Mais au contraire, n'est-ce pas respecter les femmes dans toute leur dignité que de leur offrir un espace pour conscientiser un désir, réfléchir et laisser s'exprimer les émotions qui les habitent afin qu'elles puissent avoir une meilleure prise sur leur vie ? Quand les émotions ne s'expriment pas, elles s'impriment en nous. Elles peuvent ainsi s'incruster pendant des années et resurgir un beau jour à la faveur d'une infertilité ou d'une nouvelle grossesse, d'une fausse couche ou d'un deuil quelconque... Sauter cette étape, c'est prendre le risque d'un effet boomerang ! Reconnaître que l'interruption d'une grossesse est un acte qui a du poids, c'est permettre aux femmes de gérer en temps et en heure les enjeux et les affects qui y sont liés.

Le grand absent

Pendant ce temps, il y en a un qu'on n'entend pas beaucoup... C'est normal : on lui a demandé de se taire ! Et puisque l'homme moderne est docile, il attend bien sagement la décision de celle qui porte son bébé. Évidemment, si le couple mûrit le désir depuis longtemps, il lui faut exprimer sa joie parce que oui, quand on veut et qu'on a, on est forcé d'être heureux, peu importe qu'il ne le soit pas vraiment, il n'a qu'à faire semblant ! Mais dans le cas de la « grossesse surprise », à l'annonce de l'événement, il sait qu'il doit répondre : « C'est ton choix, je respecterai ta décision. Tu sais que je t'aime ? » Ah non, dire à une femme « C'est ta décision », ça ne s'appelle pas de l'amour, ça s'appelle de la lâcheté. Un homme qui aime, il prend ses responsabilités, il aide à réfléchir, à peser le pour et le contre, à trouver des solutions pour faire face à cette situation, si inattendue soit-elle. Il rassure, il console, il dit : « Je suis avec toi : cet enfant on l'a fait à deux, tu peux compter sur moi. » Quelle femme voudrait pour père de son enfant un homme qui lui dit : « C'est ton affaire » ? On ne va pas commencer à faire un enfant si on en a déjà un sous le coude !

Les jeunes hommes d'aujourd'hui sont souvent des braves gars, gentils comme tout, mais totalement immatures sur ces sujets-là ! En même temps, la pilule et tous les moyens de contraception mis à part le préservatif sont à destination des femmes, les droits à la contraception et à l'avortement sont des pouvoirs qu'elles exercent seules et qu'ellesassument seules. En faisant de la gestion de la fécondité une affaire de femmes, on a déresponsabilisé les hommes. Un cercle vicieux s'instaure : plus les femmes écartent les hommes de la gestion de la fécondité, moins ceux-ci sont responsables. Leur immaturité démotive les femmes qui, du coup, se

prémunissent davantage contre une grossesse, mais sans intégrer leur homme à la réflexion. Or moins ils sont investis, moins ils ont conscience des conséquences de leurs actes et plus ils restent des petits garçons : totalement infantilisés par les femmes, quand bien même elles s'en plaignent !

En ne leur accordant aucun droit sur ces questions, l'hypocrisie consiste à ignorer la place réelle des hommes dans les décisions des femmes. Comment honnêtement penser qu'ils puissent n'avoir aucune influence ? Même si notre société produit à foison des gentils garçons, ils restent encore quelques indisciplinés. « C'est l'enfant ou c'est moi ! », c'est une réaction encore commune de nos jours de la part de copains et de maris qui poussent des femmes, se sentant mises au pied du mur, à avorter. Les « avortements imposés » par le compagnon ou par la famille existent et sont beaucoup plus nombreux que ce que l'on peut imaginer. Dans le cadre de mes consultations, ce sont des témoignages que j'entends régulièrement et les femmes semblent soulagées de pouvoir le dire, en pleurer et faire sortir la rancune qu'elles gardent depuis à l'égard de leur compagnon ou mari et même parfois de la gent masculine en général. En faisant fi de la parole des hommes ou de leur silence, on mésestime leur influence. Cela est d'autant plus pernicieux que la discussion n'a pas lieu devant un tiers pouvant capter le chantage affectif qui se cache derrière la décision. Tout le monde se voile les yeux, c'est plus facile de dire que c'est le choix de la femme.

Il existe aussi des hommes qui souffrent en silence de ne pas avoir vu naître *leur* enfant. Quand sera-t-on capable d'entendre la douleur de ceux qui se sont sentis rejetés dans ce processus visant à interrompre une grossesse ? Qui peut reconnaître que l'avortement peut peser (lourdement parfois) sur la conscience d'hommes ? « Je me suis senti puni d'avoir été un homme »,

me disait ce jeune garçon de 23 ans : « Quand nous sommes allés au planning familial après avoir découvert que ma copine était enceinte, je me suis fait engueuler de ne pas m'être protégé. En fait, j'ai eu l'impression que les dames du planning me reprochaient d'avoir éjaculé ! » Il avait à l'époque 19 ans. Un tel accueil est insupportable, blesse la masculinité. Combien de temps allons-nous continuer à faire payer aux hommes le fait d'avoir un pénis ?

Oui, je sais, je ne perds pas de vue mon a b c du féminisme : il faut que la décision revienne uniquement à la femme parce que c'est son corps. Mais en pratique, un enfant ne se fait pas seul et ne peut pas s'assumer seul. Il s'inscrit dans une relation, dans une lignée, dans une société. En confiant la responsabilité morale uniquement aux femmes en amont avec la contraception et en aval avec l'avortement, on déresponsabilise les hommes, les familles, la société. « Pourquoi devrais-je me rendre solidaire du choix de mettre au monde un enfant ? Si c'est son choix, si on m'interdit de donner mon avis, si on ne nous encourage pas à exercer ensemble notre responsabilité d'homme et de femme face à la venue potentielle d'un enfant, pourquoi devrais-je en être le garant ? ». Le « droit de disposer de son corps » a fait de l'enfant la propriété de la femme, il l'a séparé de son père et de la société. Les femmes sont isolées, le lien social est coupé. Pourtant, foi de maman, l'entraide c'est vraiment nécessaire quand on connaît la tâche que c'est de mettre au monde un enfant et de l'élever : on a besoin de pouvoir compter sur les autres.

Le meilleur âge pour faire un enfant

« Moi je trouve que c'est hyperjeune pour avoir un enfant, c'est complètement irresponsable », se permet de rajouter Amélie qui revient sur le scénario de l'étudiante enceinte. C'est son opinion, après tout. La femme qui décide de « le garder » remet bien en cause d'une certaine manière le choix d'Amélie qui décide de l'éviter ou qui a peut-être même déjà interrompu le processus de vie qui avait commencé. Le « libre choix » en pratique est une provocation réciproque. Depuis que la grossesse est considérée comme un choix, les femmes s'observent les unes les autres et se critiquent allégrement : « Tu en penses quoi, toi, que Mathilde soit enceinte ? » Quand l'une avale consciencieusement sa pilule, elle affirme par là à ses copines que c'est le bon choix de ne pas avoir d'enfant maintenant. Et inversement pour celles, plus rares, qui laissent se développer la grossesse. Chacune se surveille, surveille les autres et se sait surveillée.

Personnellement, ça va faire dix ans que je me coltine le « Mais tu as eu tes enfants hyperjeune ! » Ici, une précision s'impose. De nos jours, le « hyperjeune » n'est pas réservé à la fillette de 12 ans issue des bidonvilles, devenue mère à la suite d'un viol et dont la maternité menace la santé. Pour ma part, j'étais majeure et très bien mariée quand les faits se sont produits. Le « hyperjeune » qualifie toutes les femmes occidentales devenues mères avant 25 ans. Après 25 ans, on supprime le « hyper » et on garde le « jeune ». Entre 30 et 35 ans, c'est tard mais dans les temps. La fameuse « horloge biologique » tourne, la pression se fait sentir. Puis, après 35 ans, on rajoute « hyper » à « tard » agrémenté d'un « Et alors, ça va, ce n'est pas trop crevant ? » (« Ma vieille » étant poliment sous-entendu).

À chaque âge son catalogue de réflexions. Faisant partie des « hyperjeunes », voici ma collection :

(Curieux) « Mais tu ne regrettas pas de n'avoir pas vécu ta jeunesse ? »

(Sportif) « Attends, pour toi c'est facile de récupérer ta ligne ! »

(Épicurien un rien sadique) « Eh bien nous, on a profité de la vie avant, on s'est fait plein de voyages et on est bien contents de les avoir eus tard ! »

(Philosophe type « les-voyages-forment-la-jeunesse ») « Je trouve ça dingue ! Moi quand j'étais jeune, je ne connaissais encore rien de la vie ! »

(Optimiste) « Ce sera la classe pour ton fils : tu te rends compte, tu passeras pour sa grande sœur quand il aura 18 ans ! »

(Career woman) « Attends, un enfant déstabilise tes études, tes choix professionnels : il vaut mieux le faire après ! »

(Stratégique) « Non mais c'est bien joué : tu fais tes enfants avant, tu te concentres sur ta carrière ensuite. »

(Dynamique) « T'as bien fait, au moins tu as encore plein d'énergie, c'est trop sympa pour tes enfants ! »

(Sans oublier le franc et direct) : « Tu ne regrettas pas, sincèrement ? »

Et puis, on n'échappe jamais au « Moi je ne pourrais jamais » auquel on aimerait avoir le cran de répondre : « Sauf qu'en l'occurrence, ce n'est pas toi qui es enceinte cocotte ! » Il ne faut pas être dupe, les réactions de l'entourage trahissent visiblement des projections personnelles, comme si chacune des femmes se voyait en la mère que l'autre devient, avec

crainte ou envie. Les hommes ne sont pas en reste et font vite le pont avec leur femme ou copine.

Les « mamans jeunes », les « mamans tard », les « mamans hypertard » ont elles aussi intégré la série d'affirmations approuvant ou désapprouvant leur choix. Il est vrai qu'on accorde actuellement une certaine tolérance pour celles qui auraient décidé de procréer entre 25 et 30 ans. Et encore, elles compromettent fortement leur carrière, dit-on. Comment seront-elles capables de la mener de front en pleine création familiale ? Certaines font des concessions, d'autres préfèrent effectuer un changement professionnel pour se soulager d'une pression entretenue autant par le rythme que par les remarques désobligeantes sur la manière dont elles conduisent leur vie de femme, de compagne, de mère.

L'enfant projet ou le retour de la mère parfaite

Quand on choisit d'être mère, il faut être à la hauteur. Le droit à l'avortement a fait de l'enfant le fruit d'une volonté individuelle : avoir un enfant devient un projet parmi d'autres. Il convient maintenant de le réussir ! « Réussir son bébé », comme le scandait une affiche publicitaire d'un magasin de puériculture, c'est devenu le nouvel impératif. Ah mais voilà, c'est l'élément de discernement que je cherchais pour décider de l'issue de la grossesse : « Serai-je une bonne mère pour cet enfant ? » C'est la question à laquelle il faut se soumettre avant de procréer, c'est-à-dire : « Serai-je capable de lui offrir le meilleur, serai-je à la hauteur de la tâche ? »

Nous avons été éduqués de telle sorte que nous avons parfaitement intériorisé les conditions dans lesquelles les parents vont pouvoir remplir convenablement leur tâche : il faut avoir terminé ses études, avoir un travail (en contrat à

durée indéterminée), un logement assez grand, un couple stable. Inutile de préciser qu'avec de telles conditions, le projet parental se repousse, et se repousse tellement que lorsqu'on a enfin le job de ses rêves, la chambre pour le bébé et un mec qui commence doucement à s'ouvrir à la possibilité de devenir père, on a dépassé largement les 35 ans, âge auquel la fertilité des femmes est en chute libre ! Mais bon, ce n'est pas grave : il existe les procréations médicalement assistées et même des femmes pouvant porter à notre place notre bébé ! Donc, l'horloge biologique impose de moins en moins son rythme.

Ce qui compte, c'est l'argent. Pour rendre un enfant heureux, il faut posséder de l'argent pour pouvoir lui offrir tout ce dont il a besoin ou envie, les deux se confondant allégrement. L'enfant coûte d'autant plus cher aujourd'hui que les réseaux de solidarité sont coupés : c'est l'enfant de ses parents et non plus de la communauté. Les parents peuvent beaucoup moins compter sur l'échange de services, de vêtements, de jouets, de mobilier : chacun s'occupe des siens ! Dans cette perspective, l'enfant représente un coût financier considérable. Le cocktail est explosif entre d'une part les valeurs de la société dans laquelle nous avons grandi, individualiste (« Tu ne peux compter que sur toi-même ») et matérialiste (« L'argent est une condition au bonheur »), et d'autre part les droits des femmes qui nous sont inculqués transformant l'enfant en choix. La pression sur les mères est immense, elles sont prises en étau.

Le pire, c'est que cette pression n'est pas maintenue par une institution extérieure, religieuse ou étatique. Ce sont les femmes elles-mêmes qui se l'imposent.

C'est à New York que j'ai rencontré les prototypes les plus sophistiqués de « mères parfaites ». Dans les parcs, on les appelle les « *helicopter mum* » car elles passent leur temps à

tourner autour de leur gamin, ne le lâchant pas d'une semelle. Dans leur voiture (ou celle de leur chauffeur), on les appelle les « *hockey mum* » qui, à force de conduire leurs enfants à leurs multiples activités, ont transformé leur emploi du temps en agenda de ministre. Elles font tout, elles donnent tout, pour que leur enfant réussisse dans la vie. Mais derrière cette course effrénée à la perfection, l'enfant est devenu un faire-valoir : on se rassure, on se prouve à soi-même qu'on est quelqu'un de bien. La pression sur l'enfant est considérable, la pression sur les mères intenable. C'est le retour de bâton du droit à l'avortement.

Quand on veut et qu'on n'a pas

Si la femme enceinte provoque chez les autres des discussions enflammées concernant le meilleur moment pour faire un enfant, celles qui n'en ont pas ne sont pas épargnées ! Bien au contraire, les femmes volontairement sans enfants sont vite taxées d'« égoïstes ». Le fait de présumer que la maternité est le produit d'un choix volontaire fait finalement le nid d'un jugement sévère. « Ne pas avoir d'enfants, c'est manquer son accomplissement de femme », peut-on entendre dans les discussions informelles sur le sujet. Le droit à la contraception et à l'avortement a fait de la maternité une réalisation personnelle : en plus d'être un choix, être mère doit être désormais synonyme de bonheur.

A-t-on jamais autant valorisé la maternité que depuis qu'il est permis de l'éviter ? C'est tout le paradoxe : un choix supposé individuel a viré vers un impératif universel. Si on peut, c'est alors un « must ». Les femmes « accomplies par la maternité » ne se privent pas d'afficher à outrance leur épanouissement sur les réseaux sociaux ou, pour les plus

célèbres d'entre elles, dans les magazines féminins. Parfois, je me demande si ce besoin d'étaler son bonheur familial aux yeux de tous au travers de la publication de photos personnelles n'est pas exacerbé par la volonté de se rassurer dans son choix d'avoir gardé son bébé. L'avantage des photos, contrairement à la vidéo, c'est qu'on peut les sélectionner, les retoucher et surtout : elles sont silencieuses ! La maternité s'exhibe sur papier glacé : tout est propre et beau dans ce monde enchanté. Une image aux antipodes de la réalité.

« Ça fait des mois que j'essaye d'avoir un enfant, je n'y arrive pas. Je suis complètement désespérée. Je ne sais pas ce qui cloche chez moi : pourquoi est-ce que je n'y ai pas droit ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? » Nina, 29 ans, est obsédée par son désir d'enfant et souffre terriblement qu'il ne soit pas assouvi. « Pendant des années, j'ai tout fait pour ne pas en avoir et maintenant que j'en veux, ça ne vient pas ! Je ne comprends pas, je refais le film de ma vie pour trouver une réponse, j'ai besoin de trouver une raison mais le médecin n'en voit aucune : ça me rend dingue ! » L'infertilité est extrêmement douloureuse pour les filles de ma génération qui veulent avoir un enfant. Je dis « les filles » parce que si l'enfant tarde à venir, c'est bien évidemment leur faute : au XX^e siècle, l'enfant, c'est plus que jamais une affaire de femmes... On leur a fait croire qu'elles pouvaient être des dieux donc maintenant, elles se sentent responsables de tout !

Capricieuses ? Nina l'est. Mais qu'est-ce qu'elle y peut ? Ce n'est pas elle qui battait le pavé en tenant une pancarte où l'on pouvait lire : « Un enfant, si je veux, quand je veux ! » Nina ne s'est pas battue pour avoir le droit à la contraception et à l'avortement. Elle a simplement grandi dans l'idée que quand on veut, on peut. L'impérialisme du désir est si absolu de nos jours qu'il semble, à première vue, incongru de le discuter.

Pourquoi frustrer le désir d'enfant quand des techniques médicalement assistées existent et que, si besoin est, des femmes peuvent mettre à disposition leur corps pour que se développe l'enfant d'une autre ? Les procréations médicalement assistées et la gestation pour/par autrui semblent légitimes depuis que l'enfant est transformé en choix, depuis que ce choix est synonyme de bonheur : au nom de quoi le refuser à quelqu'un ?

« Un enfant, si je veux, quand je veux ! » ce sont les procréations médicalement assistées et la gestation pour autrui qui réalisent ce slogan. Sans le féminisme combattant pour le droit à l'avortement et la contraception, le raisonnement idéologique de la « gestation pour autrui » n'aurait pas été possible. Il a donné ses armes et ses outils à une logique libérale incontrôlable. Pour en arriver là, il a fallu opposer puis détacher le corps de l'esprit, dénigrer les expériences charnelles au profit de l'expression toute puissante de la volonté. En réduisant la reproduction à son caractère animal, niant l'expérience humaine et spirituelle qu'elle porte en germe et peut devenir. Elle a perdu son caractère sacré. Le corps n'est plus qu'une chose extérieure à la personne. Morcelé, il peut désormais se prêter, s'acheter, se louer ou se vendre en pièces détachées et services selon les besoins. Les femmes sortent ainsi de la reproduction pour entrer dans un rapport de production, au risque de voir l'exploitation du corps legitimé, généralisé et institué. L'aboutissement de ce féminisme qui est passé à côté de l'essentiel se retourne aujourd'hui en premier contre les femmes elles-mêmes : la fascinante victoire de la volonté laisse entrevoir un monde déshumanisé où la valeur d'une personne ne dépend que de son utilité.

VIII

Retour des stéréotypes de genre au temps de l'égalité

« L'orientation se décide en pleine quête d'identité sexuelle, d'où des choix professionnels souvent stéréotypés. »

Najat Vallaud-Belkacem, ministre de l'Éducation nationale, 2015.

« Pour être confirmé dans mon identité, je dépend entièrement des autres. »

Hannah Arendt

« C'est bon, *no comment* les gars : on a clairement cédé à la pression commerciale. Mais ne faites pas trop vos malins, vous verrez bien quand vous aurez des gosses ! » Une bière dans une main, une cigarette dans l'autre, Aurélie devance les commentaires de ses copains. Lucas, son fils de 4 ans, vient de débouler dans le salon déguisé en Spider-Man. « À l'attaque ! » hurle son ami Tom qui le poursuit armé d'une épée de chevalier, sa cape volant derrière lui. Les deux garçons courent dans tous les sens, crient, se battent devant les amis d'Aurélie plutôt amusés par la joyeuse scène. « Ça suffit ! » crie le père de Tom. « Filez dans votre chambre maintenant et ne revenez plus », tente-t-il de conclure. Mais les enfants continuent de sauter sur les canapés, bousculant au passage les invités.

Il est 21 heures, on est samedi soir. « Bon, on leur met un film, non ? » se demandent les parents. « Ouais, un film ! *La Reine des neiges* ! Allez, s'il vous plaît ! » s'exclament Juliette et Chloé, les grandes sœurs de deux ans leurs aînées. À l'appel de la télé, elles viennent de rappliquer une couronne de fausses pierres précieuses plantée sur la tête, des tatouages éphémères plein les bras, délaissant les petits élastiques arc-en-ciel avec lesquels elles fabriquaient des bracelets pourtant si sagement. « Non ! *Kung Fu Panda* ! On veut regarder *Kung Fu Panda* ! » crient les deux garçons. Après une bière ou plus, les négociations sont par principe perdues d'avance. Pas la peine d'essayer de faire genre « J'ai de l'autorité », ils vont gagner. On finit donc par leur montrer sur des tablettes différentes le film de « filles » et celui de « garçons » pour avoir la paix, enfin.

L'impossible mission

La scène est terriblement cliché, elle frise la caricature. Pardonnez-nous Simone d'avoir ainsi péché ! Vous n'avez pas eu d'enfants, vous ne pouvez pas comprendre comme il est difficile de détacher nos enfants de ces stéréotypes ridicules. Ce n'est pas faute d'avoir essayé ! On vous a lue avant d'avoir nos enfants, on partage vos idées. Mais là, dans la pratique, ça coince un peu.

Malgré les poupées offertes à nos garçons, les voitures à nos filles, rien n'y fait : les enfants en maternelle restent pour la majorité fascinés par les déguisements de princesses et chevaliers, par les robes à paillettes et les costumes moulants des Batman, Superman, Spider-Man et tous les autres « Men ». Même en n'ayant pas la télévision, on ne peut pas y échapper. Vous avez façonné nos idées, mais, confrontées à la réalité, elles disparaissent dans un nuage de fumée de cigarette (la baguette magique des mamans qui annule les bons principes) : « Je laisse tomber ! Ça lui fait tellement plaisir à ma fille ce déguisement de Cendrillon ! »

On a même offert des Lego à nos filles que la marque a spécialement conçus pour elles afin qu'elles développent leurs facultés d'abstraction et de repérage dans l'espace. Il faut, nous en sommes conscients, qu'elles aient les mêmes chances que nos garçons d'intégrer les écoles d'ingénieurs. Mais je dois quand même vous avouer, Simone, que je suis restée dubitative quelques instants devant le choix de modèles de yachts, manèges à poneys et autres bars à cocktails aux briques vert pâle, roses et blanches : féministes les Lego ou formidable coup marketing ? Personnellement, je pencherais plutôt pour la deuxième option et je ne crois pas prendre un grand risque en suspectant les intentions mercantiles de ces grands magasins de jouets à l'organisation ultrastéréotypée : rayon bleu pour les

garçons, rayon rose pour les filles et rayon vert pour les autres !

Ne me dites pas qu'ils sont « réacs », ils ont juste compris qu'ils décupleraient leurs ventes.

À notre époque, on avait une grosse caisse de Lego familiale et on y jouait pendant des heures entre frères et sœurs. On ne faisait pas de différence, on construisait des mondes en commun. Eh bien maintenant, c'est fini. Les jouets ne se partagent plus entre filles et garçons tant ils sont « sexo-différenciés ». Mon fils a les siens, ultrasophistiqués et techniques, qu'il construit puis expose. « Maman, si je les détruis, je ne vais plus pouvoir les refaire, je vais perdre toutes les pièces », m'explique-t-il pour me consoler de la déprime que la vue de cette collection de jouets qui ne sont plus réutilisés provoque en moi. C'est que ça coûte un bras en plus ! Les « jouets sexo-différenciés », c'est la ruine assurée des familles. Quant à ceux de ma fille, les pièces sont éparpillées dans toute sa chambre. Ce n'est que la nuit, en marchant pieds nus sur une de ses petites briques coincées entre les lattes du parquet que je me rappelle douloureusement la naïveté de mon élan féministe : « Repérage dans l'espace mon œil, vive les filles qui jouent à la femme de ménage ! » Oups, pardon. Ce n'est qu'une simple rechute nocturne. Au petit matin, je redeviendrai féministe, promis.

Alors, c'est quoi ? Une fille ou un garçon ?

J'en rajoute une couche avec les vêtements ou ce n'est pas nécessaire ? Parce que c'est un sujet bien plus préoccupant que les déguisements et les jouets, croyez-moi ! Les habits de votre fils aîné ne vont évidemment pas à votre fille cadette, même pour les chaussettes, c'est pour vous dire ! Aujourd'hui, si on

ne connaît pas le sexe de son enfant avant sa naissance, on ne peut pas lui acheter la moindre fringue. Impossible ! Mais dès l'instant où, lors de l'échographie du deuxième trimestre, le sexe de l'enfant est révélé, la machine s'emballe : du papier peint de la chambre d'enfant à la couleur de la poussette, tout est décidé en fonction de son sexe. Ah, si j'étais ministre du Droit des femmes en charge de l'égalité, je commencerais par interdire aux médecins de dévoiler le sexe du bébé aux parents pour retarder un tant soit peu la différence de traitement entre fille et garçon !

C'est tout de même curieux : après un demi-siècle de féminisme qui défend l'égalité par-dessus tout au nom du fait qu'hommes et femmes ne seraient fondamentalement pas différents, la volonté d'afficher très clairement à quel genre les bébés appartiennent n'a jamais été aussi importante ! D'un côté, nous sommes une génération qui ne supporte pas le moindre propos différenciant les filles des garçons, et de l'autre, nous n'avons qu'une question à la bouche devant une femme enceinte : « Alors, c'est quoi ? », question qui sous-entend avec ce « quoi » qu'appartenir au genre humain ne confère aucune identité. On dit « C'est une fille ! » ou « C'est un garçon ! ». On dit « Je ne sais pas » quand on n'a volontairement pas demandé et la personne en face répond : « Ah oui ? Tu n'es pas curieuse de savoir ? » Élever une fille ou un garçon, ce n'est définitivement pas pareil, se disent les gens.

Paradoxal, non ? J'oserais même dire, un peu schizophrène, vous ne trouvez pas ? Qu'est-ce qui nous prend de rejeter la différence entre les sexes tout en la nourrissant ? Sommes-nous, comme nous le croyons, uniquement gouvernés par une force économique extérieure qui nous pousse à la consommation malgré nos principes ? Ce doit être les

Américains, c'est sûr ! Sommes-nous la cible d'un complot réactionnaire et naturaliste nous forçant, par le biais de l'économie, à souscrire aux stéréotypes de genre que notre société gréco-judéo-chrétienne a façonnés ? Ou alors serait-ce le décalage entre les idées féministes et la réalité qui aurait formé une brèche dans laquelle se sont engouffrées l'économie capitaliste et la pensée naturaliste ? Les idées féministes nous auraient-elles fait perdre le contact avec la réalité à ce point ? Reprenons les faits un à un et essayons de comprendre leur raison d'être.

Dis papa, est-ce que tu m'aimes ?

« Est-ce que maman porte des robes à paillettes, elle ? Non, les femmes aujourd'hui elles portent des... ? Des... ? Des jeans ! Alors tu vas te changer et mettre le tien. Quoi ? J'en ai mis une l'autre soir ? Ah, mais ce n'est pas pareil, ça, ma chérie. C'était pour aller en boîte, euh, au bal, un grand bal ! Un jour toi aussi tu iras au bal avec tes amis, mais là, on va au supermarché, donc si tu peux aller te changer maintenant, ce serait bien... », disent les jeunes mères d'une douce et belle voix pour masquer comme elles peuvent leur agacement et se faire comprendre par la petite princesse en face d'elles.

Dans le fond, qu'est-ce qu'elle attend la fille de 5 ans qui déboule avec sa robe rose bonbon dans le salon ? Est-ce que ses parents se sont au moins posé la question ? Derrière cet accoutrement ridicule, elle désire secrètement une seule et unique chose ; la même d'ailleurs que sa mère quand celle-ci s'habille pour sortir. Elle cherche le regard. Le regard de qui ? Elle cherche le regard de l'homme de sa vie, son père en l'occurrence, ou de celui qui le remplace symboliquement dans ce rôle. C'est de lui qu'elle attend une reconnaissance.

Les paroles du père résonnent différemment parce qu'il représente le pôle extérieur et sort l'enfant de la relation fusionnelle qu'il entretient avec sa mère. Elle veut qu'il lève les yeux de son portable et qu'il lui dise : « Comme tu es belle ma princesse ! Un jour tu seras reine ! Les princes des royaumes aux alentours vont vouloir affronter tous les dangers pour te conquérir ! » Ce qui signifie en langage psychologique : « Tu es une personne unique, tu as une responsabilité à exercer dans la société, tu mérites qu'on se batte pour toi, tu mérites d'être aimée pour ce que tu es. » Derrière le déguisement se cache un enjeu fondamental : la confirmation de son identité.

Au lieu d'y répondre, les bobos se confondent en excuses auprès de leurs amis, gênés par la mise en scène. Mais si Juliette, Chloé et leurs habits de princesse n'obtiennent pas leur réponse, la question va rester en suspens : suis-je aimable ? En grandissant, elles risquent de chercher leur réponse ailleurs en se mettant sous le regard des autres hommes, en voulant ramener à elles les projecteurs. Ce qu'elles risquent, c'est de rester bloquées dans cette étape de leur développement psycho-affectif. Et elles sont nombreuses, de plus en plus nombreuses, à jouer les lolitas dans la cour de récréation, idolâtrant dès à présent les Violetta, Nabilla, Zahia et autres starlettes en « a » qui incarnent cette quête du regard, ce besoin irrépressible de se mettre sous le feu des projecteurs pour tenter d'apaiser l'angoissante question existentielle : suis-je une femme aimable ?

Et à l'adolescence, ça continue. La question revient avec beaucoup plus d'insistance. Cette fois-ci, ce n'est plus du père mais des garçons de leur âge qu'elles attendent la réponse au travers de la relation amoureuse et de l'attraction sexuelle qu'elles tentent de susciter. Alors que les stéréotypes de genre

n'étaient pendant l'enfance qu'une simple manière d'exprimer une angoisse existentielle, les jeunes filles n'arrivent plus à s'en débarrasser en grandissant. Il aurait fallu une simple réponse pour apaiser cette inquiétude mais beaucoup de pères brillent par leur absence et ce, même quand ils sont présents physiquement. Merci papa !

En quête de confirmation

Pour Lucas et Tom déguisés ce soir-là en Spider-Man et en chevalier, c'est la même chose. Mais le père les envoie dans leur chambre sans s'interroger sur la raison pour laquelle les deux garçons ont décidé de débarquer armés devant tous les invités, sans tenter de les rejoindre dans leur jeu pour les défier, sans les féliciter pour leur courage et leur bravoure, sans leur dire : « Waouh, comme vous êtes forts, je sais maintenant qui j'appellerai pour m'aider à sauver le monde des méchants ! » ; transcription psychologique : « On a besoin de toi, tu es capable de protéger les plus faibles, tu es un gars bien, tu mérites d'être aimé pour ce que tu es. »

J'ai un mini-Spider-Man chez moi. Enfin, il est plutôt du genre chevalier malgré la paire d'ailes de fées qu'il se colle parfois dans le dos, trouvaille de la caisse à déguisements familiale (on ne peut pas mélanger les Lego mais les déguisements ça passe encore, ouf). Sa participation langagière aux discussions familiales se résume à ces quelques affirmations : « C'est moi le plus fort ! », « Je vais gagner la course ! », « Je vais taper les méchants », « Mon papa c'est le plus fort ! » et « Nous, on est les mecs » en prenant son grand frère par l'épaule. Du haut de ses 3 ans, il est du genre à aller chercher une deuxième épée dans sa chambre pour la lancer à son père avant de lui hurler un « À l'attaque ! » pour la plus

grande joie de mes voisins. Mais d'où me vient ce minimacho ?

Dois-je me vexer qu'il ne dise pas que sa mère est la plus forte ? Dois-je m'inquiéter qu'il associe la masculinité avec la force ? Est-ce la confirmation naturelle que les femmes sont le sexe faible, la vérité sortant de la bouche des enfants ? Avons-nous véhiculé malgré tous nos efforts – et Dieu sait qu'on en fait, dans le genre couple moderne, on est bons – des stéréotypes déjà intégrés par notre enfant ? Ou alors, peut-être veut-il juste réconforter son père ? Toutes ces idées, ce sont des projections d'adultes sur des jeux d'enfants. Mon fils veut être confirmé dans son identité et pour que la réponse de son père qu'il attend, que dis-je, qu'il provoque, ait une valeur à ses yeux, il faut que son père soit le plus fort ! Il attend la confirmation de son identité d'une personne confirmée. Il ne l'a pas demandée de son grand frère, il la veut de son père, l'homme par excellence depuis ses quatre-vingt-dix centimètres.

Bon, du coup ça ne marche pas sur du long terme, l'enfant en grandissant porte un regard différent sur son paternel. Malgré ce que dit sa mère dont les sentiments pour son père la maintiennent durablement dans l'illusion, son papa n'est pas tout à fait le plus fort dans la réalité. Il va donc falloir la chercher ailleurs, sa confirmation. C'est d'ailleurs très intéressant de retrouver ce besoin et sa réponse chez les catholiques par exemple, au travers du sacrement de la « confirmation » qui désigne bien comme son nom l'indique cette étape initiatique qui consiste à consolider l'identité chrétienne ou chez les juifs, la bar-mitsva célébrant aussi la reconnaissance de la capacité à suivre les commandements. Pour faire court, après leur père terrestre qu'ils ont provoqué

petit comme ils ont pu pour obtenir leur reconnaissance, ils se tournent vers Dieu. Rien que ça.

Le gentil garçon versus le macho

On peut dire que mon fils est un vrai petit garçon. Je dis ça parce que c'est comme ça qu'on dit de nos jours quand son enfant aime la compétition, se bagarrer et prendre des risques. Pire, quand son petit aime déjà les femmes, les jolies femmes, et les embrasse vigoureusement ! Il faut savoir que le « vrai mec » est un concept à part entière dans notre société ultraféminisée où les valeurs attribuées traditionnellement au féminin (à tort d'ailleurs, je pense) telles que la douceur, le compromis, la conciliation, la coopération, etc. sont privilégiées dans l'éducation donnée aux enfants. Il faut s'asseoir gentillement sur une chaise et écouter la maîtresse.

On dit « il est turbulent » et « je n'en peux plus » pour tout garçon débordant d'énergie et d'agressivité. Les consoles de jeux sont devenues le palliatif indispensable pour les faire tenir en place. La mode est au « gentil garçon », pas au « vrai garçon ». Le gentil garçon, c'est celui qui veut plaire en se conformant à ce que l'on attend de lui. C'est celui qui fait tout bien comme il faut, qui n'use pas de la force et agit dans le respect des autres. C'est bien d'être gentil. Mais ça ne vend pas du rêve. Quant au macho, c'est le mal absolu. Et en même temps, c'est aussi un-peu-quand-même-parfois le mâle absolu ! Mais c'est un secret.

Enfin, ça c'était avant qu'un livre n'émoustille une centaine de millions de femmes du monde occidental en contant l'histoire à coucher dehors d'un beau milliardaire donnant des fessées à une étudiante ingénue. *Cinquante Nuances de Grey* a trahi les femmes postmodernes. Celles qui font de leur mari et

de leur fils des « gentils garçons » sont excitées par qui ? Un « *bad boy* », égoïste, odieux, imbu de sa personne, violent mais musclé ! Quant aux hommes, ils me confient dans mon cabinet consommer en abondance des images pornographiques où les femmes sont dominées et humiliées, des images qui affirment la puissance, la force et le pouvoir de l'homme sur la femme. La pornographie pour les femmes et pour les hommes est devenue un exutoire du désir interdit : celui de se laisser dominer et de dominer.

Rien de plus évident dans une société où la mixité et la parité déstabilisent les rapports, inversant le « sexe faible » en fort. Plus l'homme se sent menacé dans sa « virilité » et moins il a d'espace pour le dire et l'exprimer, plus il cherche à asseoir sa supériorité par une sexualité violente et avilissante envers les femmes. Ainsi, certains gentils garçons, copains attentionnés et parfaits maris s'adonnent à un plaisir sexuel aux antipodes de l'homme moderne qu'on leur demande d'être, à l'antimacho qu'ils tentent de paraître.

Derrière la vitrine de la femme libérée et de l'homme moderne se rejouent dans l'intimité sexuelle les représentations du masculin (puissant et fort) et du féminin (soumis et docile) pourtant décriées socialement. Et si l'engouement est tel pour les pratiques mettant en scène un homme tyrannique et une femme captivée, c'est qu'il est l'expression d'une revanche ou d'une concession quand extérieurement les femmes semblent emporter la lutte pour le pouvoir. Autrement dit, cet afflux de violence est l'expression d'une crise profonde du rapport de pouvoir entre hommes et femmes qui a été déstabilisé au cours de la libération sexuelle. Le rapport hiérarchique vertical de l'homme vers la femme a effectivement été refusé au profit d'une égalité entre les individus. Les femmes ont changé leur situation de

subordonnées à coups de droits : droit de travailler, droit d'ouvrir un compte bancaire, droit de disposer de leur corps (par l'accès à la contraception et à l'avortement), etc. Il fallait gagner cette indépendance pour sortir de l'état infantilisant dans lequel les hommes les maintenaient. Mais ce féminisme égalitariste qui pense la relation entre l'homme et la femme en termes de « rapport de pouvoir » et de « lutte » a exacerbé la violence par une démonstration de force posant homme et femme l'un contre l'autre.

Il y a de quoi être perdu quand on est un homme de ma génération ! Entre le « gentil garçon » et le « macho », n'y aurait-il pas une autre manière d'être soi ?

Si les stéréotypes construisent les enfants à des moments précis de leur développement psycho-affectif, ils peuvent être emprisonnats, dégradants, aliénants si on ne s'en débarrasse pas après coup. Si l'on essaye de les détruire ou de les nier dans la petite enfance, on risque de retrouver chez les adultes un questionnement identitaire qui n'aura pas pu être joué, qui n'aura pas pu être écouté, qui n'aura pas pu obtenir une réponse. Ils sont nécessaires pour s'en défaire, pour devenir ce que nous sommes.

Les stéréotypes : le temps du grand ménage !

Quand j'étais petite, je voulais être femme de ménage et je jouais à la femme de ménage. C'est à cause de *Mary Poppins* : ce film a bouleversé mon enfance, d'un claquement de doigts elle arrive à mettre de l'ordre et dans la joie ! Eh bien, au final, j'ai fait des études universitaires suffisamment poussées pour avoir de l'urticaire lorsque je passe devant les chariots de ménage qui se vendent au rayon « jeux d'imitation » pour les gamines de 3 à 6 ans. J'ai donc bon espoir que ma fille ne

devienne pas forcément Pocahontas, quoique je l'aime bien, cette héroïne. C'est même ma préférée. Je me demande d'ailleurs si ma fille ne l'a pas inconsciemment choisie pour me plaire ou plaire à son père à qui je plais... Bref, ce que je veux dire, c'est que ce qui se joue en maternelle, ce n'est pas l'avenir professionnel de l'enfant. Les jeux dits « d'imitation et d'imagination » qui reposent sur les rôles clichés de la femme et de l'homme ne sont que des « codes d'expression », c'est-à-dire qu'ils permettent d'extérioriser leurs angoisses pour répondre à des questions existentielles.

Et il y a une série d'histoires qui sont profondément insupportables : « Maman est dans la cuisine pendant que papa regarde la télévision » n'a aucune utilité pour le développement psycho-affectif. En fait, on a besoin de faire un grand ménage. Tout n'est pas à jeter, il faut juste trier. Là, je suis désolée mais c'est encore la mère de famille qui parle : quand on range une chambre d'enfant, on se met à quatre pattes et on trie chaque jouet, chaque livre sans tout mettre à la poubelle, même si ce serait tellement plus simple. On y trouve des choses cassées, démodées, inutilisées, sales, mais il faut prendre les objets un à un pour décider de leur destin. Parfois, certaines choses nous semblent à nous, adultes, stupides. On voudrait les jeter mais les enfants ne veulent pas, ils peuvent les aimer. Et puis, il y a des livres qui rappellent des souvenirs et même si on trouve les textes de *Martine* pas très pertinents et que ces petites culottes partout nous effrayent sur les pulsions sexuelles de l'illustrateur, l'album peut tout à fait avoir sa place dans une chambre d'enfant.

À l'adolescence, rebelote, les stéréotypes refont surface et pour les mêmes raisons : la quête identitaire. Ce qui est gênant, c'est quand ce sont les adultes qui devancent et expriment les stéréotypes : « Les filles sont faites pour exercer des métiers

tournés vers le soin des personnes » et « Les hommes sont faits pour gouverner nos sociétés » ou « Les filles sont surtout romantiques » et « Les garçons ne pensent qu'au sexe ». Après, si vous voulez être détestés par les 14-17 ans, c'est très efficace. Ils ne supportent pas qu'on leur impose des schémas préconçus, à raison. Eux, en revanche, ils peuvent le dire sans se détester ensuite.

Si je demande par exemple à chacun de mes élèves d'associer spontanément un mot quand j'écris au tableau « amour », les filles devant répondre sur un Post-it orange, les garçons sur un Post-it jaune, le résultat est flagrant : chacun colle parfaitement aux clichés de la manière dont filles et garçons appréhendent l'amour. Ce qui est ensuite intéressant, c'est de les faire parler là-dessus : pourquoi les filles et les garçons n'ont-ils pas écrit la même chose ? Ils vous l'expliquent, si vous le leur demandez. Au lieu de faire le travail à leur place, il semble plus judicieux de les faire expérimenter les choses pour les rejoindre dans leur expérience de vie et les inviter ensuite à s'affranchir de ces schémas qui nous empêchent d'exprimer ce qui nous habite, qui nous empêchent de devenir ce que nous sommes.

À force de belles idées sur l'égalité entre les hommes et les femmes, nous sommes tombés dans l'égalitarisme idéologique. Ce souci d'indifférencier le traitement fait aux garçons et aux filles en espérant que la culture et l'éducation puissent les libérer de ces modèles oppressants a tout faux et est devenu lui-même oppressant. Le contraire est arrivé, on les a angoissés ; ils n'ont jamais été autant aliénés à leur caricature. En cette période de trouble dans le genre, les féministes sont inquiètes face à la persistance des stéréotypes dans les cours de récréation et les parents le sont face aux changements de société et à leur impact sur le devenir de leurs

enfants. Plus les féministes déconstruisent l'éducation sexo-différenciée, plus les parents jouent à la poupée, habillant leurs enfants de la tête aux pieds comme « une fille » ou comme « un garçon » pour ne confondre personne. Plus on interdit aux garçons d'exprimer leur force et leur agressivité, plus ils se défoulement virtuellement de manière encore plus violente. Moins on complimente les petites filles sous prétexte de ne pas les enfermer dans le rôle de la princesse, plus elles vont chercher à être sous le feu des projecteurs et vouloir correspondre aux Barbie avec lesquelles les hommes aiment jouer. Et si, tout simplement, on laissait aux enfants et aux adolescents la possibilité de faire sortir leurs angoisses quand elles viennent, c'est-à-dire à des moments précis de leur existence, pour leur permettre de les dépasser ?

Depuis plusieurs années, j'emmène une centaine de filles, élèves de seconde d'un grand lycée parisien, pendant quatre jours à l'extérieur de la ville. Au programme, je leur propose des ateliers pour renforcer l'estime, la confiance et l'affirmation de soi. Les garçons partent ailleurs, un autre parcours leur est proposé. À 15 ans, la majorité des filles ont une question en tête : suis-je belle ? C'est la petite princesse de 4 ans qui refait surface. Eh bien, ne jugeons pas leur interrogation, mais permettons-leur de trouver une réponse adaptée pour qu'elles puissent sortir de ce questionnement narcissique, s'ouvrir au monde extérieur, prendre place dans la société. Écouter les inquiétudes, ne pas les juger mais les accompagner pour que les filles soient capables de s'affranchir de ces stéréotypes aliénants. Une fois qu'elles ont la réponse à leur question, elles n'en ont plus besoin. C'est une stratégie gagnante.

IX

Parent copain, parent absent

« Alors on commence par quoi ? Les pétards ou les capotes ?

– Ne me tape pas une crise pour quelques malheureux pétards alors que t'en fumes tous les soirs dans ta chambre, quand même !

– Pardon ? Mais j'ai quarante ans, moi, madame ! J'ai mon bac, j'ai ma maîtrise d'archi. Alors quand tu auras tout ça, peut-être qu'on pourra en reparler. Si je te chope encore une fois avec ça à la maison, tu sais quoi ? Tu vires, tu vas vivre chez ton père, OK ?

– T'attends que ça toi, de toute manière, que j'aille vivre chez mon père. Que je me casse, comme ça tu pourras t'éclater comme une ado ! Parce que t'es jalouse de moi, ouais, t'es jalouse de moi ! Tu te fais tellement chier depuis quarante ans que t'es même pas capable de trouver un autre mec que papa ! »

Lola et sa mère (Sophie Marceau) dans *LOL* de Lisa Azuelos, 2009.

« La naissance des enfants, c'est la mort des parents. »

Hegel.

« Il y avait là, sur mon bureau, un préservatif déposé par mon père. Voilà, mon éducation sexuelle se résume à une capote. J'avais 15 ans. » Rien de tel pour accompagner le passage de la puberté, le préservatif offre de telles perspectives d'avenir ! Jérôme, que je rencontre dans le cadre de mes consultations, en a encore la gorge serrée : « Ce jour-là, j'ai pleuré, seul, dans ma chambre. C'est tout ce qu'il avait à me dire ? » Il ne voulait pas s'immiscer dans la vie intime de son fils, par pudeur. Son père l'a laissé seul avec cet objet pour indice. « Être un homme », c'est donc avoir des rapports sexuels ? « Être un homme », c'est se protéger de l'autre ? « Être un homme », c'est faire les choses proprement, prudemment ? « Être un homme », c'est retenir au bout d'un petit réservoir ce qu'on voulait donner, pour le jeter ensuite ? Le passage initiatique de l'enfance à l'âge adulte n'a pas été pour Jérôme exactement du même acabit que la légende du lion à tuer chez les Masaïs ! Il n'y a eu ni combat à mener ni défis à relever. Un seul message de ses parents : « Protège-toi. »

Je questionne malgré tout Jérôme, on ne sait jamais : « Quand est-ce alors que votre père vous a dit : tu es un homme mon fils, je suis fier de toi ? », car je voudrais m'assurer qu'il y a eu au moins quelques paroles pour le lancer dans la vie. « Jamais ! Je pense qu'il doit bien l'être un peu quand même, mais mon père, vous savez, c'est un homme pudique : il n'est pas du genre à exprimer ce qu'il ressent, et pour qui que ce soit d'ailleurs ! » Pas étonnant que Jérôme n'arrive pas à se déployer professionnellement et sur le plan relationnel malgré ses 28 ans ! Les questions « qui suis-je ? », « où vais-je ? » et « quel est le sens de ma vie ? » n'ont pas obtenu du morceau de latex les réponses qu'elles souhaitaient, la parole du père a manqué.

Papa pote, maman pilule

Pour Jean, c'est le contraire : son père en a trop parlé. Enfin, il a trop parlé de lui surtout. « Papa, franchement, arrête de me parler de cul tout le temps ! Je n'ai pas envie de savoir ce que tu fais avec maman, je n'ai pas envie de savoir ce que tu as fait avant : fous-moi la paix ! » a voulu lui dire Jean à maintes reprises mais sans jamais vraiment oser le faire. Je n'ai pas été surprise d'apprendre que dans la famille de son père régnait le même silence que dans celle de Jérôme, mais sans le cadeau de bienvenue dans la vie d'adulte : le préservatif. Chez lui, la sexualité était une chose inexistante socialement, on n'en parlait pas. Ce silence était pesant. Il était donc hors de question de reproduire le même schéma : « Pas de tabous chez nous ! » Il n'a pas été le seul séduit par l'idée. Elle a fait fureur chez les soixante-huitards et souvent causé des ravages chez leurs enfants.

En s'épanchant sur son intimité sexuelle dans le cadre familial, la relation peut prendre une tournure incestueuse. Ce déballage, ce besoin de « se raconter », voire de se vanter sont autant de tentatives pour sortir de ce statut de père afin de se glisser dans la peau de l'ami, du confident. C'est vrai, « être père » instaure une distance avec sa femme en faisant sortir le couple de la fusion. « Être père » projette l'homme vers sa propre mort, la différence d'âge le plaçant en avant. Mais « être père », qu'est-ce que cela signifie si l'on ne sait déjà pas ce que c'est « être un homme » ? Comment accepter ces mises à « distance » quand on est encore dans une recherche de reconnaissance ?

L'équivalent pour les filles, c'est le routinier : « Madame, je pourrais venir vous parler dans votre bureau ? C'est à propos de ma mère », comme me demandait encore l'autre jour

Oriane à la suite d'une intervention dans sa classe. « Elle veut absolument que j'aille chez le gynécologue pour qu'il me prescrive la pilule. Moi, je ne veux pas. J'ai 16 ans et je n'ai pas du tout envie d'y penser ! » J'essaye de comprendre la raison pour laquelle sa mère lui met la pression. En gros, Oriane a-t-elle des relations sexuelles ? « Elle est persuadée que je vais coucher avec mon copain. Il a deux années de plus. Elle me dit que les garçons ne pensent qu'à ça et qu'il va vouloir bientôt. Moi, je ne crois pas. En tout cas, on n'en parle pas pour le moment. »

Qu'est-ce qu'elles ont toutes, ces mères, à vouloir mettre leur fille sous pilule ? « Ma mère ne m'a jamais rien dit, j'ai dû me débrouiller toute seule, je ne veux pas que ma fille vive la même chose » est l'explication logique de la maman d'Oriane et de beaucoup d'autres. Mais on ne vit pas à la même époque ! Chères mamans, si votre fille est vraiment prête pour avoir des relations sexuelles, croyez-moi, elle sait où aller pour se procurer toute seule la pilule « miraculeuse » qui la protégera de tous les dangers (enfin non, pas de tous, seulement de l'arrivée d'un bébé, et encore...). Mieux, vous lui donnez le numéro d'un médecin que vous briefez discrètement sur les antécédents médicaux de votre fille et de la famille et puis, basta !

Confusion dans les rôles

D'un côté, l'inquiétude paraît légitime. Une mère qui veut être présente pour accompagner sa fille dans sa vie de femme, c'est plutôt touchant. Et d'un autre côté, il y a quelque chose de louche dans cette volonté de mettre sa fille sous pilule... Sous prétexte de se soucier de leur santé, n'aurait-elle surtout pas peur de devenir grand-mère avant l'heure ? En faisant tout

pour rester proche et soucieuse de leur bien-être de femme, ne s'inquiéterait-elle pas plutôt de voir sa petite fille échapper à son contrôle ? Que cherche-t-elle au juste en mettant sa fille sous pilule ? Se soucie-t-elle vraiment de l'accompagner dans son parcours de femme ou rejoue-t-elle un dialogue dont elle a manqué avec sa propre mère ?

Il y a aussi ces jeunes filles qui se plaignent auprès de moi que leur mère veuille tout savoir sur leur vie amoureuse et sexuelle ! « Je ne supporte plus quand elle monte dans ma chambre et se pose sur mon lit. Je sais pourquoi elle est là, je sais ce qu'elle veut savoir ! » m'explique Caroline. « Est-ce que tu as un petit copain ? Tu sais, tu peux tout me dire. » C'est le moment du grand classique : « Moi, à ton âge... » Et là, elle en profite pour lui raconter sa vie et lui confier ses amours passées ou présentes. Caroline n'a pas envie de l'écouter mais elle n'ose rien dire. Sa maman est seule depuis plusieurs années, son papa les a laissées pour une autre femme. La tristesse de sa mère empêche Caroline de l'envoyer balader, qui d'autre la réconfortera ? « Elle n'a personne, elle n'a que moi. » Elle l'écoute donc, beaucoup. Et sa maman se sent une bonne mère, une mère moderne, parce qu'elle parle de sexualité avec sa fille.

Il n'est pas nécessaire d'être mère célibataire pour tomber dans cet écueil. Bon nombre d'épouses se sentent terriblement isolées tout en ayant un conjoint et recherchent dans leur progéniture le réconfort affectif dont elles manquent. Avoir un bon dialogue avec sa fille, ça fait chic. Encore faudrait-il que ce ne soit pas un prétexte pour transformer son enfant en psy.

Couple classique : ne pas parler ne signifie pas ne rien dire

Bien entendu, il existe toujours des familles où l'on ne parle pas de ces choses-là. Ce sont généralement les mêmes qui se montrent réticentes devant les changements de société, celles qu'on dit « réacs » parce que « c'était mieux avant » et qu'avant, on ne disait rien ! Ce silence est troublant. Pourquoi parlons-nous de tout sauf de la sexualité ? C'est ignorer que ce n'est pas parce que l'on ne dit rien que l'on ne transmet pas une série d'informations à ses enfants.

Je pense à ces parents fiers d'être restés ensemble malgré l'hécatombe des divorces autour d'eux et qui croient du coup renvoyer une belle image du couple à leurs enfants. Derrière l'apparente réussite, l'enfant peut avoir une impression extrêmement négative du mariage en fonction des non-dits véhiculés par les regards, les gestes de tendresse, les postures du corps, les rires ou leur absence qu'il perçoit et qui en disent long sur le vécu réel du couple.

L'enfant peut grandir ainsi dans une culture du double langage et c'est là que les choses se compliquent ! Pour reprendre mon exemple du couple classique (un papa, une maman et leurs enfants) : les parents vanterait les vertus du mariage alors qu'ils transpirent la frustration et la déception par tous les pores de leur peau. Comment se situer face à un double discours ?

Il semble bien préférable de dire la vérité, même si elle douloureuse, plutôt que de laisser l'enfant faire face à un langage paradoxal profondément déstabilisant. L'enfant connaît la vérité, inconsciemment. Le fait de lui en parler va lui permettre de mieux comprendre ses propres difficultés, en quelque sorte, la parole va le libérer : ses impressions ne l'ont pas trompé, elles sont présentes en lui pour une bonne raison.

Au-delà du discours sur la sexualité

Mis à part dans quelques familles d'irréductibles, nous, les petits-enfants de la révolution sexuelle, avons été élevés par des parents qui ont bien appris la leçon : il faut parler de la sexualité à son enfant. Les tabous, c'est mal ! Nos parents ont essayé de faire comme ils pouvaient et ils se sont bien plantés, pour la majorité. Certains en se rangeant derrière un discours hygiéniste pour légitimer leur intervention, d'autres à force de vouloir tout dire et parfois même aussi tout montrer pour informer. Quant à ceux qui sont restés dans le classique mutisme, ils n'ont fait que répéter les erreurs du passé, celles qui ont engendré le Mai-1968 qu'ils conspuent. La bonne nouvelle, c'est que ce n'est pas si grave. Enfin, ça ne l'est pas si on peut confier nos blessures à des personnes ayant une empathie réelle – ou dont c'est le métier – pour se libérer de l'héritage laissé par nos parents en la matière. N'est-il pas écrit dans la Bible : « L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et tous deux ne formeront qu'une seule chair » ? C'est plein de bon sens ! Mais ça demande un petit effort malgré tout pour quitter symboliquement ses parents, on ne peut pas y arriver tout seul, surtout quand ils se sont introduits mine de rien dans notre intimité sexuelle.

Cela étant dit, nos parents se sont plantés parce qu'ils ont cru que l'éducation sexuelle, c'était une histoire de discours. « Comment parler de l'amour et de la sexualité à ses enfants ? » est devenue la question posée aux spécialistes qui, contrairement à eux, parents, savent évidemment bien mieux ce qu'il convient de dire ou non à leur enfant. Maintenant que je suis moi-même considérée comme l'une de ces spécialistes, je constate avec effarement l'attitude puérile que peuvent avoir des parents dans ce domaine : ils attendent des recettes toutes faites ! Ils veulent tellement bien faire et cocher la difficile

case « éducation sexuelle » dans leur programme qui consiste à réussir l'éducation de leur enfant dans l'espoir de se rassurer, d'être de « bons parents ».

Depuis que les enfants ne tombent plus du ciel mais sont le fruit d'un « projet parental », les adultes ont une fâcheuse tendance à se projeter en eux, à se voir dans leur enfant : « J'étais comme elle à son âge ! » entend-on dire par exemple les mères de leur fille. « Foutez-leur la paix ! » a-t-on souvent envie de leur crier, « Arrêtez de vous regarder au travers de votre enfant, arrêtez de vous comparer ! ». Les adolescents ont vite fait de capter le narcissisme dans lequel sont enfermés leurs parents. Je pense notamment à Rebecca qui disait de sa mère : « Si ma mère est furieuse d'apprendre que j'ai un petit copain, c'est parce qu'elle est jalouse ! Elle ne supporte pas que je sois heureuse en amour parce qu'elle galère avec mon père. »

Sous couvert d'une plus grande connivence avec leur enfant, parce qu'ils croient savoir davantage de choses sur leur vie intime, et que, chez eux, la sexualité n'est pas un sujet tabou, on croit que la relation est meilleure entre les générations. Meilleure peut-être, mais pour qui ? Cette relation permet-elle à l'enfant de grandir ? Cet amour permet-il à l'enfant de quitter ses parents pour s'élancer et vivre sa vie ? Quelle que soit l'attitude observée, on les sent préoccupés par une chose avec leurs ados : surtout rester « cool ». L'autorité, les limites, les interdits, les différences générationnelles, sont rejetées. On grandit sans père, sans repères, avec des mères à consoler ou préoccupées. Trop centrés sur leur propre bien-être, nos parents ne comprennent pas toujours assez qu'on a besoin d'eux pour grandir, surtout à l'adolescence. Les rôles se sont inversés : l'enfant est là pour apaiser les besoins affectifs de ses parents qui refusent leur rôle parce que, en définitive, ils

refusent de vieillir. C'est pourquoi la meilleure chose à faire pour aider son enfant à grandir est d'assumer son statut de parent en se réconciliant avec la finitude de l'existence, la mort, pour le laisser vivre.

En réalité, l'éducation sexuelle n'est pas une somme de discours. Nous transmettons à nos enfants une certaine vision de la sexualité dès leur naissance, certains diront même dès leur présence dans le sein maternel. Comment est-ce que je le touche, l'embrasse, le nourris, le change, le lave et le berce ? La manière dont je rentre physiquement en relation avec mon tout-petit en dit déjà long sur mon rapport au corps, au corps de l'autre. Ce n'est pas à 12 ans, à l'approche de la puberté, que le corps entre en jeu dans la vie d'un individu. C'est avant, tout petit déjà, que l'enfant apprivoise la dimension charnelle de son existence et comprend comment elle lui permet d'entrer en relation avec l'autre, comment elle lui permet même de recevoir et d'exprimer son affection.

Chacun son job !

« Oui, mais il y a bien un moment où il faut dire quelque chose ! Par exemple, quand un enfant de 4 ans se masturbe, qu'est-ce qu'on doit lui dire ? » me demande cette mère inquiète. « Vous, qu'est-ce que vous en pensez, de la masturbation ? » lui ai-je répondu. Avant de réagir, les parents doivent systématiquement s'interroger sur ce que l'attitude de leur enfant provoque chez eux pour ne pas projeter leur émotion mais accompagner leur enfant dans ce qu'il est en train de vivre. « Moi, je pense qu'à 4 ans, ça fait partie de la découverte du corps », me dit-elle avant d'ajouter : « Mais mon mari lui a tapé violemment sur les mains en lui disant : c'est sale, arrête ça ! » En même temps, elle ne semble pas

étonnée. « En fait, mon mari est quelqu'un d'extrêmement pudique. Quand j'ai vu sa réaction, je me suis dit que vraiment, ce n'était pas juste avec moi : il a en fait une perception négative de la sexualité en général. »

C'est ainsi que notre enfant nous offre de formidables occasions de revoir notre rapport à la sexualité et à l'amour. En d'autres mots, nos enfants nous font avancer, ils nous permettent de grandir ! Nous sommes invités à visiter notre propre histoire, nos propres blocages, nos propres malaises si nous voulons accompagner nos enfants et non pas leur faire porter un rapport à la sexualité qui n'est pas le leur, qui est le nôtre. « C'est ma mère qui devrait venir vous voir ! Je pense qu'elle en aurait vraiment besoin », me dit Mathilde, 13 ans, que sa mère m'a envoyée en consultation pour renforcer son estime de soi : celle de la fille ou de la mère ?

Que les parents arrêtent de croire que parler d'amour et de sexualité à son enfant se fait à la manière des docteurs, des professeurs, des curés ou des polémistes sur un plateau de télévision ! Ce n'est pas leur job. Être parent, c'est aimer son enfant pour qu'il nous quitte. L'amour n'est pas un discours, il s'incarne dans le quotidien. Au détour d'un geste d'affection, d'un service, d'un petit cadeau, d'une parole valorisante, d'un moment passé ensemble, l'enfant va expérimenter ce que signifie « aimer ». C'est en épluchant les patates pour le déjeuner avec lui qu'il se confiera. C'est au retour d'une course à pied ensemble que sa confiance en vous grandira. Il a besoin de sentir ses parents disponibles et à l'écoute pour partager ses doutes et ses questions. Il a besoin de s'assurer qu'il ne sera pas jugé, que ses parents ne ramèneront pas tout à eux. Ce qu'il veut entendre, c'est ce que vous pensez, pas ce qu'on vous a dit qu'il serait bien de dire ! La relation de

confiance, c'est elle qui construit son identité d'homme ou de femme.

La question sexuelle à proprement parler est accessoire, secondaire du moins. Il faut en sortir, c'est une impasse, ce sont des détails, l'enjeu n'est pas là. L'enfant n'a pas besoin que ses parents lui parlent de l'amour. Il a besoin de se sentir aimé pour s'assurer qu'il a une raison d'exister, qu'il mérite d'être respecté, qu'il a une dignité. Mais il a besoin de savoir qu'il peut poser ses questions à ses parents, s'il le souhaite, sans que ceux-ci ne les devancent forcément. L'avantage de la vie familiale, c'est que la dimension sexuelle est intégrée au quotidien, ce n'est pas un sujet à part. Dans la petite enfance, les parents peuvent profiter des soins du corps pour nommer les parties intimes. Les nommer, c'est déjà les faire exister. L'enfant va percevoir que papa et maman dorment dans le même lit ou qu'au contraire, ils se sont séparés, ce qui peut provoquer un questionnement que les parents n'ont qu'à cueillir simplement, comme il vient, pour discuter de ces sujets intimes. Pour que la vie sexuelle et relationnelle ne soit pas un sujet à part mais fasse partie intégrante de la vie, cela demande de passer du temps avec son enfant, de partager du quotidien. L'éducation à la vie et à l'amour ne devrait pas être considérée par les parents comme un sujet à part et sensible, mais plutôt comme une question « naturelle ».

X

Être une femme libérée, tu sais...

« Le parc pour enfants, c'est la prison pour adultes. On se regarde comme des condamnés à mort et on compatit. On compare nos peines en silence : oh mon Dieu, trois enfants, trente ans ferme, courage ! »

Florence Foresti, « Mother Fucker », 2009.

« C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète. Dès qu'elle cesse d'être un parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule ; entre elle et l'univers il n'est plus besoin d'un médiateur masculin [...]. Productrice, active, elle reconquiert sa transcendance ; dans ses projets elle s'affirme comme sujet ; par son rapport avec le but qu'elle poursuit, avec l'argent et les droits qu'elle s'approprie, elle éprouve sa responsabilité. »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949.

« Maman, tu me lis une histoire ? Juste une, s'il te plaît ! » me demande ce matin ma fille. Il est 8 h 25, je dois filer travailler. Mais elle me tire vers le coin lecture de sa classe de grande section, invite ses amis à s'asseoir autour de moi et me tend un livre, *Zélie, la pire des princesses* : « J'adore ce livre maman ! » Je ne peux plus me sauver, j'entreprends donc la lecture pour le plus grand bonheur des enfants. « On dit qu'un jour mon prince viendra, dit la princesse Zélie. Mais ça fait cent ans que je l'attends ! Je n'en peux plus, qu'il se dépêche, qu'il bouge un peu ses royales fesses », commence l'histoire. Sur ce, un piteux chevalier débarque. Zélie l'embrasse, prend place sur le fringuant destrier. « Où allons-nous, prince charmant ? » demande-t-elle. « Dans mon château, ma belle enfant, mon fruit sucré, mon potiron : ta chambre est là dans le donjon », lui répond le prince. « Mais moi, je préfère chevaucher, sortir, découvrir, explorer ! » s'exclame Zélie. « Ici, c'est moi l'aventurier », lui rétorque son chevalier. Furieuse, Zélie décide de s'enfuir avec l'aide d'un dragon : « C'est décidé, je prends la porte et que le dragon m'emporte ! » Le prince est scandalisé mais Zélie s'écrie : « Être princesse, c'est un métier ! Cloîtrées dans leur placard doré, certaines font de la manucure ; moi je veux vivre d'aventures. » « Et ils vécurent heureux pour toujours », conclut le conte. Qui ? Zélie et le dragon.

En refermant le livre, je regarde d'un air dubitatif ces petits de 5 ans, en plein dans l'âge des rêves de princesses et de chevaliers. Zélie est fascinante, c'est vrai. Une héroïne mi-bovaryste mi-beauvoirienne, qui, plutôt que de se suicider de désespoir et d'ennui comme Emma est capable de se libérer des contraintes sociales, de choisir son destin comme le prône Simone.

Son prince, lui, l'auteur l'a fait chevalier minable. Le véritable héros, celui qui sauve la princesse de son destin d'épouse et de mère dans lequel l'homme voulait l'enfermer, c'est le dragon. En passant, il colle une sacrée dérouillée au chevalier impuissant et à la gent masculine en général. Et puis, je ne sais pas si l'auteur l'a fait exprès, mais le dragon, c'est sacrément connoté comme animal ! Je dis ça, je ne dis rien mais dans la symbolique biblique, il s'agit quand même du chef des démons, des anges rebelles, la puissance du mal... Satan, quoi ! Sauf qu'ici, le dragon emporte la femme au lieu de guerroyer contre ses fils et les anges. Il a réussi, le malin, à mettre « *game over* » le chevalier – qui n'en était pas vraiment un – en faisant alliance avec Zélie : « Ton mec est vraiment un nase. » En même temps, s'il avait été un chevalier, un vrai, capable d'embarquer Zélie dans ses aventures, on n'en serait pas là, non ?

On sent quand même dans cette histoire une vengeance contre les princes navrants qui pullulent dans les sociétés postmodernes, ces hommes en pleine crise de la masculinité intimidés par les manifestations de la toute-puissance des femmes d'aujourd'hui. Mais surtout, on sent à plein nez la leçon de morale pour petite fille : « N'attendez pas l'amour, choisissez l'aventure. » Le tableau est cliché. Un bonheur hors mariage et hors maternité y est dépeint, comme s'il y avait une incompatibilité fondamentale entre les deux. La clochette de la maîtresse retentit, je suis priée de m'en aller. L'instruction des enfants va commencer.

Chère liberté chérie

Cette leçon, les jeunes gens éduqués l'ont parfaitement intégrée. J'ai d'ailleurs pris l'habitude des éclats de rire de mes

étudiants lorsque je leur demande si, parmi eux, certains sont déjà parents – la question n'étant pas si saugrenue puisque mes cours portent sur les problématiques affectives, sexuelles et familiales. « Pourquoi riez-vous ? Vous êtes tous physiquement capables d'avoir des relations sexuelles et de faire des enfants, non ? » J'aime bien leur demander ça avec mon air faussement naïf parce que ça les fait toujours réagir, vivement. « Madame, jamais on ne serait ici si on avait des enfants ! » m'explique Quentin. « On étudie pour avoir plus tard de belles opportunités professionnelles, avoir un bébé ça gâcherait tous nos efforts. » « Être enceinte maintenant ? On se ferait virer, rajoutent en chœur les filles, parce que si tu choisis d'étudier, ce n'est pas pour faire des enfants ! » Il faut dire qu'ils ont intégré une formation d'excellence, ils sont soumis à un travail intense, à la mesure des attentes parentales placées en eux. « C'est surtout que l'arrivée d'un enfant compromettrait totalement notre carrière », reprend rationnellement Charlotte. « Moi, je n'en ai tout simplement pas envie ! témoigne sa voisine. Devoir s'occuper d'un enfant, être responsable d'un autre, ça m'empêcherait de vivre ma liberté. Franchement, non merci ! » Adrien poursuit : « Il faut d'abord avoir un travail avant de penser à avoir un enfant. Ça coûte cher un enfant ! Et là, on est encore dépendants financièrement de nos propres parents. »

La discussion se poursuit. Les uns et les autres me parlent de l'importance de leur carrière, ils n'ont définitivement que ces mots-là à la bouche. La carrière étant dans leur esprit synonyme de liberté. Je les questionne encore : « C'est quoi pour vous être libre ? » et ils me répondent unanimement « Être indépendant, faire ce qu'on veut, ne rien devoir à personne. » Bien plus tard, vers la fin de la discussion, timidement Adeline lève la main : « Madame, on n'a pas

d'enfants aussi parce qu'on n'a pas encore trouvé la personne avec qui on veut les faire. »

Le week-end qui suit, j'ai une illustration parfaite de cette discussion quand j'aperçois mon homme et ses deux beaux-frères, trois hommes dans leur trentaine, plantés là, sur une plage de ma mer du Nord natale, une pelle à la main, un môme dans l'autre. Le tableau aurait pu être touchant s'ils ne fixaient pas avec jalousie la nuée de kitesurfeurs qui les provoquent par des sauts de quinze mètres de haut, vingt de long. Ces sauts sont à la mesure de leur dépit : celui d'être restés sur le rivage à construire des châteaux de sable que leur armée d'enfants en pleine période sadique s'amuse à détruire avec délectation. Le kite est passé si près. Le groupe, maintenant rejoint par les épouses et les enfants, acclame la prouesse technique et la beauté d'un saut. Un jeune surfeur blond et sculpté fait son « show » devant la foule, fier de lui. Quelle légèreté ! Quelle force ! Quelle liberté ! Quel homme ! Au dernier passage, il lâche sa voile d'une main pour saluer ces dames et donner du rêve aux enfants. C'est le coup de grâce. Il vient de mettre à terre nos trois mâles : la liberté effrontée du jeune homme vient de l'emporter haut la main sur la paternité.

La liberté. Surtout être libre, comme ce kitesurfeur. Monsieur se fait plaisir pendant que sa mère et sa copine sirotent un cocktail tout en photographiant leur micro-caniche. Ne pas s'engager, ne pas se lier à quoi ou qui que ce soit de peur qu'elle soit compromise, sa liberté, et de finir comme un con sur la plage à faire des pâtés.

Mes étudiantes sont des princesses Zélie. Mes étudiants n'ont plus une once d'esprit chevaleresque, ils rêvent d'être kitesurfeurs. Et si certaines jeunes femmes songent encore

secrètement à trouver le prince charmant, la promesse de liberté que leur fait miroiter l'argent gagné par son propre labeur les en dissuade. Pour les hommes, la liberté ravive leur égoïsme. Être libre s'impose comme l'objectif d'une vie : devenir indépendant pour être exempt de lien qui limiterait ses loisirs et le déploiement de sa réalisation personnelle.

Mais derrière « personnel », il faut comprendre ce qui est de l'ordre « professionnel », l'argent offrant la possibilité de « se faire plaisir ». Par le travail rémunéré, les femmes à l'image des hommes acquièrent une indépendance financière. C'est la condition de leur égalité avec les hommes, dit-on. Car l'argent, c'est le pouvoir : celui qui permet de faire ce que l'on veut. Et plus encore, pour tous ceux bercés de féminisme : le travail ne permet pas seulement d'acquérir des biens, il offre aussi une existence sociale. Celui qui ne travaille pas, ne fait rien, il ne possède rien (ni biens ni statuts), il n'est rien. Ce sont donc les conditions matérielles qui déterminent notre existence, notre place dans la société. Depuis plus de cinquante ans, nous sommes imprégnés d'un féminisme en fait matérialiste parfaitement accordé à la société individualiste et consumériste qui est la nôtre. Belle alliance, inattendue mais tenace !

Tu fais quoi dans la vie ?

« Et toi, tu fais quoi dans la vie ? », c'est la question que l'on pose quand on rencontre quelqu'un. Lors de ce dîner-là, Juliette a répondu timidement : « Oh, je ne fais rien. Je m'occupe de mes enfants », parce que c'est comme ça que l'on dit quand on n'a pas d'activité salariée. « Mère au foyer », ce n'est pas un métier. Dans l'inconscient collectif, c'est l'état d'une femme soumise à sa famille, celui des bourgeoises

dépendantes de leur mari, l'antimodèle féministe par excellence. « Mère au foyer », cela ne veut certainement pas dire grand-chose de la réalité et de la suractivité de celles qui sont concernées. Mais c'est certainement le statut le plus socialement dévalorisé, pire que d'être chômeur. Pour être quelqu'un il faut faire : tout ce qui entrave l'activité économique devient à combattre, au nom de la réussite professionnelle.

Dans cette perspective, l'enfant est un obstacle majeur et l'homme qui en veut est suspecté de vouloir saboter la carrière de sa femme. « Si on a un enfant, on est moins disponible pour son travail et les postes à responsabilité vont nous passer sous le nez ! C'est bien connu ! » m'expliquait encore Émilie, une de mes étudiantes. Tandis que celles qui y renoncent ou repoussent leur projet d'enfant à plus tard continuent leur ascension. La logique de la concurrence pousse ainsi les femmes à considérer l'enfant comme une menace pouvant déséquilibrer leur plan.

En amont déjà, la grossesse elle-même freine bien souvent leur force de travail. Il y a des désagréments : d'une plus grande fatigue à une moins grande mobilité, des malaises en tout genre au besoin dans certains cas d'être alité. Il y a aussi les consultations en pleine journée, l'esprit souvent moins concentré. C'est que la femme est en train d'accomplir un travail à part entière, justement, qui réquisitionne ses forces : celui de laisser se développer un nouvel être humain. Et quand elle n'est pas enceinte, le cycle menstruel lui-même diminue sa productivité. Irritées, fatiguées, souffrantes pendant les menstruations, les femmes en âge de procréer sont régulièrement rappelées à leurs limites par leur corps. La différence des corps est en fait le premier obstacle à l'égalité

salariale, une différence qu'il est indispensable de gommer pour répondre à l'idéal de la femme moderne.

Avec une telle vision de l'enfant et du corps féminin, la pilule contraceptive a pu trouver un écho favorable et devenir même le symbole de ce féminisme matérialiste. Son caractère révolutionnaire n'est pas seulement la promesse de son efficacité, ce serait d'ailleurs franchement naïf de le penser ! Il se situe plutôt dans la capacité de modifier de l'intérieur le corps des femmes et d'y instaurer un ordre nouveau. Supprimer le cycle menstruel, c'est permettre aux femmes de travailler « comme des hommes » ! Elles n'ont plus de période ovulatoire, elles n'ont plus de règles (les saignements qu'elles peuvent observer sont provoqués par l'arrêt de la prise d'hormones, c'est tout). En quelque sorte, les femmes sous pilule sont en ménopause artificielle pendant leur jeunesse, c'est-à-dire au moment où la force de travail est au maximum. Leur force physique est majorée, leur productivité augmentée. Les femmes ne sont plus gênées par leur cycle, elles ne sont plus menacées par une grossesse, elles peuvent dorénavant travailler comme des hommes. La pilule permet aux femmes de sortir volontairement du rôle de reproductrices (puisque ce sont elles-mêmes qui prennent le comprimé) et d'entrer à corps perdu dans des activités de production matérielle, intellectuelle ou artistique. Elle est un recours indispensable pour masquer les différences ; homme ou femme sont désormais interchangeables, seules les compétences et l'efficacité comptent, les caractéristiques physiques n'importent plus.

L'impasse

Mais la sacro-sainte indépendance économique a un prix. « J'ai sacrifié ma vie de famille pour mon travail », « J'ai sacrifié mes amours pour y parvenir », « J'ai sacrifié ma santé pour réussir », « J'ai sacrifié mon bébé pour y arriver », se confie-t-on entre femmes autour d'un verre, ou plus, quand les masques tombent et les confidences pleuvent.

Le sacrifice. Il est au cœur de l'expérience des femmes. « Oui mais attendez, vous l'avez choisi ! Alors arrêtez de vous morfondre et soyez heureuses d'être des femmes libres ! » s'exclame systématiquement une des filles de la bande, rappelant tout le monde à l'ordre : « Être libre, c'est pouvoir choisir, et choisir, c'est vrai, c'est renoncer. Mais franchement, on ne va tout de même pas se plaindre quand on a la chance d'avoir le droit d'avorter, de travailler, de divorcer ; c'est une chance de pouvoir être des femmes indépendantes. » Ainsi donc, la femme moderne est condamnée au silence. La douleur qui découle des pertes subies ou choisies au cours de l'ascension professionnelle est inaudible. On dira « Elle a réussi dans la vie » parce qu'elle a un bon travail, c'est-à-dire bien rémunéré ; comme si la vie se limitait aux activités professionnelles, comme si l'argent était la mesure de toutes choses, comme si réussir était synonyme de bonheur.

À la faveur d'une crise personnelle déclenchée souvent par une rupture amoureuse, une ménopause imminente ou un licenciement, le château de cartes s'effondre. Il laisse place au sentiment d'échec, de solitude et d'incomplétude. La puissance de ces émotions négatives ne trouvant pas d'oreilles empathiques, les regrets n'étant pas permis, la dépression s'impose alors souvent en ultime recours pour évacuer le mal-être refoulé.

Celles qui, au contraire, ont fait le « choix » de la famille en décidant d'élever leurs enfants à plein temps ou à mi-temps au

détriment de leur carrière ne sont pas en reste. Les centaines de tâches répétitives et ingrates effectuées dans la journée, les grains de sable du square restés entre les doigts de pied, les vêtements informes et de surcroît tachés par toutes sortes d'ignobles fluides enfantins, une maison sens dessus dessous, un ado qui vous balance son malaise, des carnets de notes désastreux, un mari toujours-pas-rentré, un enfant qui pleure, les autres qui se disputent, sont autant de situations pouvant provoquer les mêmes sentiments d'échec, de solitude et d'incomplétude. Mais à qui la mère peut-elle l'exprimer ? À ses amies ? Elles répliqueront par la même rengaine à coups de « C'est ton choix », « Tu n'as qu'à te trouver un job », « Tu as de la chance de voir tes enfants grandir, celles qui travaillent, elles, ne le peuvent pas ». Se tourner vers son mari ? Il restera incrédule. Ses enfants ? Ils lui reprocheront plus tard d'avoir dû porter son malaise. Faut-il dès lors consentir à sacrifier ses diplômes, ses ambitions, ses compétences pour se consacrer à ses enfants et à son mari pour « réussir sa famille », « réussir son couple » à défaut de « réussir sa vie professionnelle » ?

Les femmes de ma génération sont tiraillées. Nous sommes conditionnées à choisir un seul destin, celui de la princesse Zélie. On nous a dit de penser à notre projet professionnel et qu'il fallait travailler pour le réaliser. Mais quand avons-nous été encouragées à penser à notre projet familial ? La contraception moderne nous a donné l'illusion que l'on pouvait repousser la question à plus tard. Cette dissociation temporelle engendre souvent un conflit, des années plus tard, entre la femme « active » (selon la formule consacrée) et la mère, entre ses obligations professionnelles et les besoins de sa famille. Les difficultés à concilier ces activités viennent d'abord de cette incapacité à élaborer de manière unifiée les différentes aspirations des femmes.

Pour en sortir, il est de bon ton de défendre une meilleure conciliation entre la vie professionnelle et la vie familiale. Mais comment y parvenir dès lors que les activités liées à l'éducation et au foyer sont méprisées ? Comment y arriver dès lors qu'on oppose la femme à la mère, la femme à l'épouse quand bien même il s'agit en fin de compte de la même personne ? Cette conception de la liberté divise intérieurement, oblige à une gestion fragmentée de son temps : c'est usant.

Libre de choisir tout

Nous héritons d'un féminisme qui se retourne aujourd'hui contre les femmes elles-mêmes parce qu'au lieu de modifier la société patriarcale, il s'y est totalement soumis en encourageant les femmes à modifier leur propre corps afin de s'y adapter. Les institutions se sont effectivement ouvertes aux femmes mais elles n'ont pas changé leur fonctionnement. Ce sont aux femmes à s'adapter à un monde d'hommes, régi par des hommes, pensé pour les hommes. Pour y arriver, a-t-on d'autres solutions que de contourner temporairement la différence des sexes, c'est-à-dire cette capacité à engendrer la vie puisque c'est elle qui impose des limites ?

Servir la cause des femmes ne devrait-il pas consister dans le changement des structures des entreprises et des institutions, de leur mode de recrutement aux horaires de travail, pour que les femmes puissent s'y insérer de manière équilibrée, pour que des parcours professionnels autres que linéaires et exponentiels soient tout autant valorisés, à l'image des différentes périodes qui jalonnent la vie d'une femme, pour lutter contre l'isolement de celles qui s'occupent en journée de leur enfant, pour valoriser les compétences développées au sein des foyers. Servir la cause des femmes ne devrait-il pas

aussi consister à valoriser ce qui n'est pas de l'ordre de l'efficacité, de la performance, de la productivité ; ce qui est de l'ordre de la relation, de l'attention aux autres et des soins, bref, de toutes ces choses nécessaires à l'humanité.

Pourquoi devoir choisir ? Pourquoi ne pas pouvoir tout vivre ? Est-ce que c'est à nous, les femmes, de devoir payer l'incapacité de notre société à se renouveler ?

Ne pourrait-on réécrire l'histoire de la princesse Zélie, et imaginer qu'elle partage l'aventure avec son chevalier, combattant ensemble et chacun à sa manière les dragons, peuplant ce triste château de rires d'enfants ? Entre être prisonnière de son palais et prisonnière de son dragon-liberté, n'y a-t-il pas une troisième voie à trouver ? C'est la voie que je veux pour ma vie, celle que je souhaite ouvrir pour ma fille.

Conclusion

« Maman, tu as bientôt fini d'écrire ton livre ? » me demande ma fille qui s'est glissée sur mes genoux, me barrant la vue de l'écran. Il me reste sept jours. « Bientôt ma chérie ! Et après, je suis en vacances, je serai là, rien que pour vous, promis », lui ai-je répondu en espérant qu'elle reparte jouer fissa. Je prends une profonde inspiration, j'essaye de me concentrer à nouveau quand soudain, une petite voix se fait entendre depuis le fin fond de la maison : « Maman ! Maman ! Tu sais où il est mon manteau ? », c'est le petit dernier : « Il pleut dehors. » Forcément, on est dans les Ardennes pour le week-end. « Mais qu'est-ce qui m'a pris d'épouser une Belge ? T'aurais pas pu être espagnole, franchement ? » Ça, c'est mon mari. Malgré les années, il n'est pas encore charmé par ce crachin typique du plat pays qui est le mien, bizarre. Je fais mine de ne pas l'entendre, il faut que j'avance. Un coup d'œil sur l'horloge du grand-père : « Mince, il est déjà presque midi ! » Dans un quart d'heure, les enfants vont vouloir déjeuner. « Maman, quand est-ce qu'on mange ? On a faim. » Loupé, ils sont déjà là, tous les trois, trempés, adorables, résolument superbes. Je rends les armes.

J'ai toujours été curieuse de connaître la vie privée de ceux qui parlent d'éducation, du couple et de la sexualité. Quelle est leur expérience ? Au nom de quoi s'expriment-ils ? Est-ce qu'ils vivent ce qu'ils disent ? « Il ne faut pas avoir vécu les choses pour en parler ! » me rétorquaient déjà à l'époque mes professeurs, horrifiés par mes poussées de voyeurisme. Jamais cet argument ne m'a convaincue, même si je le comprends

aisément. Ô combien je jalouse encore ceux qui écrivent des traités sur l'éducation sans avoir d'enfants, ceux qui parlent du couple tout en restant célibataires, ceux qui expliquent comment doit se vivre la sexualité alors qu'ils ne font pas l'amour. Comme leur vie doit être facile ! Comme elle doit être rassurante ! Outre le temps colossal dont ils doivent jouir pour écrire, ils s'épargnent le rappel à l'ordre du « *reality check* » et même de ne pas devoir vivre ce qu'ils pensent. Quel confort ! Je n'ai jamais eu ce privilège. Déjà pendant mes études de philosophie, j'allaitais mon nouveau-né d'un côté et je prenais note de l'autre. Depuis dix années, un tiers de ma vie déjà, la maternité rythme mon travail et vice versa.

Je regarde à nouveau mes enfants sur le pas de la porte, eux, les arrière-petits-enfants de la révolution sexuelle. Après tout ce que je viens d'écrire, qu'est-ce que je leur souhaite ?

Je sais ! Qu'on leur foute la paix avec le sexe !

« C'est un peu... le comble pour une sexologue, non ? » me fait remarquer mon homme : « Et venant de ta part... » En effet, mais c'est certainement symptomatique. Avec ma formation en sexologie, je me suis lancée dans l'éducation sexuelle et affective : puisque l'on parlait de sexe, autant en parler bien ! Et c'est tout aussi naturellement que j'ai ouvert un cabinet : puisque les gens font de leur bien-être sexuel et affectif une condition au bonheur, autant les rejoindre dans leur expérience. Mais très vite, je me suis aperçue qu'au-delà du discours et des situations amoureuses et sexuelles, il y a un questionnement profond, existentiel qui surgit : qui suis-je ? Suis-je aimable ? Suis-je capable ? Quel est le sens de ma vie ?

Je reviens donc à mes premières amours, la philosophie. Dans notre société ultrasexualisée, où le sexe est utilisé autant pour faire vendre un yaourt que comme réponse à nos

questions existentielles, c'est une excellente porte d'entrée pour toucher le cœur de chaque personne.

Oser faire face à ces vraies questions exprimées par les enfants et les adolescents, c'est accepter de se les poser d'abord à soi-même et d'y répondre. Force est de constater que la génération précédente a tout fait pour les éviter. Nos aînés ont voulu fuir le sujet fondamental de l'identité en se réfugiant derrière un discours hygiéniste sur la sexualité. Nous avons grandi dans une culture du danger, celle qui consiste à nous maintenir dans un climat de peur en brandissant les maladies sexuellement transmissibles et l'enfant non désiré comme une menace à notre bien-être. Mais dans le fond, ce fut une stratégie d'évitement. Nous n'avons donc qu'hérité des angoisses de nos parents : incapables d'accepter les limites de l'existence.

Notre génération n'a nul besoin de recevoir davantage d'informations sexuelles : nous sommes arrivés à saturation. Le discours moralisateur auquel a succédé un discours hygiéniste est passé à côté de l'essentiel, il a raté sa cible. Quand on est adolescent, la question n'est pas celle de savoir si l'avortement, c'est une chance ou un mal, ou comment on met un préservatif. C'est une période de développement personnel, où l'on apprend à se connaître : quelle est ma véritable identité ? Ces discours inadaptés ont court-circuité notre croissance personnelle, produisant des adultes empêtrés avec un questionnement adolescent. Il y a une chronologie à respecter : un temps pour tout. La formation humaine est première. L'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle doit être avant tout une éducation des personnes au travers d'ateliers et d'interventions qui construisent leur personnalité. Il s'agit de connaître son corps, de comprendre ses émotions, d'apprendre à les gérer, de développer son

estime de soi, sa confiance en soi, d'apprendre à s'affirmer, à communiquer avec les autres, de reconnaître et de prendre de la distance avec le patrimoine familial, de s'entraîner à discerner, pour enfin développer ses talents, découvrir sa mission de vie, sa vocation, c'est-à-dire « pour quoi je suis fait ? Comment je veux participer au bien commun afin de donner un sens à ma vie ? ». Bref, de devenir soi-même pour être capable d'entrer en relation avec les autres.

Ces apprentissages peuvent être intégrés au sein de la scolarité. C'est ce que tentent de mettre en place les Américains au travers de ce qu'ils appellent le « *Social emotional learning* » (SEL). Quand je vivais à New York, mes enfants, dès la moyenne section, avaient une heure hebdomadaire consacrée aux apprentissages liés à la connaissance de soi et au bien-vivre avec les autres. Cette initiative me semble très pertinente dans le monde où nous vivons même si on peut toujours penser que ce n'est pas à l'école de s'occuper de ces choses-là. Sauf que si vous voulez qu'un enfant apprenne à compter et à lire correctement, il faut s'assurer que sa vie affective, relationnelle et sexuelle ne l'encombre pas. Or, c'est le cas pour une grande majorité d'enfants et d'adolescents. Depuis septembre 2013, j'ai importé le concept américain en le mettant en place dans un établissement pourtant très franco-français. Peut-être que d'autres écoles, collèges et lycées suivront, qui sait ? Cela ne tient qu'à vous.